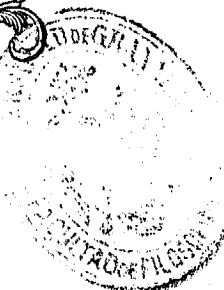
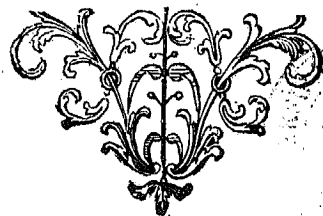


4561

DE FLORENCE	18
Est. A	
T. 5	
Num. 38	

L'HOMME
UNIVERSEL

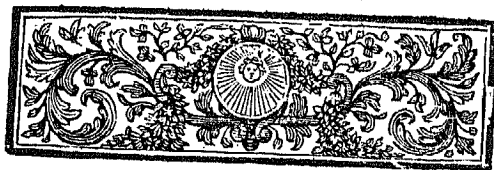
TRADUIT DE L'ESPAÑOL
DE ~~ALONSO~~
BALTASAR GRACIEN.



A PARIS,
Chez NOEL PISSOT, à la Croix d'Or,
Quay des Augustins, à la descente
du Pont Neuf.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



A SON EMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DUBOIS,
ARCHEVESQUE DE CAMBRAY,
COMTE DU CAMBRESIS,
PRINCE DU SAINT EMPIRE,
PREMIER MINISTRE.



MONSEIGNEUR,

*Le Livre que j'ay l'honneur de
presenter à V. E. est la Traduction
de l'un des plus beaux Ouvrages que
Balthasar Gracien celebre Auteur
Espagnol ait composés. L'HOMME*

a ij

EPISTRE.

DE COUR, *traduit de luy, fut honoré de la protection de LOUIS LE GRAND, & soutient encore l'estime que le Public en conçut il y a quarante ans. Préjugé avantageux pour son HOMME UNIVERSEL que je donne aujourd'huy en notre Langue. Ouy, MONSEIGNEUR, j'ay cette confiance que vous voudrez bien estre le Protecteur de cet autre Heros de Gracien : j'ose même dire que vous avez un interest personnel à ne luy pas refuser cette grace.*

En effet, L'HOMME UNIVERSEL est au sentiment de Gracien, un homme qui rassemble en luy toutes les belles qualitez qu'on peut acquerir avec le plus riche fonds qu'on puisse recevoir de la nature. Ce fonds, c'est un Esprit extraordinaire, un Génie privilégié. Ces qualitez sont : La superiorité dans la maniere de parler, & d'agir : Le talent des promptes & heureuses ressources : L'art de pénétrer les hommes, & de leur estre impénétrable : le se-

EPISTRE.

cret de sçavoir attendre : La capacité de se prêter à tout : L'activité jointe à l'intelligence : l'habileté de faire en tout un choix convenable : L'érudition grave & serieuse, relevée par la legereté, & par l'enjoûment des belles Lettres : La justesse de discernement, & la sûreté de goust : La connoissance critique de chaque chose ; celle des Grands Hommes, & particulièrement des Princes ; celle des Cours étrangères, de leurs divers interests, des principes qui les font ou réussir, ou échouer.

A ces traits, MONSEIGNEUR, je reconnus sans peine qu'en traduisant Gracien, L'HOMME UNIVERSEL dont il fait un portrait d'imagination & de génie, se trouvoit en V. E. un objet véritable & réel. Alors, je m'applaudis, il est vray, de la ressemblance parfaite entre ce que cet Auteur ne croyoit gueres possible de son temps ; & ce que nous

EPISTRE.

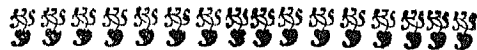
voyons se realiser aujourd' huy. Ainsi, MONSEIGNEUR, il ne m'a point esté libre de choisir à qui je consacrerai le Fruit de mon travail, auquel vous avez un droit également naturel & acquis. Je suis avec un très-profond respect,

DE VOTRE EMINENCE,

MONSEIGNEUR,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

J. DE COURBEVILLE, de la Compagnie de JESUS.



PREFACE.

Que l'on n'apprehende point icy une ample Préface, pour servir de supplément à la petitesse de ce Volume. Persuadé qu'un Livre est toujours assez gros quand il est bon, comme quand il est mauvais; je laisse à d'autres cette ressource arbitraire. A mon égard; c'eust esté commencer par m'éloigner de l'esprit de mon Auteur, qui ne dit précisément que ce qu'il faut dire. D'ailleurs, son merite & la difficulté de le bien entendre, deux articles sur lesquels j'aurois sans doute insisté, sont dé-

P R E F A C E.

ja suffisamment connus par la traduction de son *Oraculo* Manual* ; dans laquelle on entrevoit un génie du premier ordre.

Je viens donc au nécessaire, qui est d'instruire sur la nature d'un Ouvrage , traduit pour la première fois en notre langue. Cet Ouvrage est intitulé dans l'Espagnol : *El Discreto de Lorenzo Gracian*. Mais ce mot Castillan ne peut estre rendu par celui qui semble naturellement y répondre en François ; c'est-à dire , par *le Discret* , Car , quelle idée , l'homme discret nous fait-il naître dans l'esprit ? l'idée d'un homme qui sçait parler & se taire à propos ; d'un

* L'Homme de Cour.

P R E F A C E.

homme retenu , judicieux , modeste , prudent , capable d'un secret. Mais , quelque beau que soit ce caractère, il s'en faut bien qu'il n'aille de pair avec celui que mon Auteur peint sous ce titre, *El discreto*. Ce dernier , selon Gracien , rassemble en luy toutes les grandes & toutes les belles qualitez qu'on peut acquérir , avec le plus heureux fonds que la nature puisse donner. A ce portrait , on ne sçauroit reconnoître que *l'homme consommé en tout , l'homme parfait , le sage, l'homme universel*. Tous ces termes sont employez tour à tour , pour marquer le Heros qu'on pretend former ; & le mot *El Discreto* se trouve toujours

P R E F A C E.

synonyme de compagnie avec eux.

Cependant, de peur qu'on ne me traite d'homme avantageux, qui prend icy le ton décisif ; je cite d'abord les propres paroles de Dom Manuel de Salinas dans un des préliminaires de l'Ouvrage en question. Après avoir dit que, *le seul titre promet beaucoup, mais qu'il acquite encore au-delà* ; parce que la caution *du succès dans une entreprise difficile est, sa difficulté mesme, par rapport aux génies supérieurs* ; il ajoute : *Cet Auteur apprend à un homme à devenir parfait en tout : par conséquent il ne l'apprend pas à tous.* Solo el título promete mucho, pero de *sempaña mas* ; que en Genios

P R E F A C E.

de remonte, está asegurado el acierto, en la dificultad de asunto... Enseña à un hombre à ser perfecto en todo: por esso, no enseña à todos... Forma agora de Politica general un *Discreto*.

Mais, voicy en second lieu, le témoignage de Gracien mesme : il est d'une évidence sur cette discussion litteraire, à ôster toute ombre de doute au critique le plus éclairé ; pourvû qu'il soit sincere à proportion. Dans le dernier discours que j'intitule, *Le partage de la vie de l'Homme universel, ou du Sage* ; mon Auteur s'exprime en ces termes, au sujet de l'inconnu qu'il propose à son Lecteur pour modèle ; la Philosophie morale

P R E F A C E.

synonyme de compagnie avec eux.

Cependant, de peur qu'on ne me traite d'homme avantageux, qui prend icy le ton décisif; je cite d'abord les propres paroles de Dom Manuel de Salinas dans un des préliminaires de l'Ouvrage en question. Après avoir dit que, *le seul titre promet beaucoup, mais qu'il acquite encore au-delà*; parce que la caution *du succès dans une entreprise difficile est, sa difficulté mesme, par rapport aux génies supérieurs*; il ajoute: *Cet Auteur apprend à un homme à devenir parfait en tout: par conséquent il ne l'apprend pas à tous.* Solo el titulo promete mucho, pero de empeña mas; que en Genios

P R E F A C E.

de remonte, está asegurado el acierto, en la dificultad de asunto... Enseña à un hombre à ser perfecto en todo: por esso, no enseña à todos.... Forma agora de Politica general un *Discreto*.

Mais, voicy en second lieu, le témoignage de Gracien mesme: il est d'une évidence sur cette discussion littéraire, à ôter toute ombre de doute au critique le plus éclairé; pourvû qu'il soit sincere à proportion. Dans le dernier discours que j'intitule, *Le partage de la vie de l'Homme universel, ou du Sage*; mon Auteur s'exprime en ces termes, au sujet de l'inconnu qu'il propose à son Lecteur pour modelle; la Philosophie morale

P R E F A C E.

le rendit honneste homme; la Philosophie naturelle, la Cosmographie, &c. le rendirent sçavant; l'Histoire en fit un homme habile, la Poësie un homme d'esprit, la Rhetorique un homme éloquent, l'estude des saintes Lettres, un homme de pieté; les reflexions, l'usage, l'experience, &c. tout cela ensemble en fit un homme universel, un homme consommé en tout. *Consequid con esto una universalidad. . . la filosofia moral le hizo. . . y todo el en toto genero consumado.*

Au reste; plusieurs raisons m'ont obligé à cette espee de détail; sans compter celle de mettre par-là le Lecteur au fait. Quelques personnes dont le suffrage assure à un écri-

P R E F A C E.

vain celuy du public, mais qui n'ont point lû *El Discreto*, m'avoient fait des difficultez sur le titre de *l'Homme universel*: & j'ay cru ne pouvoir pas me dispenser d'y répondre icy: trop heureux, si j'ay autant réüssi à les contenter que je le desire & que je l'espere. D'une autre part; j'ay voulu d'abord prévenir tout reproche d'ostentation, au sujet d'un petit Volume que j'annonce d'une maniere aussi nouvelle qu'elle est pompeuse: & j'ay craint que d'avance, on ne m'accusast, comme parle Longin, *d'ouvrir une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.*

Mais, la lecture de cet Ouvrage attestera pleinement,

P R E F A C E.

ce que je n'en ay que comme indiqué. On y verra toutes les qualitez & tous les talens qui font un homme universel; un politique profond & seûr; un grand Capitaine, un Heros; un particulier habile, qui sçait se prester à tout; un homme d'érudition & de belles Lettres; & par-dessus tout cela, un homme vertueux. Telle est l'ébauche très imparfaite du caractère que mon Auteur qualifie en sa langue, *El Discreto*.

Maintenant; à l'égard du nom de *Laurenço* que Gracien met à la teste de ce Livre, ce n'est point son véritable nom; il s'appelloit Baltasar. *Laurenço* est un nom simulé, sous lequel ce grand homme avoit

P R E F A C E.

ses raisons de se déguiser. Mais pour sçavoir que Gracien se nommoit Baltasar & non point Laurent; il ne falloit ni les recherches étrangères, ni les scavantes lectures que M. Amelot avoit faites; & dont il est loué au quatrième Dialogue de *la maniere de bien penser dans les Ouvrages d'esprit*. Ces deux Auteurs, l'un sans assez de critique, & l'autre d'une critique trop austere sur le Chapitre de Gracien, n'avoient qu'à lire les préliminaires d'*El Discreto*: ils y auroient trouvé le nom de *Balthasar Gracien* tout au long. C'est dans le Sonnet Acrostiche de Dom Manuel de Salinas qui commence par ces vers.

P R E F A C E.

Benjamin de Minerba , no ya en vano

Al mundo el nombre recatar intentes ,

Lauro , el Laurel conque el nativo mientes ,

Te corona , &c.

Cette preuve que Gracien s'appelloit Baltasar , est évidente , & prévaut toute seule aux recherches de M. Amelot : ces recherches laissent toujours en pareil cas je ne sçais quelle incertitude ; qui ne contente point des esprits qu'on pretend instruire. Néanmoins, la preuve icy rapportée devoit sauter aux yeux d'un sçavant qui va , pour ainsi dire , à la découverte d'une anecdote qu'il estime importante. Mais , une infinité de choses beaucoup plus

P R E F A C E.

essentielles se sont derobées à la trop legere attention du Traducteur de *l'Oracle* : une nouvelle traduction de ce mesme Ouvrage , toute prête à voir le jour , fera foy de ces inattentions , qui ont répandu partout des obscuritez que l'on peut éviter. C'est à la Preface de cette Traduction que l'on reserve une analyse exacte des Oeuvres de Gracien ; lesquelles contiennent deux assez gros Volumes *In quarto*.

Je finis par l'aveu sincere des licences que j'ay prises dans cette Traduction : la premiere est, d'estre quelquefois Paraphraste ; mais, le Tacite Espagnol s'exprimeroit-il , s'entendrait-il en notre langue sans ce secours ? l'au-

P R E F A C E.

tre licence est, d'avoir supprimé en compensation quelques cours éloges; que j'ay lieu d'attribuer moins à mon Auteur qu'à son Editeur, sans parler du dégouft que ces éloges assez déplacez & presque monotones auroient causé. J'avouë encore, que j'avois osé ramener au sens propre quatre ou cinq Chapitres allegoriez dans l'Original; mais le scrupule de ne le pas donner tel qu'il est, & la réflexion que ces amusemens littéraires entrent aussi dans le caractère d'un Homme universel, m'ont fait changer de sentiment, ou plûtoft m'ont fait revenir de mon erreur.

L'HOMME
E



L'HOMME
UNIVERSEL,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE

BALTHAZAR GRACIEN.

CHAPITRE PREMIER:

L'Esprit & le Génie.

L'ESPRIT & le Génie sont les deux fondemens de notre gloire & de notre élévation. La nature ne les réunit pas toujours; mais l'art peut toujours les perfectionner où il les rencontre. Il n'est accordé qu'aux hommes extraordinaires

A

de naître avec beaucoup d'esprit & avec beaucoup de génie tout ensemble : c'est le concert de l'un & de l'autre qui leur assure de la réputation & du succès. L'esprit seul, à la vérité, n'est pas indigne de notre estime ; il doit l'espérer & l'obtenir à juste titre. Néanmoins, il ne parvient à rien du premier ordre, & ne s'immortalise en aucun genre, s'il n'est accompagné du génie. Non, l'esprit seul ne fit jamais qu'un demi mérite, lequel accuse vainement l'injustice du sort & le mauvais goût de son siècle. Pour ce qui est du génie, s'il se trouve aussi tout seul, il ne servira gueres qu'à faire appercevoir davantage le besoin honneux de l'esprit qui lui manque.

Cependant, des hommes d'ailleurs judicieux, ont crû qu'on ne pouvoit avoir du génie sans avoir de l'esprit à proportion. Ils ont prétendu confirmer leur sentiment par le nom même de la

chose : le nom de génie indique assez, selon eux, son origine ; & montre qu'il vient de l'esprit : en telle sorte, que la mesure de celui-ci soit la mesure de celui-là. Mais, l'expérience réclame sur ce point, & s'inscrit en faux. Nous voyons tous les jours des personnes qui ont beaucoup d'esprit & peu de génie, ou beaucoup de génie & peu d'esprit.

Maintenant, comme ce sont les qualitez de l'ame qui font la gloire de l'humanité, il faut s'appliquer sans cesse à les cultiver toutes, & l'esprit encore plus que les autres. L'esprit est dans l'homme ce que le Soleil est dans l'Univers, un flambeau lumineux & un ornement admirable. C'est pour cela que les Poëtes ont feint qu'Apollon, qu'ils ont regardé comme le Dieu du jour, étoit aussi le Dieu de l'esprit & de la science. Bien plus, l'esprit est l'attribut qui nous désigne, la marque qui nous dis-

tingue , & la prééminence qui nous relève davantage. Peut-on trop le façonner & l'enrichir ?

Quelque distance que semblent mettre entre deux hommes , la naissance , le rang , les biens de fortune , ces deux hommes ne different en effet que par l'esprit : c'est-là leur propre fonds qui les fait ou plus ou moins hommes. Certainement, l'intelligence donne à l'Ange un avantage essentiel sur l'homme , & à l'homme sur les bêtes : il en est de même d'homme à homme par proportion. Telle est la prérogative insigne de l'esprit, qu'il n'appartient qu'à lui de nous élever au-dessus des objets communs & sensibles ; de penser , de raisonner , de comprendre , de pénétrer dans les choses les plus cachées , & d'en développer les principes ; de prendre l'essor jusqu'à la Divinité , & d'oser même en déterminer l'essence , toute infinie qu'elle est.

Mais , il n'acquiert que par son travail ce noble ascendant sur tout le reste ; encore , n'y arrive-t-il point , s'il manque quelque chose à la trempe dont il est formé ?

La privation d'un seul des sens extérieurs retranche au corps une partie de sa vie , & laisse l'ame même en quelque sorte défectueuse : elle demeure pour lors dans l'impuissance d'exercer les fonctions qui répondent au sens dont nous sommes privez. Que sont donc la plupart des hommes auxquels il manque dans l'esprit un degré nécessaire , ou pour concevoir , ou pour raisonner ? Car , il s'en faut bien que la conception & le raisonnement ne soient que des termes synonymes. Ils différencient quelquefois deux hommes , sinon pour l'essence , du moins pour l'usage de la raison , presque autant qu'ils différencient un homme d'une bête.

Le Renard critique de la Fable, ne pourroit-il pas s'écrier à la vûe de tant de gens que nous connoissons ? Belle tête, mais sans cervelle ! je découvre en toi le vuide que les Philosophes ont crû impossible. C'est une sorte d'anatomie délicate que de creuser ainsi les choses, & d'en sonder le dedans. Un beau dehors nous fait illusion, & dérobe souvent à nos yeux un sot. Que si la montre avantageuse est secondée d'un modeste silence, alors le plus stupide des hommes imposera peut-être au plus spirituel. Le silence des personnes qui font d'une figure agréable, & qui savent se composer, sert comme d'azile & d'abri à leur bêtise : il tourne même assez communément à leur avantage, parce que l'on se sent plus de penchant à croire qu'ils y entendent finesse.

Passons à ce qui regarde le Génie. Un siecle aveugle & idolâtre

a érigé le Génie en Dèité, par une folle exaggeration du besoin qu'en ont les hommes, & par une idée superstitieuse de son excellence. Parmi ces Payens, ceux qui ont esté les moins visionnaires n'ont pas encore laissé d'appeller le Génie, *l'intelligence assistante du petit Univers*, c'est-à-dire, du l'Homme. Mais aujourd'hui une Philosophie chrétienne & raisonnable ne distingue point le plus beau génie d'un talent supérieur, heureux, singulier pour une certaine chose séparément, ou pour plusieurs à la fois. Que le génie soit donc singulier, mais sans donner dans le bizarre ; heureux, mais, sans devenir temeraire ; supérieur, mais sans se permettre au Paradoxe. Il n'y a qu'un moyen qui soit infaillible pour ne tomber dans aucun de ses défauts : ce moyen c'est d'être toujours attentif & docile à la lumiere du bon sens. Un génie de ce caractere sûr

est un prodige qui ne s'offre point à nous tous les jours ; il est peut-être aussi rare qu'un heroïsme qui ne se dément jamais.

Ce génie extraordinaire n'est ni un présent du hazard , ni un effet de nos soins , quoiqu'il les demande tous : il est le fruit d'une naissance privilégiée à laquelle le Ciel a présidé d'une manière particulière. Voilà son principe. Sa fin, c'est de ne former que de hauts desseins , d'aspirer aux premiers rangs , d'atteindre en un mot le souverain degré dans le parti auquel il se consacre : s'il se tourne du côté qu'il lui convient , ce choix judicieux lui fraye un chemin sûr au succès & à la gloire.

Un génie , quel qu'il soit , n'est pas d'ordinaire propre à tout emploi , non plus qu'un esprit quel qu'il soit , n'est pas d'ordinaire propre à toute science , du moins pour s'y distinguer. Souvent un génie médiocre réussit aisément à

un poste où un génie éminent seroit embarrassé , & sans honneur. Souvent aussi un génie supérieur & un génie subalterne se rencontrent & sont d'accord sur la convenance ou sur la disproportion à mêmes égards. La passion , ou la nécessité font faire ici de lourdes fautes : Combien de gens contraignent leur génie à un emploi , ou ramènent un emploi à leur génie : tels auroient porté la robe avec dignité , à qui l'épée n'ira jamais bien. Il faut d'abord se connoître , disoit Chilon , & ensuite se destiner à quoi l'on est né propre.

Un homme raisonnable se sent à peine quelque usage des choses & quelques lumières acquises , qu'il commence à s'étudier soi-même : lorsqu'il se sçait à fond , il s'évertue sur le talent qu'il croit reconnoître en soi ; il l'essaye , il l'applique , il l'exerce. Mais , parce que l'amour propre pourroit

nous éblouir , & nous parer d'un génie que nous n'avons point , il ne faut rien précipiter , & il faut encore moins se travailler & s'outrer. Un talent forcé nous mettra perpetuellement à la torture ; il aura toujours contre soi les vents & les étoiles , & ne se produira que pour échoïer.

Au reste , il n'est pas surprenant qu'un seul homme n'ait point un génie qui suffise à tout. Tant de nations entieres ne fournissent pas toutes sortes de génies ; celles-ci en donnent dans un genre , celles-là dans un autre , & des Provinces très-peuplées en sont tout-à-fait dépourvûës : c'est que le climat influë peut être autant sur la constitution du génie que sur celle du corps. Quoiqu'il en soit , Rome même , la fameuse Rome n'enfanta pas des génies de tous les ordres. Sans détailler ceux qui lui furent refusez , on sçait qu'il lui manquoit une certaine fleur de

politesse qui caracterisoit Corinthe , que ses beaux esprits alloient exprès à Corinthe pour l'acquérir , & qu'il n'étoit pas permis à tous d'en rapporter ce goût délicat. D'ailleurs , la Ville la plus féconde en génies est comme une terre stérile à cet égard pour quelques-uns de ses Habitans, Madrid qu'un grand Prince nommoit la mere du monde pour avoir mis au jour tant de sublimes génies , avoit été en ce point une marastre pour plusieurs.

Encore une fois , on doit toujours commencer par fonder & par bien démêler son talent ; & après cela le fixer à l'objet qui lui est assorti. L'homme alors est en état de jouir du bonheur propre de l'esprit , puisqu'il a trouvé sa vraie sphere. Il ne faut point que le geay s'introduise dans un concert de Cygnes ; qu'un esprit né pour le Barreau se jette dans le champ de Mars ; qu'un génie pour

la politique reste dans le sacré Vallon : c'est être hors de son élément.

Il en est qui prennent indistinctement le génie : il me semble que c'est confondre les choses , & la complexion du corps avec une qualité de l'ame. J'avoüerai néanmoins que le génie suit assez le fonds du temperament & du naturel : ainsi , le génie de la négociation & des affaires suppose plus de phlegme , & celui de la poésie plus de feu. Je m'imagine encore que par la même raison que le génie d'un homme ne s'étend pas à toute espee d'emplois , son naturel aussi ne compatit pas avec toute sorte de personnes ; l'un lui déplaît par son humeur sombre , l'autre par son caractère jovial , celui-ci par sa vivacité , celui-là par sa lenteur.

Ceci se rend assez sensible , en jettant un coup d'œil sur les différentes Nations , où la diversité du

génie se ressent fort de la diversité du naturel. Le naturel pesant & morne de certains Peuples , les attache à des sciences plus pénibles & plus sérieuses : le naturel actif & léger de quelques autres , les porte à une littérature plus aisée & plus agréable. J'ajoute que des Peuples s'accoutument de l'humeur de leur Nation , & en estiment le caractère du génie par les mêmes endroits qu'une autre Nation ne sympathise point avec eux , & les méprise : Tant , l'Astre National a de pouvoir sur nos corps & sur nos esprits !

Mais en des climats heureux ; où le riche naturel & le vrai beau génie sont plus communs , quel agrément n'est-ce point que d'y vivre avec quelqu'un à qui l'on ressemble par ce double rapport ? Il importe extrêmement de connoître un tel homme , de se l'attacher & de se le conserver. Alors , deux sages amis qui se commu-

14 L'HOMME
niquent leurs pensées sur leurs ouvrages , ou sur leurs emplois , goûtent mutuellement dans ce Commerce une douceur , & recueillent des avantages qu'ils peuvent seuls exprimer. Ce bonheur a ses degrez , & croît à proportion de la bonté du naturel , & de la beauté du génie de part & d'autre. Que peu de gens cherchent à se procurer un bonheur de cette nature ! Le hazard prévient si souvent le choix , il décide presque de tout , & de nos amis , aussi bien que de notre état : c'est en partie pour cela que la plupart se plaignent de leur sort , & vivent en ce monde comme des aventuriers que leur imprudence a mis aux fers dans un Pays Etranger.

Pour revenir à l'Esprit & au Génie , nous ne déterminerons point , lequel des deux mériteroit la préférence , supposé que l'on eût à choisir par voye de compensation ; c'est-à-dire , vaudroit-il

UNIVERSEL. 15
mieux avoir moins de génie avec beaucoup d'esprit , que beaucoup de génie avec moins d'esprit ? Ce qu'il y a de certain , c'est que l'Art , comme nous l'avons dit , peut toujours perfectionner ces deux facultez de l'ame ; que la beauté de l'esprit & la beauté du génie à la fois sont des dons réservés à un très-petit nombre , & que de grands hommes resteront toute leur vie dans l'obscurité , faute de ne suivre pas l'inspiration de l'un & de l'autre.

CHAPITRE II.

De la Superiorité , dans la maniere de parler & d'agir.

LA Nature humaine n'est point comme l'heureuse Pandore qu'Hesiodé a feinte. Pallas n'y a pas mis la sagesse , Mercure l'éloquence , Mars la valeur , ni Jupiter cette superiorité que nous

admirons en certaines personnes ; soit qu'elles parlent ou qu'elles agissent : mais les réflexions & les soins peuvent faire éclore & faire croître chaque jour des talens dont nous n'avons que les semences. C'est ainsi que l'on s'éleve , enfin à je ne sçais quel ascendant qui impose. Il suffit pour cela qu'on en ait déjà au-dedans de soi quelque ébauche ; l'autorité que le mérite s'attire aisément , & une certaine assurance que l'usage doit inspirer , achevent peu à peu l'ouvrage.

La plûpart des hommes donnent ici dans deux extrêmités , dont l'une est la timidité , & l'autre est la présomption. Quelques-uns sont si timides de leur naturel , ou si intimidés par la malignité d'autrui , qu'ils ne se croient capables ni de rien faire , ni de rien dire qui soit à propos. Ils ont peut-être un riche fonds auquel ils ne touchent point ,
parce

parce qu'ils ne sont pas assez persuadés qu'ils l'ayent. Ils ne voyent en tout que du risque , saisissant d'abord les obstacles sans avoir la première pensée d'un seul expédient. La vive idée qu'ils portent par-tout de leur insuffisance ; les tient dans une perplexité continuelle ; ils tremblent d'entreprendre quoique ce soit de leur propre mouvement : toujours indécis sur ce qu'ils doivent faire ou même vouloir , ils mettent , pour ainsi dire , en arbitrage & leur esprit & leur liberté , avec un plein pouvoir à quiconque de les conduire.

D'autres au contraire présumement d'eux-mêmes à un point que rien ne peut les embarasser , & qu'ils se sçavent très-bon gré de tout ce qu'ils font ou qu'ils disent. Ils sont charmez de leur esprit , de leurs projets , de leurs manières , de leurs discours , de leur conduite ; ce sont de vrais Narcisses

pleins d'amour propre. Disons mieux ; ce sont des peres fous de leurs enfans , à mesure que ceux-ci sont laids. Convaincus serieusement qu'il n'est rien à quoi ils ne soient propres , ils ne se cachent point d'une prévention aussi vaine ; ils se présentent à tout avec un grand air de confiance & de triomphe ; ils s'estiment heureux , & ils jouiront long-temps de cette illusion ; parce qu'ils ignorent , à les entendre , ce que c'est qu'échouer , & à les voir , ce que c'est qu'être mécontent de soi.

Le milieu entre ces deux extrémités , est une liberté noble , une hardiesse honnête & opposée à la sombre retenue , une assurance raisonnable , & établie ou sur la connoissance des choses , ou sur l'autorité des années , ou sur la distinction du rang. C'est assez de l'un de ces titres pour être en droit de parler & d'agir avec aisance dans le Commerce de la vie. Le

dirai-je ? les richesses mêmes prêtent de la hardiesse à l'esprit , de la vrai-semblance aux plus mauvaises raisons , & de l'agrément aux plus fades discours. Heureses avances pour avoir de l'ascendant sur les autres ! Aussi , les sottises du Riche sont-elles souvent applaudies , tandis que les oracles du pauvre ne sont pas seulement écoutés ?

Après tout , le solide fondement de la superiorité dont il est question , de celle qui doit nous rendre véritablement superieurs aux autres , c'est le mérite réel. Il faut avoir une parfaite intelligence des choses , des matieres du temps , de certaines sciences , des emplois , des affaires , de tout le manège de la vie humaine. A l'aide de ces lumieres , on entre avec une juste confiance dans une négociation , dans une affaire , de quelque nature qu'elle soit , & l'on en sortira avec honneur. On peut alors

parler en maître, sans en affecter néanmoins l'air ni le ton ; on peut asservir les esprits à son parti, parce qu'il est facile de les subjuguier, quand on est déjà parfaitement maître du sujet qui les occupe & les partage.

Cette sorte d'ascendant n'est point le fruit de la spéculation toute seule ; pour y parvenir, un long usage doit être joint aux réflexions & à l'étude. Il faut même, si l'on veut s'y soutenir, que l'exercice, soit des affaires, soit des autres matieres, ne soit gueres interrompu. Ce n'est que par une habitude aussi soigneusement entretenuë, que cet ascendant peut toujours subsister. Désormais, on ne voit plus rien qui effraye, ni qui arrête ; on se sent toute la force de son esprit, toute la présence de sa raison, toutes les lumières propres de l'occasion qui vient s'offrir.

— Ceux qui ne travaillent pas de

bonne heure, faute d'y réfléchir, à se donner ce genre d'autorité, demeurent toujours dans une secrète défiance, qui couvre la meilleure partie de leurs belles qualités, & qui les efface presque toutes, si elle est apperçüe. Cette défiance produit naturellement la crainte ; la crainte nous déconcerte, & ce désordre devient un puissant obstacle à l'usage de la raison & du mérite. Bien plus, qu'une défiance outrée vienne à s'emparer d'un homme qui parle en public, soit au Barreau, soit dans un Conseil, les fonctions de l'ame restent en lui suspenduës ; son esprit s'égare, sa conception se ferme, son jugement se perd, sa mémoire se trouble, son imagination se tarit, sa langue se glace, tout l'homme est interdit dans lui, sans action, sans paroles : fût-il d'ailleurs un torrent d'éloquence.

Une défiance aussi excessive de soi-même ne se rassure pas quel-

quefois dans une conversation toute simple & toute unie. On y paroît avec un air contraint qui ne pronostique rien que de vulgaire ; on y parle d'un ton embarrassé , qui est la marque assez ordinaire d'un petit mérite , & qui laisse pour le moins une idée peu avantageuse de nous. Mais une honnête liberté , dont une confiance bien fondée est la source , nous ouvre en ces rencontres un accès facile , nous fournit les choses & les termes convenables , & nous concilie l'attention des plus critiques du cercle.

Cependant , il faut avoir ici de la retenue à un certain degré. Premièrement , par rapport aux personnes qu'on ne connoît point , on doit s'observer davantage , & les observer eux-mêmes ; essayer de découvrir leur caractère , & redoubler d'attention pour les pénétrer , si l'on soupçonne que ce sont des hommes profonds.

Nous nous étendons sur ce sujet dans un autre Traité. * A l'égard des Princes , des Grands , & de tous ceux en général , que leur naissance & leur dignité établissent nos Supérieurs , il est essentiel de rabattre de notre assurance ; mais , sans qu'une contenance trop timide y soit pourtant substituée. Il importe de bien connoître en ces rencontres le juste tempérament , le point précis entre les deux extrémités. D'une part , que l'on prenne garde de ne pas choquer par une liberté d'égal à égal : d'un autre côté , que l'on ne se dégrade point par une honte servile ; que la retenue n'aille pas jusqu'à ôter l'assurance convenable , ni que l'assurance n'aille pas jusqu'à oublier le respect selon la mesure qu'il est dû.

Mais il y a des gens d'un certain état dans le monde , qu'il est bon de traiter toujours avec un air de

* Avisos al Varon atento.

superiorité , lors même qu'on a recours à eux , & qu'on leur demande quelque chose de leur ressort. Car , si ces sortes de personnages s'apperçoivent qu'on les respecte , je ne dis pas qu'on les appréhende , ils se montrent fiers & importans à toute outrance. Les hommes dont je parle sont ordinairement de ceux que la naissance avoit sagement humiliés , & que la fortune aveugle a tirés très-mal-à-propos de la poussière. Dieu nous délivre du besoin de tous ces gens-là , n'a gueres bas Officiers de quelque grand & fidelles hôtes d'anti-chambre.

L'assurance de la personne doit être encore proportionnée à son état. Dans un Orateur , qu'elle soit & modeste & ferme ; dans un premier Magistrat , qu'elle soit & sérieuse & grave ; dans un Ambassadeur , qu'elle soit un peu fiere & engageante en même temps ; dans un Général d'armée , qu'elle

soit hardie & résoluë ; dans un Monarque , qu'elle soit tout ensemble & majestueuse & facile. Au reste , l'assurance ainsi réglée & mesurée sied bien aux moindres conditions mêmes. Il est des Peuples entiers à qui elle ne coûte rien ; elle leur est presque à tous naturelle , comme l'air déconcerté est naturel à d'autres Nations. Les Espagnols sur-tout naissent avec un penchant à dominer qui leur inspire de l'assurance en quelque sorte dès le berceau : après cela , leur phlegme qui ressemble à l'orgueil sans l'être , les y dispose aisément , & l'éducation enfin la perfectionne dans eux. Car , ils s'étudient uniquement à la superiorité ; ainsi que quelques Peuples ne se forment qu'à la souplesse.

Pour abréger. Tels sont les avantages de la liberté noble de l'ame. Elle sert à rehausser tout en nous ; la figure même , la représentation , la démarche. Et ces

dehors, qu'on ne les regarde pas comme indifferens pour le fonds ; ils sont des indices très-prévenans en faveur de ceux qui les ont : ils leur frayent le chemin à l'ascendant si nécessaire pour ajoûter aux choses un grand prix. Cet ascendant relève leurs actions les plus communes, leur applanit mille difficultez qui se feroient à tout autre qu'eux, leur gagne toutes les avenues de l'esprit, & attire de leur côté tous les suffrages. On diroit qu'ils ont reçu de la nature une sorte de droit d'aînesse à l'égard du reste des hommes ; & qu'ils sont faits pour les maîtriser, sinon à titre d'office, du moins à titre de mérite. Ce n'est pas après-tout, qu'ils ayent toujours des qualitez fort superieures à celles de bien d'autres ; mais, c'est que leur heureuse hardiesse prévaut à plus de mérite sans elle, & les conserve dans la possession de superiorité où elle les a enfin établis.

D'autres tout differens de ceux-ci ne sortent, si on l'ose dire, du sein de leur mere, que pour tomber dans une espece de servitude. Ils sont toujours comme à la dépendance d'autrui pour en recevoir les impressions, les sentimens, les goûts, les manieres : de tout cela, ils n'ont rien en propre ; ils ne vivent, pour m'exprimer ainsi, que d'emprunt, sans aucun emploi de leurs facultez personnelles. C'est pourquoi l'un d'eux fut autrefois nommé : *Le débiteur du genre humain, & l'homme de rapport, & à la Mosaïque.* D'autres enfin plus méprisables encore que ces derniers, se dévotent par profession à toutes sortes de complaisances serviles & de lâches flatteries. Ce sont assez souvent ces hommes mêmes, que la noblesse de leur naissance a élevez au-dessus du commun ; mais que la bassesse de leur cœur doit mettre au niveau du plus abject vulgaire.

Cependant, quelques avantages qu'entraîne après soi la supériorité dans la manière de parler & d'agir, n'oublions point qu'elle est sujette à des défauts. Un homme qui la pousse trop loin, est accusé d'orgueil, d'audace, de pédanterie, & d'affecter un empire despotique sur tout le monde. Il faut tâcher de se rendre le maître des esprits par les voyes que nous avons montrées, & non point prétendre d'en être comme le tyran.

CHAPITRE III.

L'attente, ou l'Homme qui sçait attendre.

A L L E G O R I E.

DAns un Char en forme de Trône, construit d'écaille de Tortuë, & traîné par des Remores, l'ATTENTE alloit par les vastes plaines du temps au palais

de l'OCCASION. Elle avancoit d'un pas majestueux & lent; tel que la MATURITE' le demande, sans se hâter jamais, ni jamais se déranger. Elle étoit appuyée sur deux coussins que la NUIT lui avoit donnez: Oracles muets d'où viennent souvent les meilleurs conseils. Elle avoit un air vénérable auquel chaque jour apporte de l'agrément; le front ouvert & ferein malgré ses détresses; les yeux modestes & les regards conduits par la DISSIMULATION; le nez aquilin, signe de pénétration & de sagesse; la bouche petite & les lèvres resserrées, de peur qu'une parole de trop ne lui échappe; la poitrine large, afin d'y pouvoir garder mille secrets, & de les y laisser meurir tous, l'estomac d'une force étonnante, & propre à dévorer tout, à tout digérer. Son cœur est une espece de mer, où il s'éleve de furieuses tempêtes; une mer ouverte à tous les torrens

des passions. Mais, l'ATTENTE toujours maîtresse d'elle-même, n'en paroît pas plus émûe; sa raison au-dessus de ses passions leur prescrit des bornes qu'elles ne franchissent jamais. Son vêtement n'étoit pas magnifique; il étoit propre néanmoins, comme ouvrage de la BIENSEANCE. Sa Livrée étoit de couleur verte, semblable à celle de l'ESPERANCE. Pour Couronne, une branche de Meurier symbole de la prévoyance lui ceignoit le front avec ces paroles: *Qui sçait dissimuler, sçait regner.*

La PRUDENCE conduisoit la suite grave de l'ATTENTE. Cette suite n'étoit gueres composée que d'hommes; on y comptoit fort peu de femmes. Tous marchaient avec quelque appuy, comme il arrive à des gens d'âge & à des Voyageurs. Les Italiens occupoient le premier poste, moins pour avoir été les maîtres du monde, que

pour avoir scû l'être. Il y avoit après eux beaucoup d'Espagnols, assez peu de François, quelques Allemands & quelques Polonois. Ces deniers justifient d'abord leur petit nombre, afin d'en prévenir le reproche: ils l'attribuèrent plutôt au sens froid qu'à l'esprit pesant de leurs compatriotes. Au milieu de ces différentes nations, on decouvroit un grand vuide autrefois rempli par les Anglois, à ce qu'on dit; mais depuis Henry VIII. ajoûtoit-on; ils ne se trouvent plus à la suite de l'ATTENTE. Les Politiques Chinois formoient un groupe très-remarquable par la singularité de leur habillement & de leur figure.

Plus proche du Char de l'ATTENTE étoit l'élite des Grands Hommes: comme elle les avoit signalez en couronnant leurs projets; elle leur témoignoit encore son estime en les plaçant à ses costez. Là paroissoit entr'autres

le Grand Fabius, qui par sa prudente lenteur arreſta le plus rapide foudre de guerre qu'eut eû Cartage, & rétablit l'honneur de la republique Romaine. Auprès de celui-ci, l'on voyoit les Fabius de chaque Nation; on y voyoit auſſi des Philoſophes, des ſages, des hommes, les modelles & les maîtres des autres, par une patience à toute épreuve, & par une expérience conſommée. LE TEMPS regloit la marche de l'ATTENTE & de ſes alliez. LA SAISON fermoit l'arriere garde eſcortée de l'INTELLIGENCE, du CONSEIL & de la MATURITE.

Il étoit fort tard; loſqu'une phalange d'ennemis furieux vint tout-à-coup donner l'allarme aux tranquilles Voyageurs. Ces ennemis de l'ATTENTE étoient, l'EMPRESSEMENT, le CONTRE-TEMPS, & cent autres de même eſpece qu'enfante l'IMPRUDENCE. L'ATTENTE ſentit toute la grandeur

grandeur du peril préſent; parce qu'elle ne ſe ſert point d'armes offenſives: ces armes ſont profrites de ſa milice, où toute impetuofité eſt défendue, & toute fureur eſt deſarmée. Elle comanda donc à la RETENUE de faire alte, & à la DISSIMULATION d'amuſer les ennemis; pendant qu'on délibereroit ſur ce qu'il y avoit à faire. La délibération fut longue à la maniere des Eſpagnols: mais enfin elle aboutit à un heureux ſuccès. Voici ce qui ſ'y paſſa.

Le ſage Bias, cet homme ſi maître de lui-même, & ſi fidele ſerviteur de l'ATTENTE, lui confeilla d'imiter Jupiter, qui depuis long-temps n'auroit plus de foudre, ſ'il n'avoit ſçû temporifer. Louis XI. Roy de France ne donna point d'autre avis que la leçon même qu'il avoit laiffée à ſon ſucceſſeur pour bien gouverner: Que l'on diſſimule, dit-il, je ne ſçais

que ce moyen-là pour rallentir l'ardeur de nos ennemis, & rompre toutes leurs mesures. Dom Jean II. Roy d'Aragon, dit qu'il étoit à remarquer que la lenteur Espagnole avoit toujours plus réussi que la vivacité Françoisé. Le grand Auguste s'en tint à ces deux mots : *Festina lentè*. Le Duc d'Albe ne fit que répéter sa pensée sur la journée de Lisbonne. Le Roy Ferdinand le Catholique s'étendit davantage ; parce que politique habile, il scût mieux attendre que personne ; & que l'ATTENTE est elle-même parfaitement versée dans la politique. Que l'on soit maître de soi, dit-il, & l'on pourra l'être des autres ; le délai meurt les desseins, & produit les succès : au lieu que l'empressement fait tout avorter. Une vivacité qui n'est pas le fruit de la lenteur, n'est point seure : les choses peuvent alors nous échapper, aussi promptement que nous les

avons saisies ; & il n'est pas rare que le bruit de la chute soit le premier avis d'une entreprise manquée par trop de précipitation. Sçavoir attendre, c'est le propre des grands hommes ; c'est le dernier effort de l'empire sur nos passions. Les ames vulgaires ne furent jamais à l'épreuve du secret, de la patience, du temps, de la violence qu'il se faut faire pour n'éclater qu'à propos. Ferdinand conclut par ce Proverbe Catalan : *Deu no pega de bastò, sino de saò*.

L'Empereur Charles-Quint fut choisi pour terminer la séance. Il dit à l'ATTENTE, que si elle vouloit vaincre, elle n'avoit qu'à combattre, ainsi qu'il avoit appris d'elle autrefois à le faire. C'est-à-dire, qu'elle n'avoit qu'à s'escrimer de la bequille du tems, plus seure & plus efficace que la massuë acérée d'Hercule. L'ATTENTE recueillit les suffrages du Conseil assemblé ; elle les suivit

36 L'HOMME
tous si ponctuellement, qu'enfin
& peu à peu elle vint à bout de
ses ennemis, que la patience &
le temps dissipèrent. LE JUGE-
MENT, comme président à la dé-
libération, vint raconter toute
l'affaire à l'ILLUSION qui n'y é-
toit pas: celle-ci résolut d'en pro-
fiter & de se desabuser.

CHAPITRE IV.

De la grandeur d'Ame.

L'Ame a sa beauté qui lui est
propre, & dont elle reçoit
infiniment plus de lustre, que le
corps n'en emprunte de la beauté
qui lui convient. Qu'est-ce qu'u-
ne belle ame? c'est une ame gé-
nereuse, noble, magnanime, gran-
de en un mot: cette beauté inte-
rieure en fait le prix, comme la
beauté extérieure fait l'ornement
du corps. Mais l'une merite en-
core plus de vraies louanges, que

UNIVERSEL. 37
l'on n'en donne de fausses à l'au-
tre.

La grandeur d'ame qui fait se-
lon moi, la beauté de cette par-
tie immortelle de nous-mêmes,
ne scauroit se trouver que dans
un très-petit nombre de person-
nes. Elle suppose une noblesse,
une élévation inconnue au com-
mun des hommes. Le courage
n'est pas absolument incompati-
ble avec la bassesse de cœur,
une passion peut le fournir au be-
soin. Mais, pour ce qui est de
la grandeur d'ame, ceux à qui
elle manque n'y suppléeront ja-
mais, parce qu'ils n'en ont pas
même l'idée. Auguste montra
bien qu'il la connoissoit, lorsqu'il
scût se mettre au-dessus des re-
proches amers d'un peuple vola-
ge: sa gloire s'agrandit plus pour
les avoir oubliez, que la liberté
Romaine ne se signala pour les lui
avoir faits.

La grandeur d'ame ne se sépare

point de la générosité ; elle ne se borne pas à dire du bien d'un ami, ou à lui en faire ; elle va jusqu'à dire du bien d'un ennemi, & elle se plaît même à lui en faire. Maxime fondée, il est vray, sur le Christianisme : mais aussi prétens-je que le Christianisme est le fondement de la grandeur d'ame qui s'étend à tout, & n'exclut personne. Cette vertu reçoit son principal éclat des occasions les plus propres à se venger : bien loin de les fuir pour n'en être point émuë, elle les envisage fixement, pour convertir la plus facile vengeance, en une action de générosité qui étonne.

C'est par-là que Louis XII. Roy de France s'acquiert une gloire qui passera à tous les siècles. Car, les François, j'entens ceux qui sont d'une haute naissance ou du premier mérite, eurent toujours l'ame noble & grande. Quelques per-

sonnes donc, qui avoient offensé Louis, lorsqu'il n'étoit que Duc d'Orleans, en apprehenderent le ressentiment & leur disgrâce, lorsqu'il fût monté sur le Trône. Mais, ce Prince magnanime dissipa toute leur crainte par ces paroles, que l'on citera toujours, & qu'on ne cessera jamais d'admirer : *Le Roy de France ne venge point les injures du Duc d'Orleans.* Les ames ordinaires ont de la peine à croire une action aussi heroïque, & ne la comprennent point, parce que la raison de se venger leur eût paru trop juste pour s'en refuser la satisfaction. Mais, osera-t-on le dire ici, après l'un des plus célèbres Poëtes ? Ouy ; les animaux sont souvent plus généreux que nous : ils ont une sorte d'humanité en des rencontres, où l'homme n'a que de la ferocité : & s'ils dégenèrent quelquefois sur cela, ne seroit-ce point que l'exemple de l'homme les auroit corrompus ?

Ces expressions de Martial sont un peu fortes ; mais le sens essentiel qu'elles renferment n'est que trop vray à notre confusion.

D'une autre part , non seulement la grandeur d'ame n'est pas contraire à la politique ; mais elle rend même aimable la raison d'état qui plaît le moins. Dom Jean II. Roy d'Aragon en est un exemple illustre. Lorsqu'il se vit maître de la Catalogne ; ce champ si fécond pour lui en lauriers , il fit succéder à la plus violente indignation , la clemence la plus inotie. Vainqueur d'un peuple trop digne de sa colere , il voulut l'être encore de soi-même.

Dom Jean entra dans Barcelonne , non comme un fier conquérant dont l'aspect farouche frappe d'effroy les vaincus ; mais , comme le Pere de la patrie , comme le Monarque legitime , & le meilleur des Princes qu'on revoit avec joye au retour de quelque

conquête sur les ennemis. Nouvelle maniere d'entrer triomphant dans une Ville dont la résistance opiniâtre a coûté tant de sueurs & de sang ! Nouvelle maniere de se venger.

De plus , la grandeur d'ame ne se sçait point autrement gré , des victoires qu'elle remporte sur la plus dangereuse rivale , qui est l'envie. C'est la verité qu'elle ne néglige pas ces sortes de triomphes ; mais elle ne s'en glorifie point. Si son mérite lui attire quelque préférence , au mépris de ses concurrens , elle est incapable d'en faire parade : ennemie de toute ostentation , elle abhorre sur-tout un certain air de hauteur , qu'on affecte si volontiers en ces occasions avantageuses. Elle se relâche même quelquefois de ses droits ; mais , elle ne perd rien à en user de la sorte : ce qu'elle cede sans intérêt , & comme à pure perte pour elle , lui est ordinaire.

ment restitué avec usure. Elle peut aussi tourner en avantage un défaut de la nature, ou une disgrâce de la fortune ; pourvu que ce ne soient point de ces flétrissures qui diffament, & dont nulle industrie ne doit être une compensation. C'est une glorieuse situation que de pouvoir ainsi s'orner de ses malheurs & de ses défauts mêmes. En effet, lorsqu'un homme sçait prévenir avec franchise, sur les uns ou sur les autres, il ferme la bouche à quiconque & se trouve à l'abri du reproche. L'aveu qu'il fait alors, n'a rien de rampant ni de plaintif ; il le fait par une noble sincérité qui lui gagne l'estime des honnêtes gens. Au lieu que la louange que nous nous donnons nous avilit ; le blâme que nous nous attribuons de bonne foy nous honore.

La grandeur d'ame nous sert encore comme de bouclier contre les injures, contre les raille-

ries & contre les veritez mêmes qui nous seroient reprochées. On brave ces petits incidens de la vie humaine par une honnête diversion ; par un mot qui fait plaisir à qui nous offense ; par une politesse qui donne le change à l'agresseur, par un air d'aisance qui le fait taire sans lui rien dire ; par je ne sçais quelle contenance gracieuse, qui le déconcerte, sans vouloir le choquer. Car ces manieres sont comme les compagnes inséparables de la grandeur d'ame. Elles ennoblissent nos actions en attestant la noblesse du principe, d'où elles partent en effet.

Le souverain même, à la faveur des dehors faciles de la grandeur d'ame, ne craindra point de descendre en quelque sorte de son rang, pour se réduire à la popularité. Qu'il n'apprehende pas de sortir d'une réserve majestueuse pour se montrer simplement homme ; parce que l'homme est plus

grand en lui que le Monarque. Il peut sans risque se plier aux manieres d'un particulier, & paroître comme oublier qu'il est le maître : ses actions toujours nobles, quoique communes, feront assez souvenir les autres qu'il est leur Roy, & qu'il mériteroit de l'être, s'il ne l'étoit pas. Il est vray toutefois qu'il y a des bornes à mettre ici, pour ne se point ravalier. Mais, l'élevation toute seule du rang instruit assez sur cet article, & nous dispense d'y insister. Il est bien plus à craindre pour les grands d'être trop hauts, que trop populaires.

Après tout, il ne faut pas s'imaginer que la grandeur d'ame n'ait point de vices à combattre. Mais, humble & modeste elle se les soumet, & substituë à leur place des vertus dont elle dérobe aux hommes la connoissance autant qu'elle peut. La bassesse est le vice odieux dont elle triomphe

à découvert & avec quelque forte de fierté. Tout genre de lâcheté; jalousie, trahison, vengeance, envie, petitesse d'esprit ou de cœur; tout cela est si opposé au caractere d'une grande ame, qu'elle ne sçauroit dissimuler l'horreur extrême qu'elle en a. Que si rien ne l'oblige de s'expliquer à cet égard, sa conduite du moins est toujours l'interprete fidele de ses nobles sentimens.

Voilà certainement en quoy consiste le vray Heroïsme. Sans la grandeur d'ame, on n'est point véritablement un grand homme, & avec elle on l'est, de quelque condition d'ailleurs que l'on soit.

Cependant, elle n'a gueres, ce semble, sa souveraine perfection que dans les personnes, ou d'une haute naissance, ou d'un grand mérite. Tout le monde ne le croit pas ainsi; mais ceux qui pénétreront bien la nature, l'étendue & l'exercice de cette vertu, se ran-

geront peut-être de mon côté. Quoiqu'il en soit, la hauteur du rang & la grandeur du mérite y donnent pour le moins un nouveau lustre, si elles n'y ajoutent pas un nouveau degré de perfection.

CHAPITRE V.

Du sçavoir propre de l'honnête homme dans le commerce du Monde.

IL y a des gens en qui brille un certain sçavoir agréable, une certaine érudition honnête & d'usage, qui les fait recevoir par-tout avec plaisir, & rechercher même avec empressement. Cette science est dans un ordre tout séparé des autres : on ne la trouve point dans les Livres, & on ne l'apprend point dans les plus sçavantes Academies. Quelles sont donc les sources où on la puise ? c'est le

discernement sûr, c'est le bon goût.

On voit des hommes qui ont un génie particulier pour apprécier au juste, & pour recueillir tout ce qui peut amuser & instruire ; qui sont parfaitement au fait sur les affaires du temps, & qui sçavent en un mot tous les sujets lesquels intéressent davantage dans le commerce de la vie. Voilà les oracles de la société, & les maîtres en l'art d'y plaire. C'est eux qu'il faut écouter pour se former à la science propre d'un homme de bon commerce dans le monde. Car, cette science se communique de l'un à l'autre, par la voye de la conversation : il se fait alors peu à peu une tradition de choses utiles & amusantes : ces connoissances se transmettent encore à d'autres, qui en deviennent successivement les dépositaires ; qui enrichissent par leur travail ce fonds qu'ils ont commencé sur le

travail d'autrui, & qui sont à leur tour les modèles du discernement sûr & du bon goût, d'où dépend la science dont je parle.

En effet, chaque siècle donne toujours des hommes d'un caractère à perpétuer cette science. Le nôtre en compte qui valent peut-être autant de ce côté-là, que nos anciens. Ceux-ci, je crois, n'ont guères d'autre avantage sur nous, que d'être venus les premiers, & de n'être plus. La présence des personnes en diminue ordinairement le prix : & fût-on un prodige de vertu, d'esprit, d'érudition, d'habileté ; on a besoin d'un autre siècle, ou d'un autre Pays que le sien, pour obtenir toute l'estime qui est due à ces éminentes qualités. La louange se mesure sur la distance des temps & des lieux ; elle est comme un hommage forcé que l'on recule autant qu'il se peut, & que l'on aime toujours mieux rendre de loin

loin que de près. Au contraire, le blâme est une sorte de taxe que l'envie ou le préjugé imposent d'avance, sur le mérite des contemporains & des compatriotes.

Revenons. Le premier objet de l'érudition agréable & d'usage, est ce qui se passe actuellement dans le monde ; c'est l'état des Cours Etrangères, les divers théâtres de la fortune, les usages & les mœurs des différens Pays, les ressorts & les intérêts qui font agir aujourd'hui, les plus remarquables actions des Princes & des Grands, & les événemens singuliers de la politique ; les principes, les effets, & les merveilles de la nature ; les injustices, les revers & les caprices imprévus du sort. En second lieu, l'on recueille ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages de Littérature ; ce qu'il y a de plus intéressant dans les nouvelles, de plus relevé dans les discours d'éloquence, de plus

50 L'HOMME
picquant dans les Livres de critique ; ce qu'il y a de plus instructif dans l'Histoire, ce qui a fait échouer ou réussir tant d'entreprises, les bruyans préparatifs de guerre, & les grands combats donnez sur terre ou sur mer. Objets de suspension entre l'espérance & la crainte pour l'Univers : Ample matière pour la Renommée, tantôt trompée & tantôt trompeuse.

On se fait encore un recueil de quelques faits abrégés, ou tragiques ou plaisans ; de Sentences des sages, d'heureux *Inpromptu*, de bons mots, de pointes d'Épigrammes, de réparties vives, & de tous les Jeux d'esprit qui ne blessent point la vertu. Provision nécessaire, pour être d'un entretien qui plaise & instruisse. Les Auteurs anciens nous en fourniront une petite partie, & les recens la meilleure. Tout ce qui est, pour ainsi dire, d'aujourd'hui & de

UNIVERSEL. 51
fraîche date en matière de bons mots, de maximes courtes, de traits sérieux ou burlesques, pique à coup sûr notre goût. Car l'agrément naturel de toutes ces choses est encore assaisonné d'un autre agrément, qui est celui de la nouveauté. Des axiomes surannez, des faits mille fois entendus, des jeux d'esprit usés à force de les redire, ne sont bons qu'à grossir des collections vermouluës, à quoy les petits Grammairiens & les Pedans sont condamnés.

Mais, la partie du sçavoir qui distingue davantage l'honnête homme ; c'est la connoissance parfaite des Grands, des premiers Acteurs sur la scène de ce monde. Il sçait quel rôle ils jouent, & comment ils s'en acquittent ; par quels motifs & par quels endroits ils sont blâmés ou applaudis. Il connoît dans chaque Royaume les hommes illustres par leur naissance.

fance , par leur rang , par leur science , par leur habileté par leur mérite , & sur-tout par leur vertu. Ces derniers sont dans un état comme des astres , qui en font & la gloire & la prospérité. Juge éclairé & équitable , il pèse lui-même ces bonnes qualitez sans les surfaire , ni les diminuer : & pour ce qui est des mauvaises , sage & discret ; il sçait les taire ; à moins que le devoir ne l'oblige de les dire. Car il examine & pénétre la bizarrerie de l'un , la foiblesse de l'autre , la vanité de celui-ci , la bassesse de celui-là ; en un mot le défaut particulier auquel ils sont marquez , & qui balance le mérite qu'ils ont d'ailleurs. Avec ces connoissances établies sur un discernement profond , il ramène au point exact du vray tant de choses , tant de discours , tant de faits que l'on met tous les jours à plaisir sur le compte des Grands : & s'il ne

réussit pas à détromper sur cela les autres , il a du moins la secrète satisfaction de n'être pas du nombre des aveugles.

Au reste , cette science de commerce & de société sert quelquefois plus , que ne pourroient faire tous les Arts liberaux ensemble. Elle n'exclut pas néanmoins les autres sciences , quelque sérieuses que soient celles-ci ; elle doit au contraire les regarder comme son plus ferme appui. Ainsi , ce n'est point dans le parallele de son excellence , mais uniquement dans le parallele de son usage avec celui des autres sciences plus profondes , qu'elle leur est quelquefois préférable. J'ajoute qu'étant le fruit du bon goût , elle est aussi pour user de cette expression , la parure des plus sublimes connoissances : c'est à elle qu'il appartient de les bien mettre en jour , & de les élever en honneur dans l'entretien. J'estime encore que très-

vent, il est plus utile de sçavoir écrire bien une Lettre, ou placer un mot à propos, que d'avoir entassée dans sa tête toute l'érudition des Bartoles & des Baldes.

Aussi, ce nous est un précieux avantage, que chaque siècle ait produit des gens habiles dans l'art d'observer tout ce qui contribuë au sçavoir plus propre de l'honnête homme, dans le commerce du monde. Combien de bons mots ne seroient jamais venus jusqu'à nous, sans ces échos fideles qui les ont redits à d'autres successivement, & que quelques plumes ont enfin rendus immortels ? Combien d'illustres Anecdotes, des Alexandres, des Césars, des Alphonfes d'Arragon; combien de sages Axiomes; combien de traits ingénieux auroient échappé à l'Histoire ou à la Poësie, sans ces Bibliothèques vivantes, d'où les Auteurs contemporains ont ra-

massé tout cela pour le plaisir & pour l'instruction de la posterité ? Trésors inestimables dont on a hérité d'âge en âge; comme nos neveux hériteront de ceux que notre siècle y ajoutera. Trésors d'autant plus dignes d'être recherchés, qu'ils sont les vrais richesses de l'esprit.

Mais ceux qui possèdent cette science agréable & utile, ne sont pas en grand nombre. Il faut les chercher, ainsi que Diogène cherchoit un homme le flambeau à la main, en plein jour. Si vous en découvrez quelqu'un, saisissez l'occasion de recueillir précieusement les fruits de son rare talent. On court avec ardeur & avec raison, après les Ouvrages d'esprit où regnent le goût exquis & le discernement juste: mais ne devrait-on pas encore plus étudier des hommes, qu'on sçait être les modèles de l'un & de l'autre ? L'amour d'un vil intérêt ne

nous porte que trop à rechercher certaines personnes ; mais ici, c'est un desir honnête qui nous anime, c'est le desir d'apprendre des autres, & de partager avec eux des biens qui nous enrichissent, sans les appauvrir. Gardons-nous d'être de ceux qui se refusent à eux-mêmes l'avantage de sçavoir, pour ôter à autrui la gloire de les avoir instruits.

Après tout, une infinité de gens voyent ordinairement tout ce qu'il y a de beaux esprits, d'esprits ornez, & s'en reviennent toujours chez eux aussi brutes & aussi vuides qu'ils en sont sortis. C'est que quand le fonds manque absolument, rien ne sçauroit le remplacer. Semblable à l'ingenieuse Abeille qui démesle les fleurs propres à composer son miel ; un homme qui a du goût remarque les faits, ou les traits spirituels & choisis que les maîtres de l'Art sèment à propos

dans la conversation ; & il essaye de les imiter, afin d'exceller comme eux avec les soins & avec le temps. Mais, ces observations ne se font point, par celui à qui le goût manque : c'est de l'ambrosie & du nectar perdus pour lui ; il ne lui faut que des mets grossiers ; Quels caracteres d'hommes pour le commerce de la vie, d'être toujours comme renfermez dans un cercle de choses les plus triviales & les plus futiles !

D'autres ne sont pas moins méprisables, par l'état d'ignorance qu'ils affectent. Ils ne s'acquitent bien que de toutes les fonctions animales : ils n'ont d'autre science que celle des viandes, dont un grand repas peut être composé ; d'autre goût que celui des bons morceaux & des différentes liqueurs ; d'autre entretien que sur les ragoûts, dont tous les divers noms leur sont parfaitement connus. Que font chez

eux les facultez de l'ame ? la raison y est endormie , l'esprit dans l'inaction , le jugement sans usage , & la memoire vuide. Ils ne different de la lie du peuple si abject à leurs yeux , que par les objets des sens , par leur faste , & par leur bonne-chere. Ce n'est point là vivre en hommes , & c'est encore moins vivre en hommes de condition. La moitié de la vie se passe dans le grand monde à parler & à s'entretenir ; il est honteux qu'on néglige de le faire avec fruit & avec dignité.

CHAPITRE VI.

Ne soyez point inégal.

SATYRE.

Les défauts ont beau se trouver dans un grand homme, ils n'en sont pas moins des défauts pour cela; ils n'en frappent même

que davantage. Une tache ne choque-t-elle pas plus sur une magnifique étoffe , que sur une étoffe grossiere ? Or , entre les défauts des Grands , l'un des plus ordinaires & qui paroît le plus , c'est l'esprit d'inégalité : ils y sont plus sujets que le vulgaire , parce qu'il leur est très-naturel , & qu'ils se plaisent même à l'affecter. Cependant , lorsqu'ils l'ont , ce défaut , qu'arrive-t-il ? Leur conduite n'est plus qu'une alternative de bien & de mal , d'amour & de haine , de faveur & de disgrâce. Ce sont des disparates éternelles.

Témoins d'un caractère si étrange , de nouveaux Courtisans se croient à tout moment perdus sans ressource ; mais les vieux ne s'en allarment gueres. Le train de la Cour est un art qui a ses Maîtres & ses Apprentifs : à ceux-ci , c'est une occupation , un embaras ; à ceux-là , ce n'est qu'un amusement & un jeu. Les premiers

trouvent de quoy se relever le courage dans ce qui l'abbat aux autres ; ils sçavent par une science expérimentale , que la même inconstance qui les maltraite aujourd'huy, pourra les caresser demain. C'est ainsi que de l'origine du mal, ils s'accoutument à en attendre le remede. Mais après tout, ô l'homme sage , que celui qui d'un oeil tranquille , voit les écüiels d'une Cour orageuse , qui en essaye , comme la sonde à la main, les profondeurs ; qui n'en espere & n'en craint point trop ; qui ne compte sur rien, afin que rien ne le surprenne !

En effet, un Prince inégal ne suit d'autres guides que le hazard, le caprice, la bizarrerie, l'humeur ; ni la raison, ni le mérite, ni le choix ne le déterminent. Le matin, il dit *ouy*, & le soir, *non* ; il passe en une heure du blanc au noir pour mortifier, ou pour gracieuser, sans qu'aucun motif l'en-

gage à une partie de la disjonctive, plutôt qu'à l'autre. Mais, pourquoy les Grands sont-ils ordinairement plus fantasques, & par consequent plus inégaux que les petits ? C'est que les Grands étant libres de toute gêne & de toute crainte, ils peuvent prendre plus aisément leur fantaisie pour loy. Bien plus, dans l'idée de quelques Grands, idée chimérique : vouloir tantôt une chose, & puis ne la vouloir pas, c'est nous montrer qu'ils sont & leurs maîtres & les nôtres. Il y a donc communément plus loin de l'état de grandeur à la sagesse, que de l'état de subalterne. Quoiqu'il en soit, le sage est toujours égal. Si les circonstances demandent qu'il change quelque chose à sa conduite, il le fait ; mais, ce n'est point là être inégal, ce n'est point changer, à proprement parler ; c'est se conformer à la droite raison, qui veut que l'on se prête

aux temps : c'est sagesse , parce que c'est nécessité , & c'est égalité d'ame , puisque c'est sagesse.

Non seulement les Grands sont plus susceptibles d'inégalité à l'égard des personnes qui les approchent , mais ils le sont encore à l'égard de la vertu ; afin , ce semble , que tout respire en eux le pouvoir absolu & l'entière indépendance. Demetrius poussa loin ces variations ; & il ne manqua pas aussi de Censeurs qui le servirent bien par leurs piquantes Satyres. Chaque jour , Demetrius étoit un autre que lui-même. Mais la guerre & la paix en faisoient deux hommes si différens , que l'on n'y voyoit pas un seul trait de ressemblance , pour les mœurs. Pendant la paix , il réunissoit en lui tous les vices ; & pendant la guerre , toutes les vertus. En guerre avec les ennemis de l'Etat , il étoit en paix avec la vertu ; & en paix avec les ennemis de

l'Etat , il étoit en guerre avec elle. Que l'oisiveté ou l'occupation causent d'étranges changemens dans le cœur de l'homme ! Mais , il n'y eût jamais d'inégalité pareille à celle de Neron. Neron , ce monstre en tout genre de vices , le fut encore dans celui-ci , parce qu'il étoit à la fois , & le maître du monde & l'esclave de lui-même.

Quelques-uns naissent vicieux , & le deviennent de plus en plus , manque de fermeté pour se combattre & se vaincre. D'autres se rendent bons & parfaits , à force de gagner sur eux , & de se réduire , en telle sorte qu'ils ont presque changé de nature. L'inégalité ne seroit digne que d'éloge , si elle alloit ainsi du mauvais au bon , & du bon au parfait ; mais elle entraîne communément du mal au pis , & du pis à l'extrême. Nous voyons toujours le mal comme en face , & le bien com-

me de côté : l'un vient au-devant de nous , & l'autre nous fuit en quelque sorte ; l'un se montre à nous sous l'idée du plaisir , & l'autre se cache à nous sous l'idée de la peine.

Cependant , l'inégalité est-elle donc un si grand défaut ? Tout cet Univers roule sur des alternatives ; pourquoy l'homme qui en est l'abregé , n'en feroit-il pas aussi l'imitation à cet égard ? Le même climat offre à nos yeux de hautes collines , & de profondes vallées : symbole des hauts & des bas d'un esprit inégal. Et néanmoins , ce mélange fait la richesse & la beauté du climat où il se trouve. Est-il rien de plus inégal que le temps ? Il paroît tantôt couronné de riantes fleurs , & tantôt herissé de tristes frimas. En un mot , il regne en ce monde une vicissitude continue , d'où résulte enfin la plus parfaite harmonie. Ainsi , l'homme sans cesse inégal , & Prothée

par

par l'esprit , comme celui de la Fable l'étoit par la figure ; n'en feroit-il pas plus parfait ?

L'esprit de l'homme ne doit pas changer d'affiette , ainsi que l'Univers change de face : la perfection de l'un est différente en ce point de la perfection de l'autre. Cet Univers est comme une scène générale , où tous les changemens imaginables se doivent représenter : l'homme n'est que comme un personnage de cette scène ; le caractère en doit être unique , suivi , soutenu , toujours semblable à soi-même , à moins qu'il ne change précisément pour passer à un meilleur état. Tout autre changement opposé à la raison , est pour le moins une legereté , que l'on appellera toujours un défaut.

Il y a encore des hommes si inégaux , si dissemblables à eux-mêmes dans leurs jugemens , soit en matiere de litterature , soit en matiere d'affaires , qu'ils semblent

prendre plaisir à démentir leur mérite & leur réputation. Ils parlent & jugent quelquefois si sensément, qu'on est charmé de les entendre ; & d'autres fois, il n'y a pas l'ombre du bon sens dans ce qu'ils avancent & soutiennent ; ils font pitié. Ce ne sont pourtant pas ici de ces esprits journaliers, qui quoiqu'ils fassent, tantôt rencontrent bien, & tantôt rencontrent mal. Ceux que je blâme, sont ces hommes foibles & versatiles à qui la prévention ou l'affection attaquent le jugement ; & qui vaincus par l'une ou par l'autre, nomment aujourd'hui détestable ce qu'ils nommoient hier merveilleux. Le commerce de ces gens-là n'est gueres recherché. Quelques services qu'ils soient en état de rendre ; parce qu'enfin ils ont beaucoup de fonds, on ne sçait jamais bien à quoy s'en tenir avec eux. Sont-ils prévenus, ou ne le sont-ils pas ? eux seuls le

sçavent ; attendons pour les consulter, qu'ils nous ayent dit ce qui en est.

CHAPITRE VII.

*L'Homme de toutes les heures, ou
L'Homme qui sçait se prêter à tout.*

LETTRE DE L'AUTEUR

A SON AMI LASTANOSA.

ON ne doit pas toujours rire comme Démocrite, ni pleurer toujours comme Heraclite, cher Lastanosa. Lorsque le Sage des saintes Lettres nous parle du temps, il nous en marque le différent emploi. Qu'il y ait un temps pour le travail, & un temps pour le repos, un temps pour soi-même & un temps pour les autres. Chaque chose doit avoir ainsi sa place, non seulement afin de tenir une conduite qui ne déborde pas, mais afin de se mettre en état de suffire à tout. E ij

Quiconque en est venu à ce point, de partager de la sorte toutes les heures de sa vie, il peut contenter tous les goûts, & faire les délices du genre humain. L'homme est déjà de son fonds comme un léger crayon de tout ce qui se voit dans la nature; qu'il tâche de devenir encore par son travail comme un précis de tout ce que comprend ici-bas la vie civile & morale. Pour moi je ne puis pas nommer génie heureux, celui qui est renfermé à une seule chose, fût-ce la plus curieuse & la plus sublime des sciences. Que sera-ce donc, si l'unique chose qu'on sçait, n'est que commune? Tel est néanmoins l'apanage de presque tous les gens à emploi dans le monde; le soldat ne parle que de ses campagnes, le Marchand, que de son négoce; le Financier que du prix de l'argent; l'Homme de Palais que de procédures: ils ne sçavent rien da-

vantage. Ces discours toujours sur le même ton ennuyent à la mort; on y ferme les oreilles, ou bien si on les y ouvre, ce n'est que pour en contrefaire mieux les Auteurs, & les rendre plus ridicules. La vie humaine veut de la diversité dans ses circonstances, ainsi que l'harmonie demande de la variété dans ses tons.

Cependant, il y a des gens que l'on souhaite de connoître, quoiqu'ils ne puissent gueres fournir à deux matieres différentes. Mais, on ne les voit qu'à mesure qu'on a besoin de leurs lumieres: & alors on se condamne volontiers à essuyer tout l'étalage de leur sçavoir unique. D'autres dont on se passeroit bien, parce que ce sont des esprits frivoles ne finissent point; quand ils ont une fois entamé le chapitre de leurs minuties, de leurs petits contes fades, de leurs prétendus bons mots qu'on sçait par cœur depuis long-

70 L'HOMME
temps. C'est là leur fort ; ils s'y jettent à tort & à travers , & ils s'y tiendront les heures entières, sans qu'on les en puisse tirer. Vrais sisyphes de la conversation qu'ils font toujours rouler de la même manière. Tout homme sensé redoute ces diseurs de bagatelles circulaires & de fadaïses parasites qui reviennent sans cesse. Ce seroit mettre la patience humaine à une trop rude épreuve , que d'avoir souvent à souffrir ces entretiens accablans : on aimeroit mieux , pour s'y soustraire , se confiner à jamais dans la solitude de son cabinet. Les discours de certains mécontents qui rebattent éternellement l'injustice qu'on leur fait, me paroissent encore plus insupportables. Enfin , je ne sçais ce que je ne donnerois point pour être délivré de quiconque , n'a qu'une chose dans l'esprit.

On se soulage , cher Lastanosa, de l'ennuyeuse monotonie de ces

UNIVERSEL. 71
entretiens , par le commerce de quelques amis capables de se prêter à tout , à la différence des personnes , à la diversité des occurrences , à la variété des sujets de conversation. Un seul ami de ce caractère tient lieu de mille autres : on ne peut trop cherir ce trésor , après avoir été assez heureux pour le rencontrer. L'ami dont je parle est né avec un grand cœur, avec une intelligence vaste , avec un génie rare & un goût universel. Les qualitez de son cœur le plient à la portée de quiconque lui parle ; & il est toujours disposé à s'y permettre. Les qualitez de son esprit lui fournissent de quoi soutenir également un sujet sérieux ou plaisant : il est toujours prêt de le traiter autant de temps qu'on le juge à propos , & jamais au-delà. Un mot , sur quelque matière que l'on vienne à tomber , est un signal qui lui fait quitter sans peine le discours

commencé, pour entrer dans l'autre qui y succede. Aussi possede-t-il toutes les parties de la science d'usage & de societé, sans compter l'érudition qui consacre ce que l'on appelle un Sçavant dans la République des Lettres. Avec ce fonds abondant, un seul homme se proportionne & plaît à tous.

Un seul mets envoyé du Ciel à nos peres, pût autrefois les nourrir & contenter tous les divers goûts. C'est le symbole de ces esprits qui ont acquis de quoi se transformer en tout, & satisfaire tout le monde. Outre qu'ils se donnent quelque chose de plus qu'une simple teinture des Mathématiques, de la Philosophie, de la Theologie même, de l'Histoire, des Médailles, des Humanitez; ils s'entendent encore à la Peinture, à la Sculpture, aux Jardins, à l'Architecture. Cependant, ces idées si étrangères les

unes aux autres, ne se heurtent point, ne se croisent point en eux: ils les ont conçûes très-distinctement, & ils les rendent dans l'occasion avec la même clarté qu'ils les ont comprises. Il seroit bien étrange que de tels hommes ne pensassent & ne vécussent que pour eux-mêmes. Mais nous en connoissons dont la politesse & la facilité de mœurs nous accordent volontiers quelque portion de leur temps.

Au reste, tant de belles connoissances sont encore moins les fruits d'un travail pénible, que de l'emploi du talent qui a été donné pour y parvenir. Un talent, un génie étendu ne doit point se resserrer à un seul objet: ce seroit se manquer & à soi-même & aux autres. Puisqu'on a reçu du Ciel un bien, si j'ose ainsi m'exprimer, indéfini, ce seroit une ingratitude extrême que d'en fixer ou d'en épargner l'usage. Il est

permis aux génies bornez de se renfermer dans une seule chose, & d'y attacher leur goût : la nature ne leur a ménagé qu'une très-petite sphere, qu'ils s'y tiennent à la bonne heure, pourvû qu'ils ne nous fatiguent point du sçavoir unique auquel ils sont limitez. Mais un génie universel qui a sçû s'employer & s'enrichir avec le temps, s'accommode & se tourne à tout : il change de discours, & prend divers tons, à mesure que l'agrément & la bien-séance de la société le demandent. Etre toujours sur le ton grave, c'est nous appesantir ; railler toujours, c'est nous affadir ; toujours philosopher, c'est nous jeter dans la panderie ; toujours critiquer, c'est vouloir faire de nous des Scholiastes & des Commentateurs. Chaque matiere d'entretien a son temps convenable & borné, ainsi que chaque fruit a sa saison propre & limitée.

Cette maxime, personne ne l'observe mieux qu'un grand homme de notre siècle, qui ne vous est pas inconnu. A la tête des Troupes, c'est un Général habile ; à la Cour c'est un Courtisan poli ; au Conseil c'est un politique éclairé ; à table, c'est un agréable convive ; dans la retraite, il s'applique à tout genre de sciences ; dans le commerce de la vie, il se trouve toujours prêt de se proportionner à tout.

Il n'en étoit pas ainsi d'un autre homme d'armée que vous avez pratiqué, & à qui l'on faisoit la justice de le croire moins brave que Fanfaron. Une femme de qualité voulut le prendre pour danser à un divertissement de la Cour ; il s'en excusa sur ce qu'il n'avoit point appris, dit-il, *à remuer les pieds en cadence, & qu'il ne sçavoit que remuer les bras pour mettre les ennemis de la Nation hors de mesure.* Lorsqu'on n'est bon qu'à

se battre, lui repliqua la Dame ; il seroit à propos qu'en temps de paix, on se tint tranquille chez soi, comme votre épée demeure paisible dans son fourreau. L'excuse du Cavalier parut fort incongruë, & ne convenir que dans la bouche d'un Amadis.

Non, cher Lastanosa, il n'est point de Rôle qu'on ne doive jouer pour être un homme de toutes les heures, & pour se prêter à tout. Il faut être tantôt triste & tantôt guay ; tantôt Philosophe & tantôt badin ; il faut, dis-je, être tout cela, ou du moins le paroître selon les circonstances : il faut enfin être tantôt à soi, & tantôt aux autres. C'est ainsi que le temps de la vie se doit distribuer : la première portion & la plus essentielle on se la destine ; & l'autre on la sacrifie aux hommes pour maintenir une société que la providence a établie entr'eux. Mais, quoiqu'il y ait un

temps pour tout, n'oublions point qu'il n'y en eût jamais pour ce qui peut blesser l'honneur & la conscience.

CHAPITRE VIII.

LE BON ENTENDEUR,

Ou l'Homme pénétrant & impénétrable.

Dialogue de Dom Andrés & de l'Auteur.

DOM ANDRÉS.

ON dit communément à un homme d'esprit, peu de mots suffisent pour entendre les choses.

L'AUT. Et moi je dirois, à un homme d'esprit, peu de mots suffisent pour se faire entendre : il n'a pas même besoin de paroles pour cela ; il fait lire sur son visage sa pensée quand il veut ; son silence

parle, & signifie quelquefois plus pour un homme intelligent, qu'un long discours pour un sot.

D. AND. Les veritez qu'il nous importe le plus de sçavoir ne nous sont jamais montrées qu'à demi.

L'AUT. Vous dites vray; mais c'en est assez *au bon Entendeur* pour les faisir & les développer.

D. AND. Ce fut cette pénétration d'esprit qui sauva notre Amphion Aragonnois. ^a Persecuté de ses compatriotes qui tramoient fourdement sa perte, il sçût se retirer à temps chez d'illustres Etrangers, ^b qui le reçurent avec joye.

L'AUT. Què l'intelligence délicate a de ressources! que le mérite a de pouvoir! lorsqu'ils sont au point où ils se trouvoient en ce rare génie.

D. AND. Au siecle où nous som-

^a Antonio Perez, dont Gracien parle dans son *Arte de ingenio*.

^b Ce sont les François.

mes, dire la verité & dire une extravagance, c'est à peu près la même chose.

L'AUT. Aussi, pour n'être point qualifié sot, on n'ose pas trop être sincere: on ne fait que comme indiquer de loin la verité; encore est-ce avec beaucoup d'art & de circonspection.

D. AND. On use de ces souplesses, sur-tout à l'égard des Grands, que l'on s'asservit à ménager extrêmement, afin de se ménager soi-même.

L'AUT. Néanmoins, les Grands ont un intérêt essentiel à être nettement instruits de la verité; il y va souvent de leur salut ou de leur perte, à la connoître ou à ne la connoître pas.

D. AND. Quoiqu'il en soit, la verité est aujourd'hui comme une Vierge chrétienne, en qui la pudeur égaleroit la grande beauté, & qui ne paroîtroit jamais que voilée.

L'AUT. Il faut donc que les Princes & les Grands s'appliquent à découvrir eux-mêmes la vérité, puisqu'on craint tant de la leur dévoiler. Manquent-ils d'un certain discernement pour entrevoir un piège & s'en garantir ? Non, pour l'ordinaire. Hé bien ! qu'ils tournent tout leur discernement à démêler la vérité au travers du voile, sous lequel on la leur montre. Car enfin il se trouve toujours quelqu'un qui la leur fasse suffisamment apercevoir pour la reconnoître, s'ils veulent s'en donner la peine.

D. AND. Laissons les Grands. A parler en général, la sincérité est devenuë bien politique & bien réservée : elle apprehende à chaque pas de heurter contre quelque écueil. Si c'est à un sot qu'elle ait à faire, ou bien timide, elle se tait ; ou bien foible & lâche, elle substituë à sa place la flatterie.

L'AUT.

L'AUT. Et comment se conduit-elle à l'égard d'un homme qui a de la raison ?

D. AND. Alors même on ne scauroit se comporter avec trop de ménagement.

L'AUT. En effet, un homme d'esprit quelque raisonnable qu'il soit sur bien des articles, n'aime gueres qu'on entreprenne ouvertement de le convaincre d'une méprise, & de l'en détromper. Il s'agit donc de scavoir lui faire entendre sa méprise sans l'offenser, & de maniere qu'il puisse même comme s'attribuer la gloire d'être détrompé.

D. AND. C'est une scene assez agréable que l'entretien de deux hommes d'esprit, dont l'un ne s'énonce qu'à demi mot, & dont l'autre comprend toute la pensée. C'est un plaisir de voir dans le premier sa retenue délicate, à ne dire que ce qui suffit précisément pour être entendu par un esprit

F

délié ; & dans le second, une pénétration fine qui perce tout ce qu'on lui cache : celui là coïte legerement sur le point en question ; celui-ci le conçoit & l'approfondit à la surface seule qu'on lui en montre.

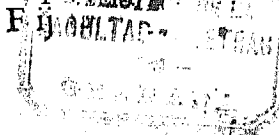
L'AUT. Il faut se faire des principes utiles sur la nature des choses qui sont insinuées de la sorte. Lorsqu'elles sont obligantes, réprimons le trop facile penchant qui nous porte à les croire, bien loin d'achever nous-mêmes notre éloge ébauché. Lorsqu'au contraire, les choses qu'on ne nous fait qu'effleurer ne sont pas à notre louange, devenons en quelque maniere crédules, afin d'y ajouter aisément foi. Ce que dicte l'esprit politique & flatteur à celui qui parle ; que la sagacité de celui qui écoute le laisse tomber, comme s'il n'y avoit rien compris : alors le réel est toujours au-dessous de l'énoncé, quelque con-

cis qu'un panegyriste ingenieux le fasse. D'ailleurs il y a du foible & du ridicule à paroître entendre une flatterie, quand elle est si finement enveloppée.

D. AND. Je ne serois gueres de votre sentiment, à l'égard des choses qui ne nous sont pas avantageuses : le *bon Entendeur* voit quelquefois dans une seule parole, dans un geste même une vaste carrière à de tristes réflexions.

L'AUT. Quelques tristes que vous nommiez des réflexions instructives pour nous, il faut bien que nous les fassions. Nous serons encore trop heureux qu'elles puissent remplir tout le texte qu'un seul mot y fournit, lorsque c'est un mot d'un homme intelligent & discret. Il renferme une ample matiere comme en un point, parce que c'est toujours un pas glissant que de remonter à des personnes d'un certain caractere.

D. AND. Il me paroît que l'op



qu'on prétend nous reprendre avec ce raffinement & avec cette subtilité, il est assez rare que nous nous tenions les choses pour dites. Il n'est point naturel de chercher à croire ce qui ne plaît pas, & il l'est encore moins de prendre à tâche, de l'expliquer dans tous ses sens. Pour nous faire entendre ce qui nous flatte, on n'a pas besoin d'un grand art; une parole nous ouvre un champ fertile à d'agréables retours sur nous-mêmes. Mais, pour nous faire concevoir ce qui nous humilie, toute l'éloquence de Demosthene n'y suffiroit pas.

L'AUT. J'ajoute que *le bon Entendeur* doit quelquefois deviner même. Car il y a des gens qui ont comme un sceau sur le cœur, où leurs sentimens restent enfermés, jusqu'à s'y pourrir, pour ainsi dire.

D. AND. Hé bien! que voulez-vous qu'on y fasse? Ainsi qu'un habile Medecin connoît le poux

d'un malade à la respiration; de même un profond Métaphysicien discernera l'interieur d'un homme par la maniere dont il respire?

L'AUT. De quelque façon que la chose arrive, on ne laisse pas de pressentir à la fin ces Sygalions-là,* & cette découverte n'est pas sans son utilité.

D. AND. Elle a encore plus sa peine. Car il faut au moins pour cela que notre sagacité égale leur précaution infinie à compasser chaque parole qu'ils disent. D'ailleurs, ces hommes mystérieux que vous appelez des Sygalions, je les crois encore plus des Sphinx, qui ne parlent qu'énigmes: & si dans leur langage mystérieux, on vient à prendre un sens pour l'autre, c'est une méprise qui peut avoir des suites. Nous ne sommes pas des Oedipes pour deviner seurement en pareil cas; la fable n'en reconnoît qu'un, & il eût mé-

*. C'est le Dieu du silence.

me besoin de secours pour expliquer le mystere du Sphinx.

L'AUT. Après tout, il est plus facile que vous ne pensez, de connoître les autres.

D. AND. Il est du moins très-difficile de se bien connoître soi-même.

L'AUT. Il n'est point d'homme si simple qu'il n'ait un fonds de malice.

D. AND. Et qui tout simple qu'il est pour sa conduite, ne soit malin sur celle d'autrui.

L'AUT. On découvre un atome dans l'œil de son voisin.

D. AND. Et l'on n'apperçoit pas une poutre dans le sien.

L'AUT. Cependant, la premiere connoissance à acquerir est celle de nous-mêmes.

D. AND. Si l'on ne s'y applique sans relâche, on s'ignorera toujours par quelque endroit. Cet axiome : connoissez-vous vous-même, est bien-tôt dit ; mais il

n'est pas si promptement observé.

L'AUT. Un Philosophe fut mis au nombre des sept Sages pour l'avoir prononcé.

D. AND. Pour l'avoir pratiqué, personne que je sçache n'a reçu jusqu'à present un pareil honneur. Combien de gens sçavent tout ce qui regarde autrui, & ne sçavent rien de ce qui les concerne : ils raisonnent sur mille choses qu'il leur seroit permis d'ignorer, & ils ne pensent point à celles dont il leur importeroit d'être instruits. Qu'ils oublient les unes, & qu'ils apprennent les autres.

L'AUT. Il est donc quelque chose encore de pis dans le monde que l'oïveté ?

D. AND. Ouy : & c'est la vaine curiosité des gens dont je parle.

L'AUT. O soins steriles des hommes ! ô qu'il y a de vuide dans les choses mortelles !

D. AND. Après cette petite digression, si c'en est une, *revenons au*

bon Entendeur. Il sçait distinguer parmi les hommes deux fortes de caracteres comme plus généraux. L'un est de ceux qui naturellement parlent peu, & l'autre est de ceux qui naturellement parlent beaucoup. Les premiers, toujours réservés dans leur procédé, sont avarés de leurs paroles; les seconds, toujours répandus au-dehors, sont prodigués de leurs paroles. Ceux-là sont plus sujets à diminuer les choses, & ceux-ci sont plus enclins à les exagérer. L'art est de sçavoir retrancher toute la glose des derniers, & de sçavoir commenter les premiers.

L'AUT. Un Ancien a dit, que les hommes pour la plûpart sont comme des fleuves, dont les uns reçoivent ce que les autres répandent, & dont les plus tranquilles & les moins bruyans sont ordinairement plus profonds. L'application de cette métaphore à

notre sujet, n'est pas difficile à faire.

D. AND. Il y a encore des circonstances capables d'embarasser la décision de l'esprit le plus pénétrant. Lorsque quelqu'un nous entretient de ses propres affaires, quel moyen pour nous d'en connoître au juste le vray? Il est si rare que l'intéressé ne se flatte point lui-même, ou ne cherche point à imposer aux autres. Son intérêt seul nous le rend suspect, & le soupçon nous tient en suspens & en perplexité.

L'AUT. Les paroles sont ou plus ou moins enveloppées, & ambiguës selon les affaires dont on parle.

D. AND. Ouy; & le *bon Entendeur* y apporte toute son attention: car plusieurs y sont pris, faute de ne pas voir le dessous des Cartes.

L'AUT. Finissons: vous allez, vous, travailler à votre Histoire

de l'Ancienne Sarragosse : Histoire si désirée des gens de Lettres , & déjà si remplie de l'érudition la plus exquise. Moi , je m'en vais reprendre ma Philosophie *del Varon Atento*.

CHAPITRE IX.

Il ne faut pas être toujours sur le ton plaisant.

LA prudence donne trop au sérieux , & la supériorité affecte trop le ton vénérable. Le temperament entre l'un & l'autre ; c'est d'être affable & honnête. Les gens d'un bon esprit s'en tiennent-là pour l'ordinaire ; afin de ne tomber ni dans le sombre , ni dans l'évaporé ; dont le milieu néanmoins peut quelquefois être l'enjoué avec réserve. A l'égard du plaisant , il doit nécessairement avoir des bornes : celui qui n'y en met point , com-

ment le définirons-nous ? Je m'imagine pour moi , que quiconque plaisante toujours n'est pas véritablement un homme. Cependant , il y a une infinité de gens de cette espèce , lesquels font toujours monter au ton railleur , & ne le quittent jamais. En vérité , quoiqu'il n'y ait point d'extravagance qui ne se fasse des Partisans , je ne comprends pas comment celle-ci peut en compter un si grand nombre. Car , entre toutes les extravagances , en est-il de plus insipide qu'une plaisanterie qui ne finit point ?

Sans doute qu'il y a des momens pour s'égayer , & même pour plaisanter : mais il me semble que le reste du temps , le sérieux de la raison doit l'occuper. En effet , la plaisanterie n'étant que comme le sel de la conversation , l'usage qu'il en faut faire est à peu près réglé sur celui que l'on fait de l'assaisonnement des

viandes. Cet usage doit être à propos, modéré, conforme au bon goût, & proportionné aux personnes. Car après tout, railler quelqu'un, c'est le traiter en inférieur, ou tout au plus, d'égal à égal: veu qu'alors on ne lui marque pas beaucoup de considération ni de respect.

Mais, quand est-ce donc enfin que ceux qui plaisantent toujours parlent sincèrement? c'est ce qu'on ne sçait pas trop. Aussi les mettrois-je volontiers de pair avec les menteurs, & je ne m'en rapporterois pas plus à ceux-là, qu'aux derniers. La crainte que les uns ne me payent d'une plaisanterie, & la crainte que les autres ne me payent d'un mensonge, font sur moi la même impression, qui est de me les rendre suspects, & de ne m'y fier que de bonne sorte. Au reste, les railleurs par état parlent d'ordinaire sans réflexion; & c'est comme s'ils

n'avoient point de jugement, puisque la réflexion en est la suite. Que s'ils prétendent avoir du jugement, ils sont donc bien coupables de ne s'en pas servir pour réfléchir sur leur extrême folie. Ainsi, je ne vois qu'une chose qui les différencie de ceux qu'on loge aux petites Maisons; * c'est qu'ils sont par choix, ce que les autres sont sans le vouloir. La legereté fait dans les uns ce que l'égarement d'esprit fait dans les autres: la conduite de ceux-là est une imitation de la conduite de ceux-ci; ils ne vivent les uns & les autres que pour divertir le genre humain, les premiers à dessein, & les seconds sans y penser.

Je viens à une sorte de plaisans (si l'on peut les nommer ainsi) qui prennent le ton moqueur sur tout, & à l'égard de tout le monde. Montres de la société que l'on fuit comme la bête d'Esopé, la-

* L'Espagnol dit, qui les différencie des fols.

quelle caressoit à coups de pieds, & flattoit en mordant. D'abord, ils n'écoutent que comme à demi ce que les autres disent; ensuite, ils s'ouïent, ils applaudissent avec je ne sçais quel air de dérision qui n'est pas supportable. Ces manieres, selon eux, ne sont que badinerie & qu'enjoûment. Mais personne n'est sur cela leur duppe, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes. Leur silence dédaigneux, leur morgue fiere, & leur langage hautain font assez voir qu'ils sont remplis d'estime pour leurs personnes, qu'ils ne reconnoissent qu'en eux seuls du mérite, & qu'ils sont de ces hommes avantageux qui veulent décider de tout sans appel. Malheur à quiconque a le courage de leur déplaire, en contrariant leur humeur imperieuse & caustique. Alors leur bile se remue, leur fiel s'exhale; les termes les plus méprisans, les plus picquans traits

sont employez contre celui qui leur déplaît, quel qu'il soit; fût-il le plus honnête homme du monde, fût-il même leur meilleur ami. Ce sont ces caracteres mordans, toujours prêts d'immoler tout à un mot de Satyre, que l'Orateur Romain détestoit dans le commerce de la vie.

Il est vray que ces satyriques ne laissent pas d'avoir une sorte de réputation; mais ils ont encore plus celle de gens odieux, à éviter par leur mauvais esprit. Ce n'est pas tout; s'ils ressentent sur l'heure quelque satisfaction secrète d'un coup de langue bien asséné; ce plaisir malin ne dure gueres, & le repentir leur en reste souvent plus d'un jour. Tant qu'ils sont en compagnie nombreuse, ils ont assez les rieurs pour eux, parce qu'on les redoute, & qu'on lit volontiers sur le compte de son voisin. Mais, ce ris passager & forcé leur attire des sujers

de larmes, dont ils ne font confidence à personne. Cependant, ces instructions sensibles ne les convertissent point; ils demeurent toujours disposez à offenser, & jamais à obliger. Tel est le travers inflexible de leur génie.

En general, le penchant sans mesure à la raillerie, soit maligne ou soit badine, marque un esprit superficiel, & qui n'a point de fonds. Mais en particulier, la plaisanterie même innocente, & qui ne discontinuë point, est encore plus reprehensible qu'en tout autre, dans les personnes distinguées par leur naissance ou par leur rang. Je sçais bien qu'elle rend quelquefois aimable aux yeux du vulgaire, qui donne à ce défaut le nom de bonté, & de facilité de mœurs. Mais après tout leur grandeur trop familiere & trop enjoiée, les expose fort au danger d'être moins respectez qu'ils ne veulent. Leur conduite autorise

à la fin le droit de repaire sur eux. Ils disent à tout propos des plaisanteries, ils en entendront quelque-une à leur tour. En seront-ils contents?

Il ya des gens qui naissent avec un goût merveilleux pour le vray plaifant. Si la discretion gouverne en eux ce caractère; bien loin que ce soit un défaut, c'est un talent qui a son prix. Un trait de bonne plaisanterie ne sied que bien à quelque personne que ce soit. Mais, suivre sans cesse & sans regle cette humeur joviale, n'est-ce point être comme un homme à gages pour assaisonner la conversation, & pour apprêter par office à rire? Ce personnage ne sçauroit convenir qu'à des Parasites, qui croient payer leur hôte de cette monnoye. Dans une piece même comique, c'est une irregularité que Dave plaifante toujours; & qu'au milieu d'une leçon grave d'un pere à son fils,

il vienne mêler des Sentences de son style. Que fera-ce donc, si sans être un Dave, on s'avise de bigarrer le sérieux d'un entretien par une plaisanterie ? c'est un hors d'œuvre que tout homme sensé traitera d'impertinence.

Il en est d'autres qui veulent être plaisans en dépit de la nature. Aussi ne manquent-ils point de réussir à faire pitié. Si l'on rit quelquefois quand ils se mêlent de plaisanter, c'est de la fadeur de leurs discours que l'on rit. L'affectation ne peut jamais plaire ; mais elle déplaît à l'extrême dans le plaisant, parce qu'elle est alors au dernier degré du fade & du plat. Le plaisant forcé à cela de particulier, qu'il arrive seurement à un but tout opposé à celui où il vise : il se propose de se rendre agréable à quelque prix que ce soit, & il parvient à se rendre souverainement ridicule.

Un autre genre du bon & du

vray plaisant, c'est celui de ces hommes naturels qui ont certains traits naïfs qu'on ne sçauroit imiter. Car, il faut mettre une grande différence entre la pure plaisanterie quelque délicate qu'elle soit, & la naïveté spirituelle dont je parle. L'une se produit ouvertement pour ce qu'elle est, pour un jeu de l'esprit qui cherche à se divertir & à divertir. L'autre vient, sans qu'il paroisse qu'on y ait pensé, & cause toujours un plaisir de surprise à ceux qui l'entendent. L'homme le plus sérieux peut jouer de temps en temps ce rôle naïf, quand il a le génie pour cela. Il peut glisser comme par hazard quelques-unes de ces naïvetés ingénieuses, qui sans blesser personne, égayent tout à coup une compagnie, qui plaisent plus que tout le sel attique, si cependant elles n'en sont pas la fine fleur ; qui tirent souvent d'un embarras où tout le brillant de l'esprit nous

laisseroit, & qui sauvent mille petites incongruïtez qu'on nous passe en leur faveur. En effet, les uns entendent raillerie, & les autres ne l'entendent point sur une plaisanterie ordinaire; pour ce qui est d'une naïveté spirituelle & jettée comme en l'air, il est bien rare qu'on s'en offense; on auroit honte de trouver mauvais ce qui semble être plutôt échappé à un homme ingénu, que dit à dessein. Cependant, il en est qui rejettent tout genre de plaisant: hommes graves, hommes toujours concertez en qui l'on diroit que la nature ait oublié la faculté de rire. Un sérieux si persévérant, & une gravité si constante nous ennuyent & nous attristent. Il faut avouer néanmoins qu'on respecte plutôt ces Catons, qu'on ne les blâme, parce qu'enfin ils ont du bon sens & de la discrétion. Aussi ne mettons-nous pas de comparaison entre leur caractère & l'au-

tre, lequel y est directement opposé. Ouy, leur sérieux sans relâche est infiniment préférable au badinage outré de ceux qui sont toujours sur le ton plaisant: ces derniers, sans compter leurs autres défauts dont nous avons parlé, fatiguent encore plus que les premiers. Mais voici le point essentiel qui doit faire abhorrer tout plaisant de profession: c'est qu'accoutumé à tourner tout en raillerie, on plaisante même à la mort. On meurt comme on a vécu. Seneque fit des pointes en mourant, pour en avoir fait toute sa vie.

A l'égard de ce qui s'appelle bouffonneries, je me contente de dire en deux mots, qu'il n'est point d'homme raisonnable qui s'en permette; & pour ce qui est de ceux qui les approuvent, ou bien, ils n'y pensent pas; ou bien, je les renvoye au Proverbe, que chacun aime son semblable.

C'eût été assez d'une seule bouffonnerie pour se perdre d'honneur dans l'esprit de Ferdinand le Catholique.

CHAPITRE X.

L'Homme de bon choix.

SOcrate ne croyoit pas dans son temps, qu'il y eût un seul homme qui sçût véritablement quelque chose : s'il en est au siècle où nous sommes, c'est celui qui sçait faire en tout un bon choix. On n'invente plus aujourd'hui, à proprement parler, & tout ce qui est nouveauté devient suspect avec raison, dès qu'il touche au fonds & à l'essentiel. Nous sommes, si j'ose le dire ainsi, dans la vieillesse du temps : au siècle d'or, si éloigné de nous, on inventoit ; les âges suivans ont fourni des additions, & le nôtre est comme l'écho qui ne fait que repeter.

La science du choix, pour user de ce terme, est désormais l'unique science de l'homme ; mais elle est presque aussi rare qu'elle est nécessaire. Nous voyons assez de gens qui ont de l'esprit, du travail, de la capacité, de l'expérience, & qui se perdent lorsqu'il est question d'asseoir leur choix en quelque matière que ce soit. Leur destinée est de rencontrer toujours le mauvais, de s'y déterminer, de le mettre en œuvre, soit qu'il s'agisse d'affaires, ou bien de littérature. Comment réussiroient-ils ? Ils pechent dans le principe ; ils ont beau se donner après cela des soins & des peines, leur succès ressemblera tout au plus à celui d'un homme qui prend en main une mauvaise cause qu'il perd, quoiqu'on avoue qu'il l'a bien défendue.

La science du choix est essentielle dans toutes les conditions de la vie, toutes en ont besoin se-

Ion leur degré : c'est d'elle que dépend en chaque chose le bon, le meilleur, le parfait, l'excellent : c'est elle qui discerne l'avantage d'une fin, & qui en assure l'événement heureux par des moyens fortables. Lorsqu'on ne l'a pas cette science, ni l'industrie, ni les veilles n'en peuvent remplir le vuide ; on échouë, ou du moins on ne fournit pas glorieusement sa course. Par quel art tant de Monarques ont-ils gouverné avec succès ? par la science du choix. Ils ont été des Heros, parce qu'ils ont sçû se choisir de grands hommes pour le cabinet & pour la guerre ; parce qu'entre les avis de leur conseil, ils ont sçû s'arrêter à celui qui leur importoit davantage. Car, en matière de gouvernement, une seule fausse démarche peut avoir les plus fâcheuses suites ; comme au contraire, un seul dessein bien pris & bien conduit peut relever

à jamais la gloire d'un Etat. Quelques Princes se sont trompez dans le choix des entreprises, d'autres dans celui des Ministres ; & ces méprises ont ébranlé leur Couronne, ou l'ont même fait tomber de dessus leur tête.

Il y a des professions dans le monde dont le principal exercice consiste dans un choix continuel. Ce sont celles qui ont pour fin d'instruire & de plaire. L'Orateur donc prendra toujours un sujet plausible préalablement à tout autre. L'Historien ne séparera point l'agréable de l'utile. Le Philosophe associera le beau avec le sententieux. Mais, que chacun d'eux, pour faire un choix sûr, consulte le goût généralement reçu : ce goût universel & dominant doit être leur règle ; ils doivent le préférer, & à leur propre critique, & à celle même de quelque habile homme de leur métier ; parce que ce n'est enfin

qu'un particulier contre tout le public. L'homme d'Espagne qui étoit du meilleur choix & du meilleur goût, disoit au sujet dont je parle, que quand il donnoit un grand repas, il cherchoit à faire plaisir aux convives, & non à soi-même, ou à son Chef de cuisine.

Qu'importe que l'Orateur soit charmé de son discours, s'il n'est pas au goût de son Auditoire ? pour qui l'avoit-il préparé ? éloquence perduë. Il s'est félicité en secret d'un raisonnement subtil, dont le tour & l'expression lui ont bien coûté ; & l'Auditoire qui n'y conçoit rien eût applaudi à une simple similitude.

Il faut du choix dans les Arts mécaniques avec la même proportion qu'il en faut dans les Arts liberaux. Nous avons vû deux Artisans se disputer à l'envi la gloire roturiere de leur vacation. L'un travailloit avec la dernière délicatesse, & rien ne sortoit de

ses mains qu'il ne fût un chef-d'œuvre de son métier ; cependant, pas un de ses ouvrages ne contentoit. L'autre, sans arriver jamais à la délicatesse & à la perfection de son Competiteur, étoit pourtant plus en vogue ; & ses ouvrages quoique moins achevez, plaisoient davantage. Pourquoi cette préférence du second au premier ? c'est que le second excelloit dans le choix.

Au reste, la science du choix suppose nécessairement un fonds de bon goût avec lequel on soit né. Et comment se répondre que l'on a ce fonds naturel ? c'est en se comparant avec ceux qui passent constamment pour l'avoir. Si nous sentons après cette comparaison judicieusement faite, que notre goût sympatise avec le leur, nous sommes sûrs de rencontrer bien. On est alors affranchi de mille sentimens arbitraires, qui embarrassent plus qu'ils

n'aident : sans recourir à tant de consultations, on est en droit de se promettre un heureux choix ; le bon goût d'autrui que nous avons trouvé d'accord avec le nôtre, nous en est une caution ; & ce qui nous a plu dans eux leur plaira dans nous. Avec cette règle, on ne sçauroit manquer de choisir bien ; & si l'on réussit sans elle, c'est un hazard qui n'arrivera pas deux fois.

Un mauvais goût gâte tout, ainsi qu'un mauvais estomac tourne en corruption les meilleures viandes. Il semble même qu'on cherche alors, & que l'on affecte le mauvais dans la concurrence du bon qui se présente à l'esprit, sans qu'on le veuille. S'il y a un raisonnement foible sur quelque matière, on le remarque, & on le garde pour l'adopter dans l'occasion. Si un Auteur qui aura d'ailleurs du mérite a écrit une impertinence, c'est tout ce que

l'on en retiendra. Deux symboles sensibles du bon & du mauvais goût, c'est l'abeille & la mouche dans le même Jardin ; l'une s'attache au parfum des fleurs, & l'autre à l'ordure. Le pis est que si les gens de mauvais goût sont encore de mauvais sens, ils veulent ou par ignorance ou par entêtement, communiquer aux autres leur maladie. Ils prétendent que leur sentiment soit une règle à laquelle il faut s'en tenir ; & ils en viennent jusqu'à s'étonner, aussi ridicules admirateurs d'eux-mêmes, que pitoyables Auteurs, qu'on ose balancer à se les proposer pour modèles. Il s'en trouve qui ne ressemblent qu'en partie à ceux-ci, & qui ont un goût comme double ou mixte. A l'égard de certaines choses, c'est le goût le plus dépravé ; & pour quelques autres, ils l'ont excellent. Néanmoins, c'est l'ordinaire que quand la racine est mauvaise, tout le

fruit qui en vient s'en ressent.

La science du choix suppose encore la connoissance parfaite des circonstances, qui font qu'une chose convient actuellement, ou ne convient pas. Un homme de bon choix considère attentivement tout ce qui environne son objet: l'excellence ne le contente pas toute seule; il veut la voir accompagnée de la convenance: car il arrive à tout moment que le meilleur en soi est d'ailleurs le moins convenable. Mais, lorsque l'excellence de la chose s'accorde avec la convenance, on espere de cette union un succès complet. Pour juger sainement de la convenance, on fait attention au temps, au lieu & au caractère des personnes: & si ces circonstances quadrent avec la chose dont on connoît déjà la bonté, l'on fait à coup sûr un bon choix.

Après tout, quelques disposi-

tions que l'on ait pour être habile dans la science du choix, on ne l'est jamais en effet, dès qu'une passion, un préjugé dans l'esprit, une pente dans le cœur nous donnent le mouvement. C'est à la raison de tenir la balance juste, & rien n'en ôte davantage l'équilibre qu'une prévention, de quelque nature qu'elle soit. Un esprit prévenu n'a nul égard à ce qui est bon en soi, ni à ce qui convient actuellement: ce qu'il aime, ou ce qu'il hait, est ce qui le regle & le détermine. Mais la peine de son penchant le fuit de près; il réussit aussi mal qu'il avoit mal pris son parti.

Je passe à d'autres matieres de choix. La première, est celle de notre destination, de notre état. Il s'agit de délibérer sur notre sort, pour nous fixer sans retour. Si nous choisissons bien, c'est pour le reste de nos jours que nous sommes heureux; si nous rencontrons

mal, c'est pour toute notre vie que nous sommes à plaindre : le mécompte est sans ressource ; & ce choix d'où dépend un bonheur ou un malheur qui dure autant que nous, quand-est-ce qu'on le fait ? dans un âge mûr ? non, on le fait, lorsqu'on n'a encore ni lumières ni expérience ; lorsqu'on ne sçait guères ni le pour ni le contre dans un parti à prendre ou à laisser. D'ailleurs, comment est-ce qu'on le fait ce choix ? c'est ordinairement sans consulter ou sans écouter des personnes dont la sagesse nous éclaire dans un pas si glissant. Après le choix d'un état, celui des amis me paroît le plus important. Nous choisissons des domestiques, bien qu'ils ne soient que pour nous servir, & non point pour entrer dans ce qui nous regarde. A combien plus forte raison ne devons-nous pas choisir nos amis ? Nous nous ouvrons à eux sur nos affaires & sur nos
plus

plus intimes secrets ; nous sommes forcés en certaines rencontres d'en user ainsi : que ne hazardons-nous point, si nous avons lié avec ces confidens, sans les avoir bien connus ? Je ne dirai que cela sur ce sujet, que tant d'Auteurs célèbres ont traité.

Mais, ne seroit-ce pas un grand avantage que les enfans pussent être aussi une matière de choix pour les parens ? Je n'en crois rien : la plupart des peres sont si déraisonnables, qu'ils adopteroient souvent le plus mauvais sujet. C'est un bienfait de la providence de prévenir ces hommes aveugles ; puisque les enfans mêmes qu'elle leur donne bons, deviennent mauvais, ou par leur exemple, ou par leur négligence. Car, le nombre de ceux qui abusent des dons de la nature & des faveurs de la fortune, est presque infini.

Au surplus, où il n'y a point

de choix, il n'y a point de mérite, point de gloire. Le choix renferme deux choses, pouvoir choisir & bien choisir. Se conduire sans choix, c'est comme saisir les choses au hazard & dans les ténèbres. Quiconque donc n'a pas la science du choix, qu'il y supplée par le conseil & par l'exemple d'autrui, s'il ne veut pas s'égarer.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas se prodiguer.

C'est le sort des meilleures choses, de perdre leur prix par le trop fréquent usage. On les recherche d'abord pour leur excellence, on les goûte avec plaisir; mais on y revient trop souvent: c'en est fait, les voilà devenues communes.

Dès que la fleur de la rareté ne subsiste plus, l'extraordinaire

vient de niveau avec l'ordinaire, & tombe à la fin dans l'indifférence ou dans le mépris. C'est une bizarre fatalité, que ce décri des meilleures choses naisse de leur excellence même en quelque manière. Car au fonds, si elles n'avoient été que communes, on n'eût pas couru après pour contenter son goût jusqu'à se rassasier. C'est ainsi que le mérite, en quelque genre que ce soit, s'use à proportion, & passe, lorsqu'on le met en œuvre sans ménagement: l'origine même de son élévation devient la source de sa décadence. Il doit paroître pour qu'on le distinguât; il a paru à propos, & on l'a distingué. Mais dans la suite il s'est trop montré, il se prodigue encore tous les jours: son temps va bien-tôt expirer, bien-tôt il n'étonnera plus, & il se trouvera au rang du commun.

Je dis le même du crédit qu'en-

Hij

traîne après soi le mérite : il diminue peu à peu, & s'épuise quelquefois sans ressource à force de se livrer. Je conviens que c'est un très-grand défaut que de n'être bon à rien ; mais on ne peut nier que ce n'en soit un aussi, de s'offrir de se prêter indifféremment à tout.

Il y a des hommes d'une habileté & d'une vertu qui leur attirent la confiance de toute une Ville. On n'a point d'affaire importante que l'on n'évoque à leur conseil, que l'on ne recommande à leur crédit, & dont on n'espère bien d'abord qu'ils s'en mêleront. A leur égard, ils ne s'entremettent jamais d'eux-mêmes pour quoi que ce soit, & encore moins pour ce qu'on ne juge pas à propos de leur confier. Mais, l'intérêt d'autrui qui demande leurs lumières, & qui réclame leur pouvoir, est une raison à laquelle ils ne croient pas devoir résister.

Certainement, le principe d'une telle conduite, bien loin d'être blâmable, ne mérite que des éloges ; c'est une générosité qu'on ne sçauroit assez estimer. Aussi, ce qu'ils peuvent perdre d'une part, si par malheur le succès ne répond pas à l'attente, ils le regagnent d'un autre côté. Car enfin on leur est toujours redevable à juste titre de leurs soins généreux, & ils ne s'étoient engagés qu'à servir, & non point à réussir, ce qui ne dépendoit pas d'eux. Cependant, cette générosité toujours préparée à rendre service, ne doit pas non plus s'employer sans quelque sorte d'économie : la nature seule des affaires auxquelles on demande que nous nous intéressions, y prescrit des bornes, sans parler des autres raisons qui ne se présentent à l'esprit qu'à mesure que les choses nous sont proposées. Il faut plus de discrétion qu'on ne s'imagine

pour ne pas refuser son crédit, & néanmoins le conserver.

Venons à un caractère différent de celui-ci. Il y a une espèce de fondation que l'on s'impose quelquefois ; qui est de prêter pour tous les spectacles de certains meubles précieux : comme on ne les ménage point , ils se gâtent , ils deviennent inutiles , & personne n'en fait plus de cas. Sous cette allegorie , je peins les gens qui se loüent à tout le monde , & dont on dédaigne enfin le service. Amis & serviteurs du genre humain , ils invitent quiconque à mettre leur zele à l'épreuve : ennemis de leur propre repos , ils se passeroient moins d'agir & de s'intriguer que de boire & de manger : une affaire dont on les charge est un présent agréable qu'on leur fait : la plus belle journée pour eux , & la plus cruelle pour tout autre , est celle où ils n'ont pas eu un moment à eux. Mais ,

comme ils s'impatronisent sans façon , & s'ingerent de tout , ils entrent quelquefois en certaines affaires plus avant que l'on ne voudroit ; & ajoutant la hardiesse à l'indiscretion , ils se jettent dans de terribles embarras. Alors, soit qu'ils se tirent d'intrigue , ou bien qu'ils demeurent en chemin , ils gagnent toujours que l'on parle d'eux & de leurs proïesses ; c'est-à-dire , que l'on ne manque pas de se divertir à leurs frais.

Certes , n'eût-on à essayer de ces gens-là d'autre desagrément que de les trouver par-tout ; c'en seroit bien assez pour exercer nostre patience. Mais de les entendre discourir sans cesse sur leur propre chapitre , c'est ce qui fatigue à un point qu'on ne sçauroit plus les supporter. Du reste, quelque crédit & quelque habileté même qu'ils puissent avoir , le succès n'est pas toujours de leur côté : il est naturel que se mon-

trant trop , on s'ennuye de les voir , & que se mêlant de tout , souvent ils échoient. Que deviennent-ils donc ? ils ont voulu suffire à tout , & on ne les juge plus propres à rien : ils ont prétendu plaire à tout le monde , & ils ne sont plus du goût de personne.

On peut remonter encore à d'autres sources de ces changemens. Ces sources sont l'envie & la haine , dont le mérite qui se produit trop ne se sauve point : à mesure qu'on affecte de le faire valoir , ces deux rivales conspirent à le rabaisser. Tous ceux qui ont leur rang parmi les gens de mérite , se sentent choquez de l'inégalité où l'on semble les réduire , lorsqu'on ambitionne de se signaler. C'est à leurs yeux comme une pierre hors de sa place dans un bel édifice : elle est artistement taillée , & elle blesse pourtant la vûë , parce qu'elle a trop de faillie. Ainsi , quiconque cher-

che trop ouvertement à être estimé , il parvient tôt ou tard à l'être moins qu'il ne devrait. Il prend même le moyen infallible de tomber de pair avec le commun ; encore la jalousie ou la haine croiront-elles lui faire grace de le traiter de la sorte.

Il faut , je ne sçais quel manège délicat , pour se faire de la réputation parmi les hommes , & pour se conserver dans celle dont on est en possession. Les hommes donnent sur cela si difficilement leur suffrage , & le retirent si aisément : ils sont si lents à estimer , & si prompts à mépriser. Or , le ménagement dont il convient d'user ici , c'est de ne montrer que comme un essai de ce que l'on vaut ; le reste est l'affaire des autres , c'est à eux d'en demander davantage , on a de quoy les contenter ; mais on les contentera avec la même réserve qu'on n'a fait d'abord que s'annoncer pour ainsi dire.

Encore deux caractères de personnes qui cherchent à paroître. Le premier est de ces femmes qui veulent se faire remarquer par un mérite aussi frivole que l'est celui de la beauté. Mais, outre que le Christianisme & l'honneur leur défendent de s'exposer aux dangers qu'elles courent, le monde même les punit de leur vaine affectation ; il les méprise, & n'en conçoit pas, quoique souvent à tort des sentimens bien avantageux. Ouy, la fameuse Popée même étoit presque aussi retenue qu'une Vestale sur le Chapitre des apparences.

L'autre caractère est celui de ces esprits profonds, qui établissent des raisonnemens politiques sur toutes les nouvelles : leurs principes sont bons, mais ils les rebattent à tout propos ; qu'ils se bornent à nous les dire une ou deux fois, puisqu'ils ont une si grande démangeaison d'en faire

parade : après cela, qu'ils attendent qu'on les prie de les redire ; ils nous plairont, au lieu de nous causer de l'ennuy comme ils font. Le mets le plus délicieux flatte moins le goût, si la seconde fois qu'on le sert succède de trop près à la première ; & si la seconde fois est immédiatement suivie d'une troisième, ce mets délicieux cesse de l'être pour moi qui y suis accoutumé. Il faut laisser les gens sur leur appetit : le mets qu'ils ont trouvé exquis, ils le trouveront encore exquis, pourvu qu'il ne reparoisse pas si-tôt. Cette maxime doit bien davantage s'observer pour les choses qui regardent l'esprit, dont la délicatesse ou la pénétration peuvent être rebutées par une seule redite de commande. Vous avez raisonné solidement sur une affaire, & l'on vous a écouté avec admiration ; demeurez-en là, jusqu'à ce qu'un certain espace de temps re-

donne l'air de la nouveauté à vos principes. Lorsqu'un homme qui a un mérite frappant en ménage la lumière, & disparoît lui-même pour un temps, il se fait désirer de tous ceux dont il est connu ; & certainement ils se lasseroient de l'entendre, & de le voir tous les jours. La réserve à produire au-dehors les belles qualitez de l'esprit, est aussi nécessaire pour la conservation de leur gloire ; que la temperance dans le boire & dans le manger est nécessaire pour la conservation de la santé. La gloire est la vie de l'esprit, comme la santé est la vie du corps.

C'est un rare talent que de sçavoir se faire estimer, que de sçavoir mettre à couvert une partie de ce que l'on vaut, afin qu'il reste toujours de quoi entretenir & augmenter même l'estime que l'on a conçü de nous. Je me rappelle ici, qu'un Indien avoit apporté de son Pays une grande

quantité de perles précieuses. Il les fit voir à un Jotiaillier habile, pour qu'il les appréciât. La première qu'il montra, charma par sa beauté le connoisseur ; la seconde le frappa moins, quoique plus belle ; la troisième encore plus riche que les deux autres ne le toucha gueres : & enfin il diminua toujours d'estime pour ces joyaux, bien que le prix en allât toujours croissant par la richesse & par la façon. L'Indien surpris du procédé dédaigneux de son Jotiaillier, ne pût s'empêcher de lui en demander la raison : ces perles sont très-belles, lui dit-il ; mais la grande quantité leur fait tort : à force d'en étaler tant à mes yeux, la rareté en a disparu dans mon esprit, & par conséquent la valeur.

Que l'homme donc, qui veut qu'on l'estime toujours, ménage son mérite, & ne se produise point trop : qu'il travaille à se per-

126 L'HOMME
fectionner de plus en plus dans
son genre à y exceller ; mais quel-
que fonds qu'il ait acquis , qu'il
ne le prodigue jamais.

CHAPITRE XII.

*Sçavoir se faire regretter lorsqu'on
n'est plus en place.*

LETTRE DE L'AUTEUR

A UN DE SES AMIS.

SI je croyois à la fortune com-
me le vulgaire, je croirois aussi
cher Lastanosa , qu'il y a deux
portes à son Palais très-différen-
tes l'une de l'autre. L'une est bâ-
tie , comme je me l'imagine , de
pierres plus blanches que l'albâ-
tre , & l'autre de pierres plus noi-
res que le geais : l'une majestueu-
sement exaucée offre aux regards
l'ouvrage d'un ciseau léger & ha-
bile ; l'autre extrêmement basse
ne présente rien à la vûe que de

UNIVERSEL. 127
sombre & d'affreux. Là , le repos,
la gloire & l'abondance font leur
séjour : ici habitent l'inquietude,
la honte & la disette : & c'est
pour cela que l'une on la nomme
la porte de la joie , & l'autre la
porte de la douleur. Tous les hom-
mes vont au Palais de la fortune,
& y entrent par l'une de ces deux
portes. Mais , c'est une loy assez
généralement observée , que qui-
conque entre par la porte de la
joie, sorte par celle de la douleur,
& que quiconque entre par la por-
te de la douleur , sorte par celle
de la joie.

Ouy , cher Lastanosa , le parta-
ge ordinaire des heureux est de
commencer avec agrément leur
carrière , & puis d'aboutir à un
triste terme. D'abord tout leur
rit , & ensuite tout leur insulte :
les applaudissemens mêmes sin-
ceres qu'on a donnez à la naissan-
ce de leur élévation , ne servent
qu'à en faire éclater davantage le

catastrophe. Ce n'est donc point assez d'entrer dans un emploi important avec les suffrages de tout le monde ; il s'agit d'en sortir avec les regrets de tout le monde. Les hommes en place qui se font ainsi regretter, lorsqu'ils quittent ou par choix ou autrement, sont bien rares. Que nous en avons vû vous & moi de ces astres de notre Espagne, dont le lever a été très-différent du coucher ! A leur aurore, les oiseaux d'heureux augure les ont saluez par leurs plus doux chants : à leur couchant, ils n'ont entendu que des oiseaux lugubres qui les congédioient autant qu'ils pouvoient par leurs lamentables accens.

On élève aujourd'hui Timandre à un poste de conséquence ? les éloges ne lui seront pas épargnez, il en fera comblé, soit par le plaisir que cause la disgrâce ou la retraite de son prédécesseur que l'on n'aimoit pas, soit par l'es-

poir

poir des graces qu'on se promet bizarrement de Timandre sans le connoître, ni sans en être connu ; soit enfin dans la vûë du bien public qu'on espere de son habileté. Mais, le crédit de Timandre vient-il à tomber, tous les cris de Triomphe cessent ? il seroit trop heureux que sa chute se fît sans bruit, & que l'on s'en tint au silence sur son Chapitre : on l'accablera de malédictions.

Il en est de même de tous les honneurs, pour ainsi dire mobiles. Un Officier d'armée est-il sur la liste pour commander en chef ? l'esperance ou la crainte amènent une infinité de subalternes à l'adoration de ce nouveau demi-Dieu. Combien ces hommages dureront-ils ? autant que durera sa dignité de Commandant ; soit que l'on dissimule sur le Général en faveur, ou soit qu'on l'estime réellement : dès que sa fonction sera finie, il n'échappera point

I

aux clameurs de mille mécontents qui avoient bien jugé que son élévation ne feroit pas une seconde Campagne.

Cesser d'être employé, c'est au jugement du grand nombre avoir mérité de ne l'être plus : c'est être déposé dans les formes, disgracié à juste-titre. Voilà pourquoi les louanges que d'abord on avoit prodiguées, se convertissent en murmures & en plaintes. Mais, l'homme en question n'a rien sur son compte. Il n'importe, le temps de son emploi est expiré ; c'est une raison de le blâmer, ou pour le moins de l'abandonner à son mauvais sort.

Ceux qui parlent comme s'ils croyoient à la fortune, disent qu'elle semble se plaire à gratifier les gens, lorsqu'ils entrent dans son Palais, & qu'elle semble se divertir à les maltraiter quand ils en sortent. Elle leur ôte alors jusqu'à leurs amis, soit qu'elle eût

été le lien de l'amitié ; soit que l'amitié se fût formée, sans qu'elle y eût eu aucune part. Aussi, le premier attribut de la fortune, c'est d'être extrême en tout : la joie excessive & les ris sont peints sur son visage ; si-tost qu'elle commence à se déclarer pour nous : à peine nous réprovoit-elle, que nous ne découvrons plus qu'une tristesse affreuse & un morne deuil. Mais, celui qui sçait se préparer à la voir passer d'une extrémité à l'autre, sans se déconcerter ; sçait l'art de ne point cesser d'être heureux, quand elle cessera de lui rire.

Le plus haut point de la prudence est de tourner nos premiers soins, à bien terminer nostre course. Oublions les suffrages flatteurs de ceux qui battent des mains, d'abord que nous paroïssons sur la scène ; ou si nous y pensons ; que ce ne soit que pour nous rendre plus attentifs à mériter leurs

regrets , lorsqu'ils nous verront disparoître. Il est question désormais de finir heureusement : c'est à quoy il faut viser, sans quitter de vûë le terme. L'habile Palinure gouverne son Vaisseau par la poupe & non par la prouë : voilà le point fixe où se rassemblent tous ses soins pour achever son voyage avec succès.

Il y en a qui sont d'abord trop heureux pour n'estre pas ensuite malheureux : tous les commencemens leur réussissent trop ; c'est ce qui les perdra : les prémices de leur bonheur ne leur coûtent point assez , pour qu'ils soient en garde sur les suites. Veulent-ils occuper un tel poste ? toutes les avenues leur en sont ouvertes à leur gré. Veulent-ils s'introduire dans la faveur d'un Grand ? le chemin leur en est bien-tôt aplani , sans qu'ils sçachent trop comment cela s'est fait , le bonheur les cherche , & semble venir

au-devant d'eux , pour m'exprimer ainsi. Des heureux de cette espece fournissent très-rarement une longue course ; & ils finissent mal celle qu'ils ont si heureusement commencée. Je viens d'en apporter la raison : c'est qu'un commencement trop facile les a éblouis , & les a empêchez de se précautionner contre l'écueil qui les attendoit. Tous ces bonheurs si brusques sont , comme des vases dont les bords sont frottez d'une liqueur agreable ; mais dont le fond fait bien-tost sentir l'amertume qu'ils contiennent.

Un modele pour bien commencer & pour bien finir , c'est ce sage Romain qui disoit qu'il étoit parvenu aux honneurs avant que de les desirer ; & qu'il s'en estoit retiré , avant que d'autres les desirassent. Ces deux traits renferment tout seuls un panegyrique complet. Le premier néanmoins me paroît au-dessous du second ;

parce qu'enfin la fortune y est pour quelque chose : au lieu que l'autre est le trait heroïque d'une prudence consommée. La chute est la punition comme naturelle, d'une ardeur trop vive pour l'élevation : & lorsque le revers arrive, on a la douleur de n'estre plaint de personne. Au contraire, il y a de la gloire à descendre de sa place, quand il faut, à n'attendre pas qu'on en tombe, & que l'on survive à son mérite. C'est la consolation solide du sage, d'avoir quitté les honneurs, avant que les honneurs l'abandonnassent : qu'il se sçait bon gré de les avoir prévenus à temps !

On peut se conduire dans sa fortune, d'une maniere qui contente, jusqu'à ce qu'elle se retire de nous ; & que quelqu'autre succede à ses faveurs, sans nous en estre rendus indignes. On peut s'y conserver d'une maniere à se faire regretter, après qu'on aura pris de

foi-mesme le parti de la retraite. Mais que la retraite ne soit jamais le triste fruit d'un mauvais succès, d'un mécontentement, d'une rupture, d'un dépit : ces motifs marquent de la foiblesse dans celui qui les écoute ; connus de tout le monde, comme ils le sont toujours, ils préjudicient fort à sa réputation, & lui préparent de grands chagrins.

Au reste, entre les Heros memes qu'on peut appeller les illustres heureux ; on n'en compte gueres qui n'ayent pas enfin reçu quelque affront, quelque flétrissure de la fortune. Ceux-là seuls semblent avoir esté épargnez, dont la sagesse ou les circonstances ont arresté les pas ; avant que la gloire se lassast de les suivre. Mais, pour un si petit nombre échappé du naufrage ; combien d'autres ont échoué ! combien ont fini par d'indignes actions qui ont flétri à jamais leur

memoire : Hercule célèbre par tant de hauts faits , s'avise à la fin de filer comme une femme ; & devient ainsi lui-même la Parque de son immortalité. Ce ne sont plus de colonnes aussi durables que l'airain ; c'est un fresse fuseau qu'il veut laisser aux siècles à venir , pour monument de son heroïsme. Le vray Heros rougit de cette foiblesse : son bonheur peut bien se démentir ; mais , sa vertu se soutient toujours , & le venge des injustices d'une fortune insensée. Il ne cessera point d'être grand ; parce qu'il est constamment vertueux ; & quoique l'homme enfin disparoisse , le Heros restera toujours.



CHAPITRE XIII.

La Réalité & la Montre.

A P O L O G U E.

L'Envie a d'étranges yeux : elle découvre de si loin les choses, qu'elle semble plutôt les présenter que les appercevoir : elle voudroit ne pas autant voir qu'elle voit ; néanmoins son penchant l'entraîne à voir même ce qui n'est pas : bien qu'elle ait les yeux si perçans , ils ne sont gueres sans nuages ; & le paradoxe est que ces nuages ne servent qu'à la rendre plus clair-voyante. C'est avec de tels yeux , que les oiseaux regarderent un jour le Paon ; les délices de Junon , & la merveille de leur espece. Ils le virent briller d'autant de rayons , qu'il étale de diverses nuances : des regards ils passerent à l'admiration ; & de

l'admiration à une fureur jalouse. Car, c'est ainsi que l'on tombe dans la bassesse de l'envie ; lorsqu'on ne sçauroit aspirer à la noblesse de l'émulation.

* La Corneille, comme la plus difforme de la gent volatile depuis qu'elle avoit esté honteusement plumée, fut plus irritée de la beauté du Paon : elle s'en alla croassant à tous les oiseaux, aux Aigles, aux Cygnes, aux Eperviers, sans oublier les Choüettes & les Hibous, pour les engager à une ligue commune contre l'oiseau de Junon. Elle commençoit toujours sa harangue par des loüanges feintes, qui servoient de préludes à une picquante Satyre. Le Paon est beau, disoit-elle, il est joli, il est mignon. Mais, il n'est plus rien de tout cela ; parce qu'il affecte de le paroître : les

* Les bestes qui parlent en ce Chapitre ont de l'esprit infiniment ; mais c'est qu'elles sont de la Ménagerie de Gracien.

plus rares qualitez perdent leur prix, lorsqu'on veut trop les montrer : c'est comme se loüer soi-même que d'en user ainsi ; & se loüer soi-même, c'est mériter le mépris des autres.

Le Cygne de Bilbilis ne parla pas ; il chanta, & ses accens roulerent tous sur l'orgueil, qui est le vice le plus insupportable & le moins pardonné. Si l'Aigle majestueux, ajoutoit-il, vouloit faire montre de son plumage pompeux ; il est aussi sûr qu'elle s'attireroit nos regards, qu'il est sûr qu'elle soutient ceux de l'astre du jour. Mais le Phenix mesme, la merveille de l'Univers apprehende cette vanité qu'il renvoye au goût dépravé du vulgaire ; & plus il abhorre l'ostentation, plus, la véritable gloire lui reste dans sa solitude.

Le Cygne chanta long-temps sur le même ton : parce que ceux qui, comme lui, se plaisent le

plus à se taire, ne sçauroient finir, quand ils ont une fois interrompu leur silence. Le Cygne donc réussit à exciter l'envie dans tous les esprits ; & encore plus dans les foibles que tout blesse & ulcere aisément. Car, l'envie trouve toujours à quoy s'attacher pour en faire sa proye, ou d'une maniere ou d'une autre. Le mal, le bien ; le faux, le vray ; le chimerique, le réel ; elle fait également tout cela : c'est-à-dire ; le mauvais pour s'en réjouir & le rendre pire ; le bon pour l'empoisonner, & pour en nourrir son fiel. Passion bizarre qui fait de la felicité d'autrui, & son aliment & son supplice tout ensemble !

Tous les oiseaux conclurent donc d'un commun accord à diminuer au Paon sa beauté ; si l'on ne pouvoit pas la lui oster tout-à-fait. Ils usèrent pour cela d'artifice, & cachèrent leur jalousie sous un crime d'orgueil, dont ils

convinrent qu'ils accuseroient le Paon. Si nous obtenons, dit la Pie, que ce bel oiseau de Junon ne développe plus le superbe étalage de ses plumes ; nous faisons éclipser sa beauté. Ce qui ne paroît pas, reprit un oiseau de proye, est à peu près, comme s'il n'étoit point. Le sçavoir n'est rien, ajoutèrent quelques autres plus habiles & plus spirituels, le sçavoir n'est rien, si l'on ignore que nous sçavons. Les choses ne s'apprécient point d'ordinaire, parce qu'elles sont ; mais parce qu'elles semblent estre : le nombre des fots passe infiniment celui des sages ; le premiers ne regardent que la surface ; & pour les autres, bien qu'ils pénètrent le fonds, l'illusion presque générale prévaut sur leurs propres lumieres, & les entraîne quelquefois malgré eux avec le torrent.

Après ces réflexions inspirées par l'envie si ingenieuse à mal fai-

re ; la République Aislée envoya signifier sa plainte au Paon. Le Corbeau, la Corneille, la Pie, & autres oiseaux acariâtres se chargerent de la commission : l'Aigle l'avoit refusée comme indigne de sa noblesse, le Phoenix comme opposée à sa modestie, la Colombe comme contraire à sa candeur. Quoiqu'il en soit ; les Commissaires partirent & gagnerent en peu de temps le Palais de la Richesse, où devoit estre l'oiseau de Junon. A leur arrivée, le premier objet qui les frappa, ce fut un Perroquet de haut parage perché sur un balcon. Le Perroquet leur dit, sans qu'ils se donnassent la peine de le questionner, tout ce qu'il sçavoit ; & c'estoit aussi tout ce qu'ils vouloient sçavoir. Dès qu'ils eurent appris où estoit le Paon, ils prièrent un Singe ancien domestique du Palais, de vouloir bien les annoncer ; ce que le Singe fit de la meilleure grace du monde. Son

annonce plût au Paon qui regarda cette aventure comme une belle occasion pour lui de paroître. Il reçût la visite des oiseaux ses confreres dans une vaste cour, Théâtre de sa gloire, où il le disputoit alors par le brillant de son plumage à l'éclat des rayons du soleil.

Mais, quelque beau que fût le spectacle qu'offroit le Paon, il ne lui réussit pas pour cette fois. Les plus excellentes choses dépendent beaucoup de circonstances où on les place, & de ceux qui en sont témoins. Le regard de l'envie est un poison qui infecte tout ; c'est le regard meurtrier du Basilique. Les oiseaux plus jaloux & plus irrités que jamais de la beauté du Paon, qui sembloit les insulter, la lui décrierent à lui-même avec aigreur. Sçais-tu, ô le plus vain & le plus imbecile des oiseaux ! sçais-tu ce qui nous amène ici, de la part du Senat Volatile ? c'est pour

t'avertir que nous sommes tous fort scandalisez de ta fastueuse chamarrure ; ainsi doit-on appeler l'attirail bigarré de ton plumage. Quelle orgueilleuse singularité , que seul entre les oiseaux, tu déployés de la sorte tes plumes ; quoiqu'une infinité d'autres pussent le faire avec plus d'honneur ? Ni le Heron n'affecte de faire voltiger ses aigrettes à la faveur des Zephirs ; ni l'Autruche n'affecte de faire briller son panache. On t'ordonne donc de resserrer ton plumage , pour ne te plus singulariser. Cet ordre regarde ton propre interest : car, si tu avois un peu moins de brillant & plus de solide ; tu aurois compris qu'en t'efforçant pour paroître beau , tu fais une grimace qui te défigure. L'ostentation est un défaut qui ne se rencontre que dans le vulgaire : elle naist d'une sottise vanité , laquelle naist à son tour d'une petitesse d'esprit ; elle

ne

ne sert qu'à nous faire mépriser des gens raisonnables , qui ne la peuvent souffrir. La modestie & la retenue mettent le mérite en seureté ; c'est l'exposer le mérite que d'en faire parade : la réalité se suffit à elle-mesme , sans le secours du spectacle. En un mot, tu es le symbole des richesses ; & ce n'est point estre sage ; c'est estre imprudent que de les découvrir.

A cette picquante moralité , l'oiseau de Junon demeura interdit. Néanmoins , après quelques momens de trouble & de réverie, il s'écria : ô loüange , tu ne nous viens gueres que de la part des Etrangers ! ô mépris , tu nous viens toujours de la part de nos proches ! Quoy ? tandis que la beauté simple & naturelle de mon plumage m'attire les éloges des humains ; je me verray en proye à la langue inquiete & médisante des Corneilles & des Pies ? Pour

quoy ne condamner en moy que la montre & non point la beauté ? le Ciel qui m'accorde l'une, me défend-il l'autre ? La sagesse est, de sçavoir paroistre à propos: sçavoir & sçavoir montrer ce que l'on sçait, c'est, ce me semble, estre doublement habile: un peu de dehors vaut quelquefois mieux que le plus solide fonds, qui est caché. A quoy serviroient les merveilles de la nature; si elles étoient condamnées à une éternelle obscurité ? si le soleil estoit toujours éclipsé par d'épaisses ténèbres ? si l'or demeueroit toujours dans le sein de la terre ? si les pierres précieuses restoient toujours au fond de la mer ?

Le Paon eût à peine achevé de prononcer ces dernières paroles; qu'il recommença d'étaler majestueusement toute la beauté de son plumage. Ce fut pour lors, que l'envie frémit de rage & éclata hautement. Cette action du

Paon fut regardée par les oiseaux, comme une insulte faite à leurs remontrances: ils fondirent tous au même moment sur lui, les uns se jettant à ses yeux pour les lui crever, les autres se lançant sur son plumage pour lui arracher jusqu'à la dernière plume: enfin, le Paon ne se trouva jamais dans un plus pressant danger; il en fut si glacé d'effroy, qu'il lui en resta depuis, cet enrouement de voix qui le distingue aujourd'huy des autres oiseaux. Cependant, il songea à sa seureté; & il n'en vit point d'autre moyen que celui que prend en pareil cas le plus foible; qui est de crier de toutes ses forces; appellant le ciel & la terre à son secours: ses ennemis crioient aussi de leur côté sur le même ton, afin qu'il ne fût point entendu. Ce fracas avertit & rassembla quantité d'oiseaux & d'autres animaux répandus dans les lieux d'alentour: un Lyon, un Ty-

gre, un Ours & deux Singes, domestiques du Palais de la Richesse, vinrent à l'aide de leur commensal, dont ils avoient démeslé la voix parmi les autres : aux crys des Corbeaux & des Pies accoururent du milieu des champs un Loup & un Renard, croyant qu'il s'agissoit de la déconfiture de quelque cadavre ; un Aigle mesme qui avoit peut-estre manqué sa proye, vint grossir l'assemblée, lorsqu'on l'y attendoit le moins.

Alors, le Lyon interposa son autorité pour appaiser la querelle ; & déclara qu'il se feroit un plaisir de la voir terminer au contentement des parties, enjoignant à l'une la retenue, & à l'autre le silence. Il avoit déjà reconnu par quelques mots échappés à l'envie que, c'estoit elle qui avoit tort, & qui couvroit une action basse du beau prétexte de la vertu. Néanmoins, il proposa de remettre à un tiers l'examen du diffé-

rend ; & ce tiers fut le Renard, personne sage & avisée. On accepta de part & d'autre, l'arbitre ; avec serment qu'on s'en tiendroit à ce qu'il auroit arrêté. Le Renard employa toute la souplesse dont il est capable pour complaire à tous, pour flatter le Lyon sans offenser l'Aigle, & pour rendre la justice sans se broüiller avec qui que ce soit.

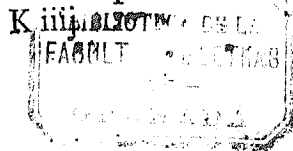
C'est une question, dit l'arbitre, c'est une question agitée par les plus habiles politiques ; sçavoir, si la réalité nous importe plus que la montre. Il est certain que très-souvent de grandes choses en elles-mêmes ne paroissent presque rien ; & que de petites choses au contraire paroissent beaucoup. De ce principe, je tire cette conclusion ; que très-souvent la montre importe plus que la réalité. La montre est comme le supplément propre à remplir un vuide ; & comme l'ornement & le lustre

du solide. Elle ajoûté du prix à tout ce qui frappe les sens, & encore plus aux qualitez de l'esprit; pourvû qu'elle soit réglée aux circonstances & aux personnes. Alors, il ne sied que bien de montrer un talent que l'on a reçu; son temps est venu pour paroistre.

Il y a des gens qui sont fort estiméz avec un merite médiocre; & qui passeroient pour des prodiges, s'ils en avoient un degré de plus. C'est qu'ils sçavent parfaitement joindre la montre à la réalité: les autres au contraire à qui cet art manque, perdent toujourns une bonne partie de leur merite. Ouy, sans doute; & il faut l'avouier, que la montre est absolument necessaire, & donne aux choses en quelque sorte un second estre. Car, je suppose un mérite réel, sur quoy la montre soit fondée: sans cela, elle n'est plus qu'une vaine apparence, dont le vulgaire peut seul estre la dupe, &

dont les gens éclairez se moquent. Par exemple: quelques-uns ont une violente passion de signaler leur sçavoir; & que leur arrive-t-il? c'est de mettre plus en jour leur ignorance, de la publier eux-mêmes, comme à son de trompe, & de se couvrir d'un opprobre que l'obscurité leur eust sauvé.

Au reste; rien ne doit moins estre affecté que la montre; parce que rien ne ressemble davantage à la vanité. Il est assez difficile de paroistre, sans donner le moindre soupçon qu'on cherche à se distinguer. Que de ménagemens à observer pour se faire connoistre, & ne blesser pas en mesme temps des rivaux, ou des esprits foibles! Ainsi que le corps doit s'abstenir de tout excès pour se conserver en santé; de mesme l'esprit doit s'abstenir de toute affectation pour se conserver en honneur; cette sorte de temperance d'esprit



nous est nécessaire, aussi bien que celle du corps. Le mérite qui se répand trop est, comme une tendre fleur à qui un souffle malin ne manque point de s'attacher, & d'en ternir l'éclat.

Pour donner une idée avantageuse de nous, tantost c'est assez de quelques paroles à propos, mais en apparence sans dessein: tantost, c'est assez de garder le silence d'une certaine façon, & de dissimuler avec sagesse: ces ménagemens bien placez, loin de couvrir le mérite, en font des marques sensibles à ceux dont il importe d'estre connu; je veux dire à ceux qui ont du discernement & du goût. Certainement, il y a une grande finesse d'esprit, à sçavoir ne montrer qu'à demi ses talens; moyennant cela, l'on a toujours du fonds pour paroître, quand il faut; on croit toujours dans l'estime d'autrui, parce qu'on a mis en reserve de quoy

la gagner de plus en plus: enfin, on nourrit toujours avec honneur l'attente de tout le monde accoutumé à ne nous voir jamais sans quelque ressource.

Je viens maintenant à l'espece d'aujourd'huy. Je dis; & c'est ma pensée; que ce seroit faire au Paon une violence inouïe, que de lui laisser sa beauté, comme la justice le demande, & de lui en deffendre néanmoins l'étalage, comme la reconnoissance envers la nature l'y oblige. D'ailleurs, inutilement le condamneroit-on à ne déployer jamais son plumage; ce seroit comme le condamner à ne plus respirer l'air: il lui est aussi peu possible de ne paroître point, que de n'estre pas Paon.

Voici donc l'unique, & en mesme temps l'efficace moyen à mon sens, d'accommoder toutes choses; c'est d'ordonner au Paon sur les plus grieves peines, de n'étaler jamais la beauté de son plu-

image, sans jeter les yeux à l'instant même, sur la difformité de ses pieds. Je vous répons que ce regard humiliant l'empêchera d'avoir de la vanité. Tout le monde applaudit aux conclusions de l'arbitre; le Paon s'y soumit; & l'assemblée en se séparant dépêcha un des plus célèbres oiseaux vers le sage Esope; pour le supplier d'admettre cet Apologue moderne au nombre des siens.

CHAPITRE XIV.

L'humeur.

SATYRE.

L'HOMME véritablement grand, l'homme véritablement fort ne se preste point aux impressions de l'humeur; il se maintient inalterable contre de si honteux dérangemens. Toujours présent à soi-même, il remarque

les dispositions actuelles où il est; & toujours maître de soi-même, il sçait les vaincre; dès qu'il s'aperçoit que la saine raison en souffriroit. Cette attention à ses mouvemens & cette empire sur son humeur, sont les fruits d'une austère sagesse, & d'une force d'esprit extraordinaire. Mais, la plupart ne font gueres réflexion à leur humeur; je soupçonne même qu'ils ne la connoissent pas. Quoiqu'il en soit; bien loin de travailler à se la soumettre; ils en dépendent, ils en sont esclaves. Indigne esclavage? qui les fait tomber en mille contradictions, soit par rapport à eux-mêmes; ou soit par rapport aux autres. Ils soutiennent aujourd'hui avec opiniâtreté ce qu'ils attaqueront demain avec chaleur: ils méprisent le soir ce qu'ils ont estimé le matin; je me trompe, il leur faut moins de temps pour changer d'assiette: dans la même heure, ils passe-

ront de la gayeté à la mélancolie ; du précieux au brutal ; de l'épanouï au farouche ; de l'éloge à la satyre ; de la douceur à l'emportement ; du bon sens à l'extravagance.

En ay-je vû des hommes d'une humeur aussi inconstante, aussi volage, aussi diversifiée ? ouy ; & je n'en ay vû que trop souvent, & dans toutes sortes de conditions. Ce sont des chimères ? ouy ; mais, ce sont des chimères vivantes, des chimères réelles ; puisque ces hommes réunissent en eux des choses qui semblent incompatibles, & qui toutes vrayes qu'elles sont, ne paroissent gueres vrai-semblables. Asservis à toutes les impressions de l'humeur, & par conséquent susceptibles de toute disjonctive, ils ne sont pas une heure entiere semblables à eux-mesmes : ils n'ont de situation fixe, qu'autant de temps que l'humeur est fixe dans eux ; ce qui est un estat de démence, ou peu s'en faut.

En effet ; comment prendre ces *Humaristes* ? par la raison, dites-vous. Mais, quand est-ce que la raison agit dans eux ? c'est une époque incertaine sur laquelle on ne peut pas trop compter ; c'est un de ces intervalles lucides qu'il n'est pas facile de saisir pour en profiter. Le parti le plus sage, à mon avis, est de les abandonner à leurs alternatives, & de les laisser bâtir & détruire tant qu'il leur plaira. Les influences de la lune les déterminent & les font dire ou pour ou contre, à tort ou à travers, il n'importe. Sous la constellation de Saturne, il s'incrineront en faux contre tout ; & sous celle de Jupiter ils souscriront à tout.

Se conduire par humeur, c'est une double servitude, l'une du cœur & l'autre de l'esprit. Estat miserable dont il est très-difficile de se tirer ; puisque mesme on ne le prévient pas sans application &

fans peine. Cependant , on ne doit rien oublier pour arrester ce torrent , quelque chemin qu'il ait déjà fait. Il faut d'abord gagner sur soy de demeurer plûtoſt dans l'inaction, que d'agir par humeur: dès qu'on la ſent venir , il faut ſe distraire , & ſuspendre ſon jugement , juſqu'à ce que la vapeur paſſe ; afin qu'elle n'étouffe point la lumiere de la raiſon. Une grande violence eſt neceſſaire , il eſt vray , pour ſe roidir ainſi contre l'humeur , & pour en retenir le cours : mais, un mal qui a des ſuites ſi fâcheuſes mérite tous nos ſoins & tous nos efforts. Quelque amer & quelque violent que ſoit un remede , on a la réſolution d'en uſer ; quand il eſt le ſeul auquel la guerifon ſoit attachée.

Au reſte, des gens qui ſont d'un caractère aſſez étrange pour avoir toujours de l'humeur , ſont inſupportables à tout le monde : ils ſont les fleaux de la ſociété ; ils ſont

les antagoniſtes de la politeſſe , du bon gouſt, de tout ce qui fait plaisir à des eſprits raiſonnables ; & ils ſe déclarent les proteſtateurs de tout ce qui eſt de mauvais ſens, parce que telle eſt leur humeur. Avance-t-on dans un entretien quelque propoſition judicieuſe & plauſible ? Ils ont toujours ſur ce point un doute ridicule , une difficulté impertinente. Ils entreprennent quiconque parle ; ils ſont des adverſaires toujours preſts pour deffendre la négative ; & cela , précifément parce qu'on les a prévenus ſur l'affirmative. S'ils avoient eſté les premiers à parler, ils auroient opiniâtrément deffendu ce qu'ils combattent dans la bouche d'autrui. Que ſi on leur cede le champ de bataille par une condeſcendance quelquefois neceſſaire ; on ne tirera pas d'eux pour cela un meilleur parti. Ils feront alors volte-face pour attaquer leur propre opinion, & paye-

160 L' H O M M E
ront de ce démenti la complaisance qu'on aura été contraint d'avoir pour leur foiblesse. Que la raison se trouve à rebours en de pareils hommes ! hélas ! leur mal est plus incurable que la vraie folie. Les fous ne laissent pas de nous sçavoir quelque gré , lorsque nous faisons semblant de donner dans leurs visions ; ou du moins ils en deviennent plus doux à nostre égard. Mais , les Humoristes deviennent pires , ils deviennent plus déraisonnables par nostre déférence pour eux.

Le croiroit-on ? qu'il y a des Nations entieres que ce génie bizarre domine. Rien n'est plus certain. Mais , nous n'en citerons aucune en particulier. C'est assez pour nous d'en avoir averti ; afin que l'on y ait attention. Quoiqu'il en soit ; lorsqu'on se trouve par hazard avec quelque Humoriste outré , l'on est communément surpris de ses frequentes incartades

UNIVERSSEL. 161
des. Néanmoins , cette surprise ne doit point aller jusqu'à déconcertar un homme d'esprit. Il observé de sens froids les brusques écarts du personnage , il ne craint point après cela de lui adresser la parole ; de le questionner , de l'agacer même en quelque sorte ; pour faire d'une rencontre déplaisante , un entretien amusant : & dès que l'Humoriste commence de lui estre à charge , il sçait se tirer de presse par une dé faite honneste & obligeante. Mais , supposé que deux de ces Myfantes soient aux prises ; gardez vous bien d'estre de la partie ; soyez seulement spectateur ; pourvu que les champions ayent l'imagination échauffée , comme il arrive ; & qu'ils soient par cet endroit à deux de jeu ; je vous réponds d'une scène assez réjouissante. Après tout ; j'ay de la peine à croire qu'il y ait des hommes sur

L

la terre d'une humeur si égale ; que jamais il ne paroisse dans eux aucune alteration : on voit des choses , on en entend qui heurtent & si fort & si souvent la raison ; qu'alors un premier mouvement de bile s'excite aisément & nous échappe bien viste. Mais, ce n'est point là ce que j'appelle estre Humoriste : c'est mesme parce que l'on est raisonnable qu'on n'écoute pas sans quelque émotion ces impertinences outrées : autrement , elles seroient reçues, & s'établiroient à la honte de la raison. Estre Humoriste , c'est dépendre de son humeur, & en suivre l'impression sans aucun égard ; ce que j'ay déjà nommé une servitude , un esclavage. Si l'on n'a pas assez de bons sens pour reconnoître cet énorme défaut , on aura encore moins la force de s'en corriger. Aussi, ces gens-là , bien loin de se croire ce qu'ils sont en effet ; ne se donneroient

pas, ne se changeroient pas pour l'homme le plus poli, le plus judicieux, le plus habile mesme du monde. Ils entrent dans une conversation avec le même esprit, que de fiers argumentans entrent dans une sale de dispute : ils relevent tout, ils contestent tout, ils chicannent sur tout : plus acariâtres que des harpies, ils ne quitteront point prise qu'ils n'ayent répandu tout le fiel de leur mauvaise humeur. Mais, ce sera bien pis encore, s'ils ont quelque teinture des lettres. Alors, de Bacheliers en mince science, ils deviendront des Licenciez en mauvais sens, & des Docteurs en extravagances. Telles sont les suites de l'humeur, quand on n'a ni la sagesse ni le courage d'y mettre un frein.

CHAPITRE XV.

*L'homme à promptes & heureuses
ressources.*

Les foudres étoient les armes certaines qu'employoit le fabuleux Jupiter, lorsqu'il vouloit signaler en un instant sa puissance sur les mortels. Ces armes le firent triompher des Géans rebelles ; parce que la celerité est la mère des prompts succès. L'Aigle dont le vol rapide s'éleve jusqu'au soleil, portoit les foudres de Jupiter. Et ce ministre du Dieu du tonnerre est le symbole des grands génies, dont l'élevation & la rapidité dans les entreprises sont le partage.

Il y a des esprits qui ne réussissent qu'après avoir beaucoup pensé ; & il y en a d'autres, dont le succès est le fruit de leur première pensée. Ceux-cy sont des

hommes inimitables ; ceux-là sont des modèles à suivre. Une chose est assez tost faite, si elle est bien faite, disoit un sage. Nous n'examinons point dans un ouvrage, le plus ou le moins de temps qu'on y a employé ; mais la perfection qu'on y a mise est ce que nous considérons : c'est sur cela que nous en mesurons le plus ou le moins d'estime que nous en devons faire. A l'égard du temps que l'ouvrage a coûté ; c'est une circonstance que nous ignorons ou que nous oublions ; le mérite est la seule chose qui en soit seulement connue, & qui en reste.

D'ailleurs, suivant le cours ordinaire, ce qui se fait à la haste ne subsiste pas long-temps ; & il ne dure si peu que pour avoir esté trop tost achevé. Les premiers fruits de la saison sont rarement d'un aussi bon goût que les autres, & ne se conservent pas : ce sont, pour user de cette meta-

phore les plus tendres enfans de Saturne , que leur pere dévore pour cela plus aisément. Si l'on veut donc qu'un ouvrage d'esprit, par exemple , passe à la posterité la plus reculée , on ne doit pas certainement le précipiter : pour lui donner le sceau de l'immortalité littéraire ; ce n'est peut-estre pas trop qu'une partie de la vie de l'homme destinée à le composer , & l'autre partie à le perfectionner.

Cependant , puisque l'estime est toujours dûë à ce qui est bon en soi ; il paroist qu'elle est doublement dûë à ce qui est bon ; quoique dit ou fait sur le champ. Le succès en ce genre de bon , demande un esprit vif & heureux , qui sont deux choses dignes chacune de leur prix ; lorsqu'elles ne se séparent point. Quelques-uns réfléchissent beaucoup ; & trouvent après cela que leurs réflexions sont comme autant de coup perdus. D'autres

touchent toujours au but , sans y avoir pensé d'avance : la vivacité dans ceux-ci supplée aux plus profondes méditations ; ce qui vient s'offrir à leur esprit équivaut à la plus longue délibération. Il n'y a point pour eux de circonstances imprévûës , point de surprises ; ils ont une présence d'esprit qui leur tient lieu de toute prévoyance. Ils sement dans un entretien cent traits ingénieux ; ou ils fournissent dans un conseil mille expédiens nouveaux dont on est d'autant plus frappé qu'on voit qu'ils ne les ont pas préparés. Cette facilité de génie fait le charme de l'impromptu , & enleve nostre admiration. C'est pour cela qu'un impromptu , bien que médiocre , est quelquefois plus applaudi qu'un grand ouvrage , auquel on aura consacré ses veilles : c'est pour cela qu'une petite entreprise brusquée étonne , & plaist quelquefois plus qu'u-

ne entreprise importante ; mais depuis long-temps concertée.

Cet axiome de Charles-Quint ; *Le temps & moy nous valons deux hommes* , est très-judicieux : mais il ne renferme rien que de commun ; l'extraordinaire est de suffire à tout sans l'aide du temps. Car , qui dit le temps , dit tout en un mot : il dit le conseil , la prévoyance , l'occasion , la maturité des choses , &c. Ne font-ce pas là comme autant d'hypothèques , comme autant de droits acquis sur la réussite d'une affaire ? Mais un genie vif & heureux à qui tout événement devient aussitôt un succès , est comme le propriétaire d'un riche fonds , lequel jouit à son gré des revenus. Bien plus ; après que la méditation a enfanté des projets , que la prudence les a arrangez , que l'attente les a meuris , que la conjoncture les a fecondéz ; à quoy aboutissent ces projets ? souvent ils ayor-

tent dans l'exécution. Au contraire , la vivacité telle que je l'entens ici , fait voir tout à coup des prodiges ; où la plus profonde lenteur & le plus sage phlegme se perdent & se confondent.

Je sçais qu'on renvoye assez communément au hazard la gloire de ces prompts succès : mais , c'est faire injustice à la sagacité étonnante qui en est la véritable source ; il n'y a que des esprits communs & jaloux qui lui en disputent l'honneur. Au reste , cette perfection propre des grands hommes ne sçauroit estre le fruit de l'art ; ils n'en sont redevables qu'à la nature qui les a formez d'une trempe exquise : l'art n'a pas lieu où la réflexion se rencontre à peine , & ne fait que se montrer : l'extrême facilité de concevoir les choses vient à l'ayde , où le temps n'est pas donné pour s'y arrester ; & le bonheur presente à l'esprit ces choses où l'oc-

caſion n'en a point eſté penſée. Alors, on uſe de l'empire qu'on a ſur ſoy pour haſter une entrepriſe ſans ſe précipiter ; & l'on s'appuye ſur ſon bonheur déjà éprouvé pour ne ſe point troubler dans l'action. A la faveur de ces diſpoſitions, la ſagacité devenuë tranquille, quoique toujours également vive, ſurmonte plutôt un obſtacle que le commun des hommes ne l'auroit examiné.

Auſſi, le grand homme n'heſite pas de recourir à ſon heureuſe vivacité dans les plus difficiles entrepriſes : les difficultez ſont l'objet & l'aliment de ſon genie à prompts reſſources : un obſtacle reveille ſa pénétration, de même qu'un danger inſpire aux braves du courage. Combien de gens ne raifonnent jamais mieux que quand ils ſont vivement preſſez : combien ne ſe ſauvent jamais plus légèrement d'un piège, que lorſqu'on cherche davantage à les y

attirer ? Au peril le plus prochain, il faut le plus prompt expedient : en ces occurrences, il ſe fait dans le grand homme une ſorte d'antiperiſtaſe qui redouble la force de ſa pénétration, qui luy ſubtiliſe l'eſprit, & qui le raffure pour agir prudemment.

Il ſe trouve ici une difference dans les eſprits dont on ne comprend pas trop la cauſe : aux uns, toute ſaillie leur réuſſit bien, & tout ce qu'ils ont médité leur réuſſit mal : aux autres, ce qui ne ſe preſente pas d'abord, ne ſe preſente jamais ; ils ne peuvent rien eſperer d'eux à la réflexion ; leur heure eſt paſſée ſans retour. Mais d'ailleurs auſſi, une infinité de choſes s'offrent à eux en un inſtant ; & une ſeconde vivacité les dédommage de ce que toutes les réflexions du monde ne leur fourniroient rien.

Au reſte, on peut dire en général qu'un *impromptu* dans quel-

que sens qu'on le prenne , produit souvent de grands avantages à son Auteur ; sans compter l'admiration qui y est attachée. Une décision judicieuse prononcée sur le champ , fit donner à Salomon le nom de sage , & le rendit plus redoutable que sa puissance & ses richesses ne l'avoient fait. Alexandre & Cesar furent jugez dignes d'estre les deux fils aînez de la Renommée ; le premier pour une action vive , & le second pour un mot à propos ; Alexandre pour avoir coupé le nœud gordien , qu'il eust tenté vainement de délier ; Cesar , pour avoir dit en tombant : ce n'est point une chute , mais une prise de possession. Par ces deux traits frappans , l'empire de l'Univers leur fut successivement déferé.

Mais , si une repartie vive nous charme ; une rapide expedition doit nous transporter d'étonnement. Cette heureuse célérité

pour l'effet , marque une extrême activité dans le principe ; une grande sagacité pour le projet , & une sagesse étendue pour le prompt arrangement des moyens. Aussi , la vivacité de génie qui préside & qui donne le branle à tout cela , est d'autant plus admirable , qu'ordinairement il y a loin du vif au solide ; de la promptitude à la prudence , de l'esprit au jugement , de l'imagination à la conduite , de la saillie à la précaution. Cette perfection néanmoins , quelque rare qu'elle soit , est essentielle aux Généraux d'armée : on la leur suppose ; ou du moins on présume qu'elle ne leur manque pas ; vu qu'elle est proprement leur attribut. En effet , presque toutes leurs résolutions & leurs actions sont des especes *d'impromptu*. Il arrive à un Siege ou à un Combat mille événemens , au devant desquels nulle prévoyance ne peut aller , que l'ennemi lui-mes-

me n'avoient point concertées, & dont il est surpris le premier : c'est l'occasion présente & subite qui avertit un Général, de penser & d'agir sans délai ; c'est de son génie vif & heureux que la victoire doit estre le fruit.

Pour ce qui est du Monarque ; il lui convient de penser beaucoup : le temps nécessaire pour laisser meurir les choses ; est d'ordinaire à sa disposition : le rang où la providence l'a placé se soutient moins du bras, que de la teste : il pense pour un estat entier : toutes ses démarches sont autant de pas vers le bonheur ou le malheur de son peuple : toutes ses fautes sont en quelque sorte, éternelles ; parce qu'une tradition maligne les fait passer de siecle en siecle ; quand l'histoire mesme les tairoit : en un mot, les actions du Monarque sont toutes comme générales ; veu qu'elles influent sur tous les particu-

liers : aussi, sa prudence ne doit-elle pas dédaigner les conseils d'une prudence auxiliaire.

CHAPITRE XVI.

La Singularité.

S A T Y R E.

C'EST fut d'abord une matiere de réflexion pour les sages, & un sujet de risée pour les autres, que de voir Diogene avec une lanterne à la main parcourir en plein jour les rues les plus fréquentées de la Ville. Mais, cette action fut presque généralement approuvée, lorsque le Philosophe en eût apporté la raison : Je cherche des hommes, dit-il, avec un desir curieux d'en trouver, & ils sont pour moy invisibles ; je n'en apperçois pas un seul. Quoy ? lui repliquait-on : ces gens-là que l'on vous montre, ne sont-ils pas des hom-

més ? Point du tout, repartit Diogene; ce sont des figures d'hommes, & non de vrais hommes. Ce Philosophe regardoit les hommes du costé qui chocquoit plus son bon sens, & ne faisoit pas attention au reste.

En effet; il est des défauts qui se rendent plus sensibles; comme il est des vertus qui se font davantage sentir: celles-ci nous attirent l'estime & les autres le mépris de tout le monde. Or de tous les défauts qui frappent plus, la singularité me paroît sans contredit le premier par rapport à son caractère, & le dominant par rapport au nombre de ceux qui y sont sujets. Le caractère de ce défaut est d'être si dissemblable à soy-mesme, que c'est, pour ainsi parler, une espèce d'hermaphrodite, d'ambigu, d'analogue; un composé bizarre qui ne peut gueres se définir. A l'égard de ceux qui donnent dans ce défaut, la multitude

en

en est si grande, qu'on en compteroit cent pour un, qui n'y donne pas.

Quand les sujets risibles dont le monde est déjà rempli viendroient à manquer tout d'un coup; la singularité toute seule consoleroit de ce changement; & à peine seroit-il sensible: tant elle est une ample matière de rire. Il semble effectivement que la singularité se propose de sens froid le ridicule, comme sa fin propre; c'est du moins le fonds sur lequel elle travaille; c'est ce qu'elle recherche & ce qu'elle affecte en tout. En vérité, j'en connois qui voudroient, s'il estoit possible, ne point parler par la bouche; pour se distinguer du commun des hommes. Que faire donc dans cette nécessité vulgaire? ils parleront; mais ce ne sera pas comme les autres; ils gagneront pour le moins sur ceux-cy, la façon. Et quelle est-elle? c'est de rete-

nir de leur voix tout ce qu'ils peuvent ; c'est de ferrer les lèvres & de pincer leurs paroles, dont pas une ne leur sort de la bouche sans gesne, ni sans être tronquée. Ils ont avec cela je ne sçais quel accent qui leur est particulier : ils se font une espee de dictionnaire à part, un petit langage, ou plutôt un jargon de mots précieux qu'ils mettent à tout, & qui ne sont bons qu'à exprimer des niaiseries. Enfin, ils ne parlent pas ; ils begayent, ils gazouillent pour ne ressembler à personne.

Une autre espee non moins ridicule que la première : c'est ceux qui se font à dessein les ennemis de leur propre goût qu'ils sacrifient ; soit pour le manger, ou soit pour le boire. Ce n'est ni par vertu ni par raison, c'est par singularité qu'ils se retranchent de ce que naturellement ils aiment. Esprits cacochimes à qui c'est assez qu'une chose soit du

goût de tout le monde, pour qu'ils n'y touchent pas. Ils demanderont quelque viande insipide, qu'ils appellent l'ambrosie, le mets des Dieux : ils laisseront le meilleur vin & le plus exquis, pour se noyer par des rafades d'eaux qu'ils nomment savoureuses, agréables, rafraîchissantes, salutaires ; divin nectar. Ils inventent ainsi chaque jour quelque nouvelle bizarrerie, pour se singulariser de plus en plus ; & il faut avouer qu'ils y réussissent. Car, nul autre qu'eux ne s'accommodant de leurs ragoufts, ils parviennent à être censez des hommes singuliers à l'excès. Cependant, le besoin, ou leur goût même dément quelquefois leur extravagance, malgré toutes leurs attentions à la soutenir. Mais alors, s'ils loüent la bonté de la chose, ils en regrettent l'usage trop commun selon eux. Je me rappelle sur cela un trait particu-

lier d'un des plus accomplis originaux en ce genre. Après avoir bû d'un vin vieux qu'il avoit trouvé admirable, il ne pût s'empêcher de s'écrier : ô la plus délicieuse liqueur du monde ! c'est bien dommage qu'elle ne soit pas infiniment rare ; elle seroit le charme de ma vie, s'il n'estoit permis qu'aux grands hommes d'en boire.

Il y a une sorte de singularité, si l'on peut l'appeller ainsi, qu'il faut mesme ambitionner. C'est celle qui nous separe du commun par des actions héroïques. Cette singularité prend sa source dans la grandeur d'ame, & dans l'élevation des sentimens ; en quoy consiste la vraie noblesse de l'homme : j'entens icy cette noblesse qui nous affranchit des défauts, & des passions dont la multitude est esclave. Car enfin, la vertu est le premier fondement du véritable heroïsme qui nous

distingue du vulgaire ; c'est la vertu qui en est, pour user de ce terme, la marque caractéristique ; qui le différencie, qui annoblit l'homme, & qui lui donne le titre glorieux de Héros. Ainsi, les Grands doivent briller par leur vertu en ce bas monde ; s'ils veulent en estre la gloire ; de mesme que les astres brillent par leur éclat dans le firmament dont ils font la beauté. C'est à ce genre de singularité qu'il convient aux Grands de prétendre ; qu'il leur est essentiel d'atteindre. Que leur sert d'estre distingués par leur rang ; s'ils ne le sont par leur vertu ? Plus ils sont élevez, plus leurs vices sont en spectacle : & plus leurs vices éclatent, plus ils les dégradent & les confondent honteusement avec la multitude. La grandeur dans eux sera toujours respectée, il est vrai ; parce qu'elle est toujours respectable : mais, elle ne survivra pas au Grand, s'il

n'est vertueux. Le grand homme & l'homme vertueux sont des termes fynonimes ; ce sont des qualitez inseparables , dont l'une ne passera point avec honneur à la posterité , sans l'autre.

Les Grands sont sujets à je ne sçais quelle singularité altiere qui les rend inaccessibles & odieux. Mais , y font-ils reflexion ? c'est aimer mieux s'attirer la juste haine des petits , que se concilier leur amour. Il ne tient qu'à eux d'estre aimables à tout le monde ; en faveur de leur rang , les petits les en quittent pour des manieres bonnes , simples , unies : qu'ils les ayent ces manieres ; & on les adorerà. Leur élévation les désigne assez , pour n'avoir point à craindre qu'on ne les distingue pas. D'ailleurs , c'est avoüer son peu de mérite personnel , que de s'appuyer toûjours sur une fiere grandeur , pour se tirer de pair.* Le second Mécène d'Espagne sçavoit

* Le Comte d'Aguilar.

dans les plus hauts emplois , se proportionner à tout & à tous : il sçavoit allier le majestueux avec l'agréable , le grand avec le populaire , le Heros avec l'homme. Aussi , fut-il généralement aimé ; & les ennemis mesmes de l'Espagne donnerent à sa mort des regrets ; après lui avoir donné leur estime pendant sa vie. J'ay oüi dire de lui , à des gens d'une profonde sagesse & d'un discernement délicat : *celui là sçavoit estre grand , sans affecter de l'estre.* Eloge plus glorieux & plus rarement mérité que peut-estre l'on ne pense.

Je viens à une troisiéme espece de singularité. Ceux qui la composent peuvent avoir place parmi les Grottesques de Calot. Leur plaisir , & leur soin est de se faire remarquer à leurs manieres bizarres de s'habiller , de marcher , de danser , de saluer. Tout ce qui est ordinaire en ce genre ,

ils l'abhorrent ; & l'usage semble estre l'objet naturel de leur plus forte antipatie. Se vêtir à l'antique ; ramener toutes les vieilles modes , tout le ceremonial passé, toutes les attitudes, ou plutôt les galantes grimaces de l'ancienne chevalerie ; c'est sans doute l'une de leurs plus serieuses occupations. Quelques-uns d'eux ont d'autres raffinemens, non moins comiques , à mon sens. Sont-ils en Espagne ? ils s'habillent à la Française. Sont-ils en France ? ils s'habillent à l'Espagnole: tantost Pantalons , tantost Arlequins ; tantost tout ce qu'il vous plaira ; pourvû qu'ils ne soient point comme ils doivent estre : ils iront à la campagne en Golille , & ils paroîtront à la Cour en collet. Avons-nous donc besoin de ces Pantomimes pour nous faire rire ? non : tant d'autres sans eux s'acquittent si bien de cette commission.

Il ne faut jamais donner occasion à autrui de se moquer de nous ; pas mesme à un enfant ; bien moins encore à des hommes sages & judicieux. Néanmoins, je suis fortement tenté de croire qu'il y a des gens qui se proposent de donner la comédie mesme ; sans qu'il en couste rien aux spectateurs. Ce qui est certain ; c'est qu'il ne se passeroit pas un jour , qu'ils ne nous eussent offert quelque nouveau trait de singularité ; quelque nouvelle décoration dans leur personne ; quelque chose d'extraordinaire , soit pour le fonds, soit pour la façon. Ainsi, un défaut devient-il parmi le genre humain, commel'aliment d'un autre défaut. C'est-à-dire, que le ridicule de ceux-ci entretient le caractère moqueur de ceux-là.

Mais, que fera-ce donc de la singularité dans l'esprit ; puisque dans les manieres seules elle est

un si fertile sujet de dérision ? Car, il en est à qui vous diriez que la nature ait exprès façonné un goût & un génie tout à contre-sens. Ce n'est pas que cela soit ; mais, on le croiroit à les entendre raisonner sur quelque matière que ce puisse être. La vérité est, qu'ils cherchent à se singulariser : & pour cela, ils s'écartent si constamment des idées ordinaires, qu'il leur est, ce semble, naturel de ne penser point comme les autres. Ce sont des paradoxes, des systèmes heteroclites, des raisonnemens alambiquez, des principes chimeriques, des visions, où personne qu'eux ne comprend rien ; s'il est vray qu'ils y entendent quelque chose. A l'égard de ce qui est communément reçu par les gens d'un sens droit & d'un goût seur ; ils n'en font point de cas ; ils en ont pitié. S'ils se bornoient du moins à se repaître de leurs idées, & à nous les débiter :

mais, non ; par une singularité complete, ils prétendent nous y asservir, & ils le prétendent d'un ton magistral soutenu d'un air gravement foû : ces dehors contribuent beaucoup dans leur esprit, à signaler leur mérite d'ailleurs si distingué. Pour ce qui est de ceux auxquels ils parlent, ils ne les regardent pas ; ce seroit trop les honorer, ils ne font que les entrevoir d'un œil distrait & dédaigneux.

Après tout ; la singularité n'est point un défaut sans remède : la raison toute seule ne devoit-elle pas nous en guerir ? Mais, comme les gens singuliers ne sont gueres raisonnables ; proposons-leur le moyen qui me paroît un spécifique pour la guerison de leur mal. Ils en seront quittes pour en lire ici la recette ; s'il ne leur plaît pas de guerir. Le remède donc à la singularité, c'est de considerer ce défaut dans autrui ; d'en exami-

ner le ridicule, le frivole, l'insipide : ces qualitez justement dûës à la singularité se font apercevoir de tout le monde, sans en excepter ceux qui les ont. Quand on se fera bien observé dans ce miroir fidelle ; il faut regarder les suites de la singularité : la chronique maligne les apprend à qui-conque veut les entendre : les plus sages mesmes ne font pas scrupule, ou plûtost ont la charité de les dire pour l'amendement de ceux qui doivent se corriger ; ainsi qu'ils s'expriment. Ces suites font en deux mots, de se rendre original & méprisable ; quelque mérite au fonds que l'on puisse avoir. Après cela ; s'il se trouve quelqu'un qui veuille encore donner ou perséverer dans la singularité ; je le regarde comme un homme abandonné des Medecins.



CHAPITRE XVII.

L'HOMME AU POINT
de sa perfection.

*Dialogue entre l'Auteur & Dom
Manuel, &c.*

L'AUTEUR.

LEs Persans avoient autrefois un usage assez particulier : c'étoit de ne point voir leurs enfans, qu'ils n'eussent atteint l'âge de sept ans. L'amour paternel communément si aveugle, ne leur fermoit point les yeux sur les foiblesses ordinaires de l'enfance : leur bon sens répugnoit à voir ces foiblesses, & à les dissimuler ; encore plus à les admirer, comme font presque tous les peres. Ainsi, ces peuples attendoient que la raison commençast du moins à se montrer dans leurs enfans, pour les reconnoître, & les admettre au sein de leur famille.

DOM MAN. Quoy ? des peres

en ont usé de la sorte envers leurs propres enfans ? ils n'ont pû les souffrir imbeciles, bien que cette infirmité soit inséparable de nos premières années ? Je ne m'étonne plus qu'un sot déplaise si fort à des gens sèntez, qui ne lui tiennent par aucun endroit : je ne suis plus surpris que le commerce d'un tel homme, ne leur paroisse pas supportable.

L'AUT. Quoiqu'il en soit ; la nature, toute sage qu'elle est, ne donne pas d'abord à ses ouvrages la dernière perfection ; & l'art n'y supplée pas tout-à-coup, quelque industrieux qu'on le suppose. L'une & l'autre vont lentement à leur terme, qui est le parfait ; ils y avancent peu à peu, & n'y arrivent qu'é tard.

DOM MAN. Les commencemens de toutes choses, des plus grandes mesmes ne sont presque rien : ce n'est qu'à la longue que ces commencemens deviennent

des estres achevez dans leur genre. Ce qui se trouve d'abord à sa perfection est d'un prix médiocre & ne dure gueres. Une fleur qu'on voit éclore en peu de temps, se fanne aussi en peu de temps : au lieu qu'un diamant qui prend sa forme avec lenteur, peut estre éternel.

L'AUT. La succession de temps que vous demandez pour qu'une chose soit parfaite, nous regarde comme les autres estres : nous ne naissons pas des hommes faits ; nous croissons insensiblement de jour en jour ; soit pour le corps, soit pour l'esprit ; jusqu'à ce que nous parvenions à l'âge virile, à avoir une raison développée, un jugement sain, un esprit formé, un discernement juste, &c.

DOM MAN. Il est hors de doute que l'homme ne devient parfait, que de cette maniere successive. Mais, la perfection dont vous parlez, me paroist une espece de

don, qui ne s'accorde pas à tous indifferemment. On en voit qui ne sont plus des enfans ; qui raisonnent, qui savent, qui ont de l'expérience ; & qui ne sont pas néanmoins ce que vous appelez des hommes faits, & finis, pour le dire ainsi. Il leur manque quelque chose, qui a aussi ses degrez, & que l'on acquiert en plus ou en moins de temps ; si toutefois on a du fonds pour y parvenir jamais. Au reste ; ceux-ci sont tardifs pour les commencemens ; mais à la fin ils atteindront les parfaits : ceux-là sont déjà beaucoup avancés en tout ; & quelques autres y sont devenus des hommes consommés.

L'AUT. J'use ici d'une comparaison pour exprimer par quels degrez nous venons à la perfection. Lorsque le vin sort de la grappe, il a une douceur fade ; & lorsqu'il n'est pas entièrement fait, il a une acreté rude : mais, quand

quand il a suffisamment botuilli ; il perd son goust douceâtre, il quitte son âpreté, & prend enfin une force savoureuse qui l'égalé au nectar, si le fonds en estoit excellent. Peinture de l'estat de l'enfance, de l'estat de la jeunesse, & de celui de l'homme fait.

DOM MAN. J'adopte vostre comparaison. Les progrès divers que vous dites me representent assez ceux que fait l'esprit humain dans le vase fragile du corps, & en même temps les obstacles à ses progrès. Tout homme éprouve dans soy cette fadeur de l'enfance qui dégoûte la saine raison, cette âpreté de la jeunesse qui ne se repaît gueres que d'objets encore tout sensibles ; & qui n'est qu'une ébauche très-grossiere de l'homme raisonnable. Quelques-uns, il est vray, semblent avoir reçu de la nature, une dispense d'âge sur ce point. Mais, outre que ces exemples sont très-rare ;

194 L'HOMME
ils ont toujours certains traits ;
certains restes de leur âge ; aus-
quels on reconnoist que leur ma-
turity est venue avant la saison.
D'autres encore ont un sérieux ,
ou naturel ou imité qui dément
en apparence les imperfections de
la jeunesse. Mais ce sérieux , ils ne
le soutiennent pas : ils se lassent,
je crois , d'estre ce qu'ils ne sont
point en effet : & ils retombent
dans des légèretés qui ne décou-
vrent en eux que des copies très-
defectueuses de l'homme fait.

L'AUT. Vous voyez que le
temps est un grand remede ; au
manque d'âge & d'expérience.

DOM MAN. Il n'y a que lui qui
puisse guerir de l'enfance & de la
jeunesse , qui sont véritablement
des âges d'imperfection en tout.

Dans un âge plus avancé , l'on
a des pensées solides & élevées :
l'intelligence est développée ; le
jugement est sain ; l'esprit est rai-
sonnable ; le discernement est ju-

UNIVERSEL. 195
ste ; le goût est assuré : le cœur
est grand & ferme ; les sens
sont mâles , les desirs nobles , les
mouvemens reglez & sages. Ainsi
parvenu avec le temps à cet estat
d'homme parfait ; on devient un
membre utile & nécessaire au
corps de la société. On ayde les
autres de ses conseils salutaires ;
on les persuade par des raisonne-
mens judicieux ; on les rassure par
sa science expérimentée ; on les
instruit & on leur plaist par un
discernement rectifié , & par un
goût épuré. En un mot , tout ce
que l'on pense , tout ce que l'on
dit , tout ce que l'on fait , montre
qu'on est un homme au point de sa
perfection.

L'AUT. Il y a du chemin à faire
pour en venir là. Que l'ame de-
meure long-temps en ce corps
mortel comme dans une prison
obscuré ; où le flambeau de la rai-
son ne paroist que peu à peu & de
très-loin ; où cette lumière qui est

celle des autres facultez, ne luit avec tout son éclat, qu'après bien des années de tenebres. En cet estat d'obscurité; lorsque l'esprit, la conception, le jugement, la volonté, le cœur, commencent d'agir, ils ne font hélas! que s'égarer & se méprendre aux objets; quelques soins mesmes que d'autres prennent pour les éclairer & les conduire.

DOM MAN. Quel désagrément n'est-ce point pour un homme meur & sensé; d'estre contraint ou par nécessité, ou par bien-séance de se proportionner à un âge qui n'a presque de l'humanité que la figure? J'oserois comparer cette peine au tourment qu'inventa Phalaris; puisqu'elle est un supplice de l'esprit.

L'AUT. La comparaison est violente. Quoiqu'il en soit, l'homme perfectionné avec le temps & avec le travail, réfléchit alors sur ses misères passées: il a coin-

passion de l'estat d'imbecillité, d'ignorance, & de ténébres, d'où il s'est tiré: il condamne son peu de jugement, ses faux raisonnemens, ses pensées frivoles, son goût puerile: il se représente avec étonnement toutes les méprises & tous les égaremens de son cœur. Quel charme pour lui de ne se voir plus désormais le jouët de tant de défauts?

DOM MAN. Mais qu'il y en a qui ne se trouveront jamais au point de la perfection!

L'AUT. C'est qu'il leur manque pour cela quelque chose, comme vous le disiez tout-à-l'heure: peut-estre n'ont-ils pas assez de sentiment & de goût; peut-estre, ce qui est bien pis, n'ont-ils pas assez de jugement: enfin, je ne sçais pas de quoy ils n'ont point assez.

DOM. MAN. En effet, nous remarquons aisément qu'il leur manque quelque chose; mais nous ne pouvons définir ce que c'est.

L'AUT. Ainsi, le temps est un grand remède pour nous, comme je l'ay avancé; mais il n'est pas un remède universel.

DOM MAN. Non: il ne met point en nous les dispositions heureuses; il laisse seulement à la nature le loisir d'achever ce qu'elle n'avoit que commencé, & de recueillir ce qu'elle n'avoit que semé. Mais, le fonds naturel, quoique bon; je dis plus, quoique d'une égale bonté, ne produit pas au même temps en tous ceux qui l'ont: dans les uns, soit que l'éducation l'avance & que le temperament l'aide; il porte des fruits pour la saison convenable: dans les autres, soit que l'éducation le retarde, & que le temperament le neglige; il languit long-temps inutile, & ne donne des fruits, pour ainsi dire, qu'à l'arrière saison. Ce retardement est une source d'étranges préjudices, lorsqu'il regarde ceux qui

dans leur rang, dans leur condition doivent estre des hommes parfaits. Car, la perfection propre de chaque estat & de chaque employ ne vient que peu à peu; aussi bien que la perfection propre de l'homme. Je ne suis pas plus un Magistrat habile, parce que j'ay une charge dans la robbe; que je suis un homme sensé, parce que j'ay l'âge de l'estre.

L'AUT. Les Rois mesme n'ont-ils pas besoin de se former & de se perfectionner par degrez?

DOM MAN. Sans doute. Ils ne naissent pas des hommes faits; des hommes consommés en sagesse, en experience, en mille qualitez absolument necessaires dans le rang de souverains qu'ils occupent. Le Ciel répand en eux pour l'ordinaire les semences de ces qualitez; mais il faut qu'eux-mesmes ils les cultivent & les perfectionnent pour se conduire en Rois, & pour bien gouverner leurs peuples.

L'AUT. C'est ainsi que personne n'est dispensé de la peine pour se rendre parfait dans son état. Un General d'armée devient habile au prix de son propre sang, & de celui des autres. Un Medecin ne tire gueres un homme d'une maladie mortelle, qu'il n'en ait auparavant mis plusieurs au tombeau. Un homme de lettres n'obtient le titre & l'honneur de vray sçavant, qu'aux dépens de son repos & de sa santé. Mais, quoiqu'il nous en coûte tant pour nous rendre parfaits; nostre perfection du moins est-elle après cela un estat fixe?

DOM MAN. Vous touchez ici le point de la misere humaine. Il n'y a rien de fixe en cette vie: tout y change sans cesse; tout y croist ou bien y décline à chaque instant.

L'AUT. En telle sorte, que les facultez de l'ame suivent assez la destinée du corps, ou sain, ou infirme?

DOM MAN. Avec l'âge, la memoire diminuë, l'esprit s'appesantit, l'imagination se refroidit, le goust s'use: toutes les belles qualitez de l'ame se ressentent de la caducité d'un corps qui ne peut plus remplir les mesmes fonctions à leur égard. Mais, c'est justement pour cela qu'il importe de travailler de bonne heure à se perfectionner; afin de jouir plutôt & plus long-temps du fruit de ses peines.

L'AUT. Par ces avances que nous prenons sur nos jeunes années, nous pouvons nous faire un assez riche fonds de merite, pour n'éprouver gueres les diminutions & les pertes que cause l'âge selon vous. Une ancienne & heureuse habitude de perfectionner toutes les facultez de l'ame; laisse après elle des traces qui ne s'effacent pas aisément. La memoire peut devenir moins fidelle pour les noms; mais les choses &

les faits restent : l'imagination n'est plus si vive , mais la raison & le jugement en connoissent les traits pour les blâmer s'ils sont outrez , & pour les admirer s'ils sont reglez : le goust peut s'estre un peu vieilli , par rapport à la composition des ouvrages d'esprit ; mais il sent toujours ce qui est bon , ce qui est excellent dans autruy. Enfin , le brillant est peut-estre passé ; mais tout le solide demeure. Cependant je ne conviens pas que ces affoiblissemens mêmes quelque legers qu'ils soient , arrivent toujours aux personnes âgées : il y en a un très-grand nombre qui se soutiennent jusqu'à la fin dans tout leur merite.

DOM MAN. Ce n'est pas peu de chose que de prévenir & de vaincre les années , de la maniere que vous l'entendez ; pour s'élever au comble de la perfection de l'homme , & s'y maintenir.

L'AUT. C'est occuper dès le

temps de la jeunesse toutes nos heures , & employer tous nos soins à faire croistre les dons de la nature. L'étude des premiers Auteurs , soit pour les lettres , soit pour la politique , soit pour la guerre , soit pour la judicature , &c. le commerce des hommes habiles en ces differens genres : les méditations profondes & les frequentes réflexions , l'experience , l'usage , la pratique , l'exercice : voilà ce qui met la derniere main à l'ouvrage que la nature quelque liberale qu'elle ait esté pour nous , n'avoit qu'ébauché.

DOM MAN. Un homme parvenu à ce point ne sçauroit estre apprécié.

L'AUT. Il est au-dessus de toute l'estime que nous en pouvons faire.

DOM MAN. Qu'il y a à gagner avec lui ; si l'on est assez heureux pour obtenir son amitié , c'est un maistre dont les principes sont

ceux de la plus saine raison, & du gouft le plus exquis: c'est un guide dont les confeils font ceux de la prudence la plus éclairée, & de l'expérience la plus consommée: c'est sur-tout un ami dont le cœur exempt de foibleffes nous est constamment attaché.

CHAPITRE XVIII.

L'esprit de politesse & d'ordre.

L'Art qui cultive, qui embellit, & qui perfectionne tout dans l'ordre de la nature, est pour user de cette métaphore, le père de la politesse. A son tour, la politesse établit & le mérite & la gloire de chaque chose. D'abord, nul ouvrage d'esprit ne fait fortune sans elle. Je connois de grands esprits, soit pour l'invention ou pour le raisonnement; mais d'ailleurs si grossiers & si incultes, qu'on les juge plutôt di-

gnes de mépris que d'éloge. Ouy, le discours le plus solide, le plus sçavant livre la plus forte éloquence, l'érudition la plus vaste; tout cela dépoüillé des ornemens de la politesse passera pour une pedanterie barbare, dont la plus douce peine est l'oubli. Nous en connoissons d'autres qui, à les examiner de près, ne sont pas des génies, des hommes extraordinaires: & néanmoins ils ont de la réputation dans le monde, parce qu'ils ont beaucoup de politesse dans l'esprit.

Je dis le mesme des qualitez du corps, lesquelles perdent leur prix; si la politesse qui leur est propre ne les accompagne. Un homme qui est laid, mais qui a des manières honnestes & gracieuses, revient infiniment plus qu'un bel homme, qui n'a que des airs brusques & impolis. Celui-ci nous blesse mesme; parce que nous soupçonnons qu'il pourroit bien

entrer de la vaine gloire dans son impolitesse. En effet ; le mérite quel qu'il soit , petit ou grand , réel ou arbitraire , ne va point sans la vanité ; à moins que la vertu ne vienne au secours & ne les separe. Or , les plus susceptibles de présomption , par conséquent les moins capables d'estre civils ; sont communément ceux qui ont les avantages du corps à un degré éminent. Petits esprits , qui craignent que des manieres prévenantes ne les rabaisent ; esprits sottement hauts qui croient qu'on leur en doit toujours de reste ; esprits indolens , qui bornent à eux seuls , ne sçauroient se gêner pour personne. Ainsi , la vaine gloire entée sur l'amour propre , est comme la racine de toutes leurs impoliteses. Cependant , s'ils pouvoient ouvrir les yeux à leur véritable interest ; ils verroient que la politesse , illustre le mérite que l'on a , & tient lieu de

celui que l'on n'a pas : ce n'est souvent que par ce seul titre qu'une infinité de gens dans le monde , ne sont point mis sur la liste des sots. Mais , si cette politesse dans les manieres reçoit quelque teinture de celle de l'esprit , elle rejallit de la personne mesme sur tout ce qui l'environne ; sur des ameublements assortis , sur des tableaux de goust , sur des livres bien choisis ; quoiqu'on ne soit point un homme de lettres par profession : en un mot , sur mille choses à nostre usage , de quelque estat que nous soyions.

Au reste , la vraye vertu ne se soustrait point aux loix de la politesse : elle les observe peut-estre avec plus d'exactitude & de regularité qu'un courtisan assidu ne fait sa cour au Prince. Sa politesse est une certaine urbanité modeste & affable qui part d'un fonds d'estime pour tout le monde , qui s'accommode à chaque particu-

lier selon son rang, qui se preste aux usages permis des honnestes gens, qui ne s'effarouche point dès que la religion & les bonnes mœurs sont respectées, qui ne devient grave & fiere qu'à la vûe de l'infraction d'un devoir, qui rend aimables & l'homme de bien & la vertu. Au contraire, si vous ostez à la vertu cette politesse, & qu'elle ne se montre à moy que sous une austerité grossiere; j'ay besoin de toute ma religion, & de toute ma raison, pour que vous ne me la rendiez pas odieuse.

Maintenant; qu'est-ce que la politesse à l'égard de tout ouvrage en general que l'art produit & dirige? C'est une élégante disposition des choses qui doivent avoir du rapport les unes aux autres. La perfection d'un tout consiste dans la belle ordonnance des parties. Un homme seroit un monstre de la nature, s'il avoit la teste ou doivent estre ses pieds: & dans un ouvrage

vrage d'esprit, ou de mécanique: si le commencement se trouve à la fin; ce sera un monstre de l'art, chaque chose dans l'ordre de l'art, aussi bien que dans celui de la nature a sa place marquée: ne l'y mettez pas, elle choque; mettez-l'y, elle plaist: là, le moins qui puisse en arriver est, qu'elle ne soit comptée pour rien; ici, elle aura toujours son prix. Tout dérangement cause de la confusion, & la confusion deshonoré son auteur & nous blesse. Que l'on nous débite les plus belles choses du monde, mais confusément entassées les unes sur les autres: il ne nous en restera nulle idée dans l'esprit que celle d'un cahos, d'un amas informe où nous n'avons rien compris. Que les mesmes choses soient ramenées chacune à leur place, chacune comme à leur point de vûe: la justesse & l'élégance de cet arrangement ajoutées à la beauté des choses

nous charmeront.

C'est vainement que tant d'orateurs, de poètes, d'écrivains, esprits épais & ténébreux, s'épuisent à la recherche d'un sujet susceptible de tous les agrémens de l'art. Après avoir heureusement rencontré, font-ils heureux dans l'exécution? Il s'agit de l'ordonnance & de la conduite du sujet, d'en bien connoître toutes les parties, de leur assigner à chacune leur propre place, de leur donner précisément l'étendue qu'elles demandent, de mettre entr'elles une liaison si convenable, qu'on ne puisse en déplacer une seule sans défigurer, sans mutiler le tout. Voilà l'élégante harmonie que mille Auteurs qui ne manquent ni d'esprit, ni de travail, ni d'émulation, ne conçoivent point, ou ne peuvent exécuter. Lisez leurs ouvrages: vous y verrez de l'érudition & de la variété; de la grandeur dans leurs

pensées, de la fermeté dans leurs raisonnemens, de la sagesse dans leurs maximes. Mais, ce sont comme autant de membres séparés, sans proportions & sans jointures. Tout est jetté pêle-mêle, comme si ce n'étoit que des matériaux qui attendent la plume d'un Auteur pour leur donner la forme & pour les polir.

Ici, l'on comprend assez que la délicatesse d'ordre n'est pas moins essentielle à un Auteur dans les sentimens, que dans les pensées: les regles de l'art, les loix mesmes de la nature éclairée sont égales sur les uns & sur les autres. Les sentimens, ainsi que les raisonnemens doivent estre conformes au sujet, assortis entr'eux & suivis; afin qu'ils fassent leur impression, qui est de toucher, & de porter dans le cœur le mouvement qu'on se propose. Ce n'est pas toutesfois qu'un sentiment, non plus qu'un raisonnement en

apparence détaché , & comme isolé , soit contre les regles. Car , ce raisonnement peut estre une sentence , une maxime ; ce sentiment peut estre un brusque transport : & en ces circonstances, l'un & l'autre sont convenables ; pourvû qu'ils naissent du sujet, ou qu'ils y tiennent par quelque affinité. Mais, c'est-là précisément la difficulté ; sçavoir, que les sentimens viennent toujours du sujet , comme de leur source : sans cela , ce sont des mouvemens en l'air , ce sont des écarts dont l'incongruité n'échappe à personne : car tout le monde a du sentiment ; au lieu que tout le monde n'a pas du discernement pour connoître au juste , si une pensée est à sa place, ou non.

Au reste ; le bon goust , le *Decorum* , & le je ne sçais quoy entrent dans l'élégant assemblage , d'où résultent la politesse & le bel ordre qui charment dans tous les

ouvrages de l'art. Mais , que ces regles , productions tardives de la réflexion , ont esté jadis inconnuës ! Une rudesse sauvage & brute regnoit au commencement dans tout l'Univers : & il a fallu des siècles entiers aux hommes , pour s'apercevoir de leur ignorance & de leur barbarie. Les Grecs furent les premiers qui sentirent l'une & l'autre , & qui essayèrent d'introduire chez eux la politesse , à la naissance de leur empire. Ils commencerent par bâtir leurs Villes , leurs Temples & leurs Palais dans les regles de l'art : c'est de ces hommes ingénieux & appliquez que nous sont venus les trois ordres d'Architecture qui ont fait la beauté de tant de superbes édifices. Ils s'attachèrent encore davantage à l'estude des Lettres qui dégrossirent peu à peu l'esprit , qui le façonnent & lui donnent toute sa perfection. Ils establirent des Aca-

demies publiques pour former aux sciences leurs compatriotes ; & ils les ouvrirent aux Etrangers mesmes qui voudroient venir s'y instruire. En un mot , ils scûrent devenir des hommes ; parce qu'ils scûrent devenir habiles & polis.

Aussi, traiterent-ils long-temps de barbare toute autre nation que la leur.

Immédiatement après les Grecs ; les Romains s'affranchirent aussi de la barbarie & de la grossiereté des premiers temps. La politesse en tout n'eût bientôt plus d'autres bornes que celles de l'Empire du monde soumis à ces peuples toujours vainqueurs. Ils n'eurent pas sujet d'envier long-temps à la Grece les Arts & les Lettres : ils les poussèrent en assez peu d'années à un point d'excellence capable d'inspirer de la jalousie à leurs modelles. Premièrement ; pour ce qui est des Arts, il nous reste encore des Romains

quelques morceaux d'une architecture fine , où nulle nation n'a pû tout-à-fait atteindre jusqu'ici. Les connoisseurs découvrent dans ces précieux restes je ne scâis quoy d'exquis & d'inimitable qui les enchante & les desespere à la fois : & ils sont réduits à en dire, comme un éloge au-dessus de tout : c'est un ouvrage des anciens Romains. Nous avons aussi quelques-unes de leurs Statuës , dont le merveilleux travail doit éterniser & l'ouvrier qui les a faites , & le Heros qu'elles représentent. Leur monnoye mesme estoit marquée à un coin , qui montre que le bon goust estoit chez eux le goust dominant , & que tout en portoit comme l'empreinte & le sceau.

Le célèbre Cabinet de mon illustre ami Dom Juam Lastanosa, est l'asile qui recele un plus grand nombre de ces merveilles d'Athenes & de Rome. On y voit des Mé-

dailles, des Monnoyes, des Statuës, des Urnes, & mille autres raretez antiques : ouvrages que la fonte & le ciseau modernes respecteront à jamais, & qu'ils laisseront dans une possession continuelle d'estre les chefs-d'œuvres del'Art. Ouy, c'est chez cet ami, le tresor de l'antiquité par tous les monumens qu'il en conserve, & l'honneur de l'Arragon par son bel esprit, que la curiosité la plus critique & la plus avide trouvera de quoy se satisfaire : c'est dans les œuvres de ce rare génie que l'on reconnoistra l'érudition élégante & polie des Anciens.

Cependant, que les Romains ayent embelli les Arts jusqu'à leur donner cette dernière main, que nous tentons inutilement d'attraper ; ce n'est encore là que comme l'accessoire de leur mérite. les Lettres font leur véritable gloire, leur gloire essentielle. Dans leurs Auteurs du premier

ordre, on ne se lasse point d'admirer un enchaînement naturel de pensées ou de sentimens ; une raison lumineuse, un jugement sain, une imagination féconde & réglée : on y voit le solide, le sublime ; le beau, le brillant ; le vray bel esprit, le goût assuré, le je ne sçais quoy, propre de chaque genre d'écrire ; le point juste de la perfection qui ne laisse rien à désirer, & qui impose silence à tous les Zoïles & à tous les Aristarques. Mais, bien que l'ancienne Rome ne soit plus ; sa politesse dans les Lettres & dans les Arts n'a pas tout-à-fait disparu avec elle : la meilleure partie en subsiste encore aujourd'huy ; chaque Pays en a hérité, conservé, cultivé quelque chose.

L'Italie se distingue par la délicatesse du pinceau, & du ciseau ; par la magnificence des édifices ; par la beauté régulière des Villes ; par le génie pour la politique &

pour le gouvernement. En Espagne, on est plus attentif à orner les esprits que les Villes : cette négligence que je confesse de bonne foy, n'est pas matiere de loüange : car j'estime que toute impolitesse, mesme dans les moindres choses, fut toujourns un défaut. La France est le centre de la politesse en tout sens : les Sciences & les Arts y sont en honneur ; on les y cultive, & on les y perfectionne chaque jour : la noblesse mesme polie au dernier point dans les manieres, se plaist & réüssit parfaitement aux belles Lettres ; elle est persuadée que le sçavoir ne peut jamais nuire, & qu'il peut toujourns servir, de quelque condition que l'on soit, & quelque profession que l'on embrasse. Entre une infinité d'autres sçavans de cette Nation, j'en connois un particulierement, lequel a tout l'esprit & tout le goust qu'on peut imaginer ; comme il

paroist par ses deux Bibliothèques, dont l'une est de tous les livres les mieux choisis, & l'autre est celle de ses propres ouvrages. L'illustre sçavant dont je parle, est Monsieur Filleau Chanoine de l'Eglise Cathedrale de Toulouse.

Reprenons. L'utile & l'agreable sont les fruits de la politesse & de l'ordre. Après le bon choix des fleurs & des plants, ce qui fait l'agrément & l'utilité d'un jardin ; c'est la disposition & la culture de ces fleurs & de ces plants. Je dis en quelque sorte le mesme de tout ouvrage d'esprit. Après le choix judicieux du sujet & des choses, ce qui plaist & ce qui instruit ; c'est l'ordre & la politesse qu'on y a mis. Mais au reste, il y a des esprits naturellement exacts & élégants, qui doivent moins à l'art que les autres, & la politesse & l'ordre en tout generalement. Il ne leur échapperoit pas la moindre négligence

dans leurs ouvrages, ni la plus petite incongruité en quoy que ce soit : leurs discours, leurs actions, leurs manieres ont toujours un air honneste, mais aisé néanmoins & sans gesne. Alexandre, au rapport de Quinte-Curce, aimoit le plus austere arrangement jusques dans ses troupes : c'estoit plutôt des rangs de Sénateurs compassez, dit cet Historien, que des files de soldats fougueux. D'autres au contraire sont naturellement enveloppez & distraits ; & par consequent ils ignoreront toujours la politesse & l'ordre qui demandent beaucoup d'attention & de précision. Leurs paroles sont jettées à la boulevûe & sans fuite ; ils ont des manieres negligées, inciviles, grossieres ; tout ce qui vient d'eux en matiere d'ouvrage d'esprit, est sans goust, sans choix, sans regle, sans forme. Enfin, la politesse comme inseparable de l'ordre, suppose plus de fonds

d'esprit, qu'on ne pense peut-estre ; il en faut beaucoup selon moy, pour donner à chaque chose & en tout genre une élégance bien placée. Cette politesse, si nous en croyons l'Histoire, fut comme le premier degré par lequel Taycosama monta sur le Trofne du Japon. L'on pourra adopter ce fait, quand on sçaura, ce qui est vray, que les Japonnois sont les peuples du monde les plus polis & les plus arrangez. On avoit donc remarqué dans Taycosama domestique d'un Seigneur de la Cour, une élégance singuliere en ses discours, & un merveilleux esprit d'arrangement qui relevoit les plus communes fonctions de son estat. Ces talens firent juger insensiblement que Taycosama estoit né pour autre chose que pour servir : les préjugez allerent toujours croissant en sa faveur, & il ne les ignoroit pas. Enfin, par

une révolution étrange de la fortune, le domestique en compromis avec son Souverain l'emporta; & il devint le maistre à l'aide des premières préventions pour son mérite.

Telle est la peinture de la politesse & de l'ordre en tout. C'est celle que les graces en tracerent, après en avoir vû le modèle dans la personne du Comte d'Oropese; l'homme le plus poli, le plus civile, le plus sage, le plus accompli; en un mot, l'homme universel de son siècle.

CHAPITRE XIX.

L'Homme judicieux & Critique.

MOMUS, soit dit sans luy déplaire, ne raisonnoit point en Dieu; lorsqu'il demandoit qu'il y eust une petite fenestre au cœur de l'homme. L'imagination & non la raison, luy fit former ce

vœu badin. Il devoit bien se souvenir qu'il y a parmi nous autres mortels des Linx, qui découvrent de leurs propres yeux le fonds de l'interieur humain. Non, il n'est pas nécessaire pour voir dans les cœurs, qu'ils soient transparens; on en trouve la clef à la faveur des réflexions judicieuses, & critiques; on y entre, on y pénètre.

Un homme qui a du jugement & de la critique, deux qualitez plus rares qu'on ne s'imagine, devient aisément maistre d'un objet auquel il s'attache. C'est un Argus pour observer tout, & un Linx pour percer tout. Attentif, il sonde d'abord le fonds; éclairé, il en developpe peu à peu les replis; judicieux, il en mesure avec équité toute l'étendue; critique de bonne foy, il en décide sans préjugé, ou pour l'approbation, ou pour le blâme. C'est à de tels yeux qu'un fourbe cherche inutilement de se masquer, & qu'un mot essaye en-

vain de se couvrir sous l'ombre d'un grave silence : ils ne sont pas long-temps sans estre aperçus , approfondis & définis l'un & l'autre.

Un grand homme eut toujours beaucoup de jugement & de critique ; comme quiconque a beaucoup de l'un & de l'autre sera toujours un grand homme. Car , les belles qualitez de l'ame se réunissent , & ne se separent gueres ; lorsqu'on en possède quelqu'une au plus éminent degré. Avoir de la réflexion , c'est quelque chose d'essentiel au merite supérieur , que je louë ici : mais , ce n'est pas tout , que cela ; puisqu'un esprit médiocre ne laisse pas quelquefois de réfléchir beaucoup. Ce que je demande donc , c'est une pénétration de jugement , qui rédige les choses à leur dernière analyse ; & une justesse de critique , qui les fixe au point précis de l'estime ou du mépris qui leur
sont

sont dûs. Pour cela , il faut commencer par bien démesler l'apparent du réel : l'un se substitue si souvent à l'autre , afin de nous faire illusion , ou luy ressemble si fort , sans qu'on veuille nous imposer , qu'il est facile de prendre le change. Mais , un habile homme ne souffre point que les apparences le gagnent , & fassent sur luy leur effet : il sçait au contraire s'en rendre maître , en écarter l'impression , & les mettre à part , afin de juger indépendamment d'elles. Insensible à l'étalage du dehors qui éblouit les esprits vulgaires ; il saisit la chose & s'y tient : il la considère en elle-même & la fait passer par sa critique pour en séparer le faux du vray.

C'est à des génies de cet ordre , qu'il appartient d'étudier les hommes ; parce que les lumieres pour les connoître leur sont accordées. Ils sçavent suivre comme pas à pas un caractère ; & lorf-

qu'ils l'ont une fois attrappé, ils viennent à bout du reste sans beaucoup de peine. C'est-à-dire; qu'avec cette connoissance fondamentale de l'homme; ils pénètrent dans ses intentions mêmes & dans ses vûës; ou du moins ils y puisent de si fortes conjectures, que l'événement ne les dément point pour l'ordinaire. En effet; le caractere de chacun de nous, n'est-il pas le ressort qui nous donne le mouvement, sur-tout dans les circonstances interessantes, pour lesquelles nous nous passionnons davantage? Ainsi, lorsqu'on a l'habileté de bien prendre nostre caractere; on voit par nos allures ce que nous portons dans l'esprit.

Cette science des caracteres est celle qui a rendu si celebres Tacite & Seneque; dont l'un s'est restraints à la connoissance des particuliers, & l'autre s'est étendu à la connoissance des hommes

en général. C'est icy sans doute le talent le moins compatible avec des esprits ordinaires; & ceux à qui il a esté reservé, sont dignes d'estre écrits au nombre des sages. Le commun des hommes est toujours assez clair-voyant sur certaines choses; parce que la malignité naturelle suffit pour les voir. Mais en sont-ils pour cela plus judicieux? Non. Quelques-uns d'eux parlent de tout; mais conçoivent-ils ce qu'ils disent? Non. Une routine acquise par la frequence des mêmes sujets, qui reviennent dans les entretiens où ils se trouvent, leur fournit les termes propres qu'ils répètent sans en comprendre trop la signification. Ils n'approfondissent rien, ils n'examinent point les rapports d'une chose avec une autre, ils ne voyent point la difference de l'apparent au vray; & bornez à l'écorce il en inferent définitivement que l'arbre est bon ou mauvais.

Mais, en quelles rencontres se déploye tout le talent de connoître les hommes ? C'est lorsque deux Experts en ce genre s'attaquent à forces égales ; résolus mutuellement de ne se point séparer, qu'ils ne se soient du moins effleurés par quelque endroit. Quelle dextérité de part & d'autre pour se sonder ! quelle finesse d'esprit dans les tentatives qu'ils se font réciproquement pour s'entamer ! quelle circonspection dans leurs paroles, toutes comptées, toutes compassées ! avec quelle attention ils se concertent sur leurs raisonnemens, sur leurs sentimens, sur tout ! Cependant, pour asseoir leur jugement ; ce ne seroit point assez de quelque mot, de quelque trait qui leur auroit échappé : leur sage critique, pour s'assurer du fonds, veut d'autres cautions que les premiers essais, quand il s'agit de pénétrer le caractère d'un grand homme ; ces

essays sont équivoques & trop incertains.

Il n'y a que les esprits superficiels & présomptueux, qui décident d'un caractère sur les plus légers indices. Ils ne songent pas que ce ne sont que comme des ébauches très-imparfaites, qui ne représentent rien ; comme des lieux communs dans un discours, lesquels ne désignent nommément personne ; comme des choses générales qui conviennent à tout le monde, & qui ne caractérisent point le particulier. Par-là, ces mauvais connoisseurs tombent en mille fautes grossières de conduite ; & deviennent tous les jours les dupes de ceux qu'ils se flattoient de bien connoître.

Les esprits profonds visent toujours aux deux points essentiels, qui les mènent seurement à la connoissance intime de leur objet. Ils remarquent, ainsi que nous venons de dire, & les raisonnemens

de leur homme, & ses sentimens : ils les pesent, ils les combinent en secret & à loisir. Car, le fonds propre de chaque particulier, résulte également de son esprit & de son cœur, tournez d'une manière qui luy est personnelle & qui le qualifie. D'ailleurs, à mesure qu'un caractère devient plus difficile à connoître, ou par la profondeur, ou par l'inconstance du sujet, ils suspendent à proportion leur jugement, ils redoublent d'attention, de vigilance, de critique : & ils poursuivent ce caractère, jusqu'à ce qu'ils en ayent fait la découverte la plus exacte.

Heureux qui peut compter au nombre de ses amis, quelqu'un de ses habiles scrutateurs. Car, ce n'est que sur la foy d'une amitié bien éprouvée, qu'ils s'ouvrent & se communiquent. Ils s'observent infiniment dans leurs discours ; & ce qu'ils sont très-vifs à remarquer, ils sont très-circonf-

pects & très-lents à le dire. Ils ont encore une autre maxime, qui est de parler le langage ordinaire de la multitude ; quoiqu'ils ne pensent pas comme elle. Mais, lorsque seûrs de la discretion d'un ami solide, ils s'expliquent à luy sans réserve ; qu'ils apprennent de choses qu'on ignoroit ! que de lumieres ils donnent ! ils déterminent à chacun son attribut propre, à chaque haut-fait son mérite, à chaque ouvrage d'esprit son prix juste, à chaque action sa valeur précise, à chaque motif sa qualification. Que l'on est surpris de voir que rien n'ait pû leur faire illusion ; que ni l'esprit le plus dissimulé, ni le caractère le plus profond n'ayent pû estre un rempart contre leur pénétration. On admire l'étendue de leur attention, la force de leur conception, la sagesse de leurs raisonnemens, la profondeur de leurs réflexions, la justesse de leur critique. On est

étonné que, d'une infinité de choses qui se sont présentées à eux, il n'y en ait pas une seule qu'ils n'ayent marqué à son coin, que l'on approuve d'après eux quand on a quelque esprit.

Aussi, le mérite le mieux fondé tremble-t-il devant ces premiers connoisseurs? On rabat bien de sa suffisance à leur vûë: on cesse tout-à-coup d'estre si content de soy-même: l'amour propre humilié se taist & se glace; parce qu'on sent à quel Tribunal on compareoit. En effet, la critique exacte de ces Juges éclairés est, comme le creuset du mérite: on est sûr d'avoir une approbation universelle, ou pour le moins d'en estre digne; si l'on a soutenu cette épreuve. Un suffrage de ce poids atteste plus le mérite, que le suffrage de tout ce qui s'appelle peuple en matière de littérature ou de politique: le dernier se répand davantage; il est vray; mais,

subsistera-t-il long-temps? il n'est souvent que l'effet bizarre d'un applaudissement inspiré qui passe viste, pour ainsi dire, de main en main; sans qu'on sçache pourquoy; ni comment. Mais, cette estime de hazard, de commande ou de trafic n'ayant point de fonds, ne tarde pas à se démentir: & l'idole adorée ne manque point de tomber dans le décri. Je le repete: ouy, le suffrage d'un seul homme pénétrant & critique prévaudra tost ou tard & constamment, à toutes les acclamations des bouches vulgaires. C'est à luy seul qu'un Auteur, par exemple, peut attribuer toute sa réputation; comme Platon qui appelloit Aristote son academie entiere; & comme Antigonus qui appelloit Zenon le Theatre de sa Renommée.

Mais, pour conserver le caractère de judicieux critique, il ne suffit pas d'avoir les perfections

dont nous avons parlé ; il faut encore se défendre continuellement de ces trois défauts : c'est à sçavoir, le raffinement dans la pénétration, la legereté dans le jugement, & l'instabilité dans les principes. On ne doit comprendre d'une chose qu'autant qu'elle fournit à l'intelligence ; aller au-delà, c'est donner dans la chimer. On ne doit juger qu'après y avoir bien pensé, quelque éclairé que l'on soit : car, un jugement de premiere vûë en mille occurences, risque de porter à faux. Enfin, on ne doit point varier sur ses principes ; puisqu'ils sont certains : s'en écarter, s'en relascher, c'est une infidelité faite à la raison ; c'est une foiblesse qui nous confond avec le vulgaire inconstant, & qui nous jette dans l'esclavage de la complaisance ou du préjugé.

Il est à remarquer icy, qu'il y a une extrême difference entre l'es-

prit de critique, & l'esprit de satyre Un satyrique de profession, fait dès-là vœu de malignité : un critique n'a d'autre but que la connoissance du vray & du faux : l'un ne parle ou n'escrit que pour médire ; & l'autre que pour instruire : l'un blâme le bien presque aussi souvent que le mal ; l'autre rend toujours la justice dûë au bien & au mal. Je suis donc fort éloigné de prétendre qu'un homme critique soit malin, quoique je le veuille très-clair-voyant. Qu'il s'en faut que ces deux caracteres ne soient inséparables : Eclairé au point que je le demande, il n'approuvera pas tout ; ce seroit n'estre plus tel que je le suppose ; il ne condamnera pas tout non plus par la mesme raison ; ce seroit estre un Aristarque.

Il en est qui ne cherchant que le mauvais dans chaque chose ; ils le ramassent parmi beaucoup de bon dont ils le séparent avec soin ;

afin de n'avoir que du pur mauvais à mettre en œuvre contre tout le genre humain. Viperes qui ne respirent & n'exhalent que le fiel : Pestes publiques, qu'aucune Ville du monde ne devroit connoître dans ses encintes, sans les en vomir à l'instant. J'oppose à ces esprits ulcerez, des hommes critiques sans aigreur & sans passion. Voilà les depositaires du bon & du vray; c'est à ces Juges équitables d'en connoître & de nous en imposer la loy. Ils sont très-reservez; de peur de confier la verité à l'ignorance qui n'en profiteroit pas; à la malignité qui l'empoisonneroit, ou à l'indiscretion qui la publieroit peut-estre mal-à-propos. Mais, lorsque ces sages habiles, débarassez de toute crainte, se font mutuellement part de leurs lumieres; c'est une conversation digne d'estre écrite au temple de memoire, digne des Muses, des

Graces & de Minerve.

Au reste; l'esprit de critique si glorieux à la raison, si necessaire à la conduite & si utile aux belles Lettres, devient une qualité essentielle dans ceux qui sont établis pour gouverner. C'est-là le flambeau qui les éclaire sur les talens convenables aux divers emplois; la regle sur laquelle ils mesurent l'étenduë de ces mêmes talens; la balance où ils pèsent les services pour y éгалer les récompenses; la pierre de touche pour éprouver en des circonstances délicates la fidelité & l'attachement d'un subalterne. Ainsi, les grands hommes placent chacun où il doit estre; parce qu'ils en sçavent le fort ou le foible, & le plus ou le moins dont l'expérience pourra le rendre capable. A leur égard, l'affection pour un sujet, pour un serviteur, n'est jamais le motif de l'élever à un nouveau rang; c'est le choix fon-

dé sur la convenance de l'un avec l'autre qui les décide. Ils sont en garde contre la passion & contre la surprise, ces deux fameux écueils du gouvernement politique. Estre surpris, c'est estre trompé par autrui; & agir par passion, c'est vouloir bien se tromper soy-mesme: l'un est un manque de prévoyance, & l'autre est une foiblesse: double misere qu'une raison vigilante & ferme ne connoist point.

Le don précieux, que cette raison lumineuse, épurée de toute passion, libre, indépendante, maîtresse de l'impression des sens, qui surfont tout à l'homme ignorant & foible. Alors le vray se montrant sans aucun voile & comme à découvert; on le voit d'abord; & l'on ne s'attache qu'à luy. Ce n'est pas néanmoins qu'on ne sente encore quelquefois je ne sçais quelle affection particuliere pour un sujet qui n'en soit pas indi-

gne: mais cette affection ne penche point la raison de son côté, & ne l'emporte jamais: on la retient toute raisonnable qu'elle est; de crainte qu'elle ne le soit pas toujours par des progrès imperceptibles: on fait davantage, s'il le faut; on la dissimule, comme un secret qu'on ne pourroit découvrir, qu'il n'eust des suites.

Pour ce qui est des particuliers, leur affection, ou plutôt leur amitié peut paroître ouvertement sans consequence, entre honnestes gens, comme je le suppose. Mais, le choix des amis est encore un autre objet important, & un autre fruit considerable d'une judicieuse critique. Pour éviter les redites sur ce point, je n'apporte icy que ce principe général. C'est qu'en fait d'amis, le rebut soit si nombreux, qu'il ne reste plus à choisir que l'élite mesme: c'est à ce triage qu'il faut employer toutes nos lumieres.

Le succès d'un certain jeu dépend beaucoup de sçavoir bien faire son écart ; le même art donne un grand avantage pour réussir au choix des amis.

Tout ce discours n'est qu'un précis fidele des frequens entretiens que j'ay eu avec le Duc d'Ixar ; heritier des qualitez admirables & du corps & de l'esprit de son illustre maison. C'est d'après un tel oracle que j'ay parlé.

CHAPITRE XX.

L'Esprit Fanfaron

S A T Y R E .

LE grand maistre que ce Philosophe , qui commençoit par enseigner à desapprendre. Oubliez ce que vous sçavez : c'est le premier axiome qu'il débitoit à ses élèves. L'ignorance, telle qu'il l'entendoit, n'importe pas moins
en

en effet que la science. Le sens donc du paradoxe apparent d'Antistène est, qu'il faut d'abord s'appliquer à desapprendre les leçons du vice ; pour estre plus en estat d'apprendre ensuite celles de la vertu : qu'il faut d'abord se défaire des défauts ; pour estre ensuite mieux disposé aux perfections.

Sans doute qu'il est beau d'aspirer aux perfections les plus sublimes. Mais , il est encore plus glorieux à mon sens , de ne point tomber dans des défauts vulgaires. Il suffit d'un de ces défauts pour obscurcir les plus rares qualitez ; tandis que toutes celles-cy réunies ensemble , ne sçauroient le couvrir & l'effacer. Un trait difforme dans le visage du plus bel homme du monde, à cela près , défigure tous ses autres traits qui sont reguliers ; & luy attire la triste dénomination d'homme disgracié de la nature.

J'avoué que , pour les défauts grossiers & frappans , une sagesse médiocre peut aisément se les interdire. Mais , il n'en est pas ainsi de quelques autres, parez d'un air de mérite ; & autorisez par l'exemple de gens qui ont un nom dans le monde. L'esprit fanfaron est un de ces défauts graduez , pour user de ce terme. Il se glisse dans les lettres , dans les armes, dans les emplois honorables, dans le sein mesme de la vertu : il s'introduit jusques dans le cœur de ceux qui sont presque les Heros de leur siecle ; mais qui dès-là devroient perdre leur titre pour un si haut rang.

Le caractère du Fanfaron en général ; c'est d'ambitionner plutôt la loüange que de chercher à s'en rendre digne ; c'est de se prester liberalement le mérite qui luy manque, & d'exaggerer à l'excès le peu qu'il en a ; c'est de s'enfler des moindres choses, préjugé

qu'il n'est pas né pour les grandes. C'est comme un estomac foible que les plus legeres viandes gonflent ; bien loin qu'il puisse digerer une nourriture solide. Venons au détail , dans lequel il n'est pas possible d'éviter toute redite ; à cause de la ressemblance fondamentale des traits : ou bien ce ne seroit plus peindre les Fanfarons au naturel.

Les premiers sont ceux que j'appelle Fanfarons d'office ; parce qu'ils sont sans charge , sans employ , sans titre , sans attache. Ce sont des hommes vifs & turbulens qui paroissent , & qui se disent toûjours surchargez d'occupations ; mais, la verité est qu'ils en ont moins que personne. On craint de leur remettre une affaire un peu importante ; parce que naturellement ils ne sont pas trop scrupuleux sur le secret. On ne les juge pas capables de la conduire ; parce que ce ne sont point

des esprits de regle & de suite : enfin , on ne veut les employer pour quoy que ce soit ; parce qu'ils sont les serviteurs du genre humain. Mais , on a beau les décharger de tout ; ils n'en demeureront pas plus tranquilles , & ne s'en montreront pas moins affairés. Il est écrit dans l'almanac de leur vie , qu'ils courront tous les jours après l'occasion de paroître des hommes importans : ils se fatiguent , ils se tourmentent plus à la chercher , cette occasion , qu'un créancier acharné ne feroit pour obtenir un arrest de faisie. C'est assez d'une bagatelle échûë par hazard à leurs soins pour les bouffir de vanité , & les monter au plus haut ton devant quiconque leur parlera de ses occupations & de ses embarras. Ce rien dont ils se disent chargez & qu'ils se garderont bien de nommer , est une chose de la derniere consequence ; ils la renflent par mille

circonstances , ils la noyent dans mille incidens qu'ils ne citent qu'en termes vagues & ampoulez ; mais qui demandent un grand sçavoir faire pour en sortir avec honneur. Vrais Cameleons qui ne se repaissent que de vent ! Esprits frivoles dont l'unique occupation est de mandier partout de la lotiange ; & dont l'unique partage est le mépris de tout le monde.

Un homme vain, qui aime qu'on le louë n'est qu'un sot , & rien davantage : mais un Fanfaron qui se profne , qui se celebre luy-mesme, est un sot & un fat tout ensemble. Le premier ne déplaist pas à tous : car enfin il y a dans son procedé une sorte de retenuë que le second n'a pas ; & d'ailleurs, la lotiange qu'il reçoit , il a du moins l'honnesteté de la rendre & de la payer mesme avec usure. L'autre au contraire ne plaist à personne : non content de s'usurper sans pudeur toutes les belles

246 L'HOMME
qualitez qu'on sçait qu'il n'a pas ;
il les dispute, ou les oste ces qua-
litez à ceux qui les possèdent en
effet. Où sont les * sifflets du Par-
terre ? qu'ils se fassent entendre
pour un personnage si digne de
leurs concerts ; que les huées se
joignent à leurs sons perçans ;
qu'on le montrè au doigt, qu'il
se cache.

Le sage travaille à acquerir du
mérite, & non point à l'affecter.
Qu'on le blâme, il s'en soucie
peu ; pourvû que ce soit à tort :
qu'on le louë, il n'en est point
touché ; si c'est sans sujet ; si c'est
avec fondement, il n'envisage dans
son éloge que la déposition sincere
de la verité ; il y est sensible : &
pourquoy ? c'est qu'une loüange
juste & vraye le rassure & luy sert
de regle pour réussir dans son état.
Mais, un Fanfaron renonce à la
gloire qui coûte, & n'en recherche

* L'Espagnol dit ; les bouffées de dérision
&c.

UNIVERSEL. 247
que le tribut, qui est la loüange.

Il n'est pas difficile après cela
de voir d'où peut naistre l'esprit
fanfaron : la petitesse d'ame & la
bassesse de cœur en sont les sour-
ces ; quoique l'on ait quelquefois
envie de luy trouver un origine
moins méprisable. Ainsi, tous les
originaux ne sont pas issus de la
manche : chaque climat, chaque
condition a les siens. Et les Fan-
farons en particulier sont infini-
ment au-dessous du Heros de Cer-
vantes, lequel avoit au moins du
courage. Car, pour venir main-
tenant aux Fanfarons de bravou-
re ; les Dom-Guichots moder-
nes ont tout le mauvais de l'an-
cien, qui étoit d'estre chimeri-
que ; & ils n'en ont pas le bon,
qui estoit d'estre brave. Mais,
laissions le Romanesque, & pas-
sons au réel. Qui pourroit com-
pter les Fanfarons d'épée ? il y en
a des phalanges aussi nombreuses
& aussi redoutables à l'œil que les

anciennes legions romaines. Mais, ces braves ne sont en effet terribles que par le recit éternel de leurs fausses proüesses, dont ils nous ennuyent & nous accablent: ils n'ouvrent la bouche que pour en parler d'un ton bruyant, avec un air fastueux; & avec autant d'audace que si nous estions condamnés à y ajoüter foy. Tantôt, c'est dans une rencontre, tantôt, c'est dans une bataille, tantôt, c'est à un Siege qu'ils se font signaler. Marche, alte, campement, retraite; ils érigent tout en fameux exploits, & en triomphes, où ils ont eü la meilleure part. A quoy servent ces recits Fanfarons? à confirmer qu'on cherche moins l'honneur que le phantôme de l'honneur; qu'on se propose moins le merite d'une belle action que le vain plaisir de s'en glorifier sans l'avoir faite. C'est ainsi, que tant de faux braves n'ambitionnent précisément que

de passer pour courageux; afin de se louer, & d'estre loués. Une occasion où il n'y a point de peril, est justement celle où ils s'exposeroient avec une intrepidité merveilleuse: & si elle vient à s'offrir, ce sera pour eux une moisson de lauriers qu'ils auront achetez bien cher. Ils feront des Geants en valeur, & les Heros, des pigmées auprès d'eux: le grand *Capitaine qui battit les François, cette nation si belliqueuse, ne leur sera pas comparable.

La troisième espece des Fanfarons est de ceux que je nomme Fanfarons de politique. Toüjours enfoncez dans quelque meditation abstraite, mais simulée; toüjours enveloppez d'un serieux sombre, mais étudié; toüjours le front couvert de rides, & les yeux fixes, mais par affectation; ils semblent porter le poids des af-

* Le Marquis de Torrecusa qui secourut Perpignan, &c.

250 L'HOMME
faïres d'un Royaume. Qu'ont-ils donc dans la teste, ces gens plus occupez en apparence qu'un Ministre d'Etat ? Ils n'y ont rien ; hors l'envie de paroître des hommes profonds, des politiques habiles, des esprits propres aux grands emplois & aux affaires importantes. Cependant, une affaire de rien leur suffit, c'est là leur portée : mais, ils la transforment en quelque negociation, en quelque projet de conséquence, dont très-peu de personnes sont capables. Ils voyent tout, pour exprimer ainsi, dans un microscope : un atome est une montagne à leurs yeux ; un festu, une poutre, une fourmi, un colosse. Pour leur langage ; c'est comme un chiffre, auquel on ne comprend rien : ce sont des paroles sans rapport les unes aux autres, couppees par de frequentes reticences, meslées de quelques exclamations en l'air ; & terminées par un geste ou par

UNIVERSEL. 251
une grimace qui désigne à leur façon, un mystere important. A les en croire ; ils soupirent après la retraite ; mais, ils n'osent pas trop l'esperer ; vû le besoin, la necessité de leur ministere dont on ne scauroit plus se passer. Fanfarons, dignes de tout le loisir qu'ils ont : puisque le loisir, quoiqu'ils disent, leur est un supplice ! Vrayes Machines de * Gianello qui font beaucoup de bruit & peu d'effet.
La République des Lettres doit fournir à cette heure son nombre d'Acteurs : elle a des Fanfarons de plus d'une sorte : je n'en chois que certains petits Auteurs infortunez, qui mettent toutes leurs pierres en œuvre pour faire connoître qu'ils sont au monde. Ces minces genies sont comme les fournis du pays litteraire : un grain de gloire ou vraye ou faul-

* Italien qui amusoit Charles-Quint dans sa folirude, par des Horloges, & par des Marionnettes.

se est l'objet de leurs desirs les plus empressez ; ils se donnent plus de mouvemens pour l'obtenir, que les Pies de Cerés pour traîner le Char de cette Déesse au temps de la plus abondante récolte. Avec cela ; ils auront de quoy vivre, contens d'eux-mêmes ; & de quoy nous vanter à tout moment, la prétendue justice qu'on rend à leur prétendu mérite ? C'est à la complaisance, à l'humanité qu'ils doivent quelque légère loüange qui leur revient ; ils l'ont mandée jusqu'à l'importunité ; c'est comme une aumône forcée. Ou bien cette espèce de loüange qu'ils font partout sonner si haut, on la leur a jetée sans trop y penser ; plutôt qu'on ne la leur a donnée. Voilà sur quel plan ils composent leur panegyrique, pour le débiter avec confiance, de cercle en cercle. A leur air suffisant, qu'on leur demande après cela ; s'il n'y

auroit point sur le métier quelque nouvelle production d'esprit ? On trouvera qu'ils estoient venus exprès, pour faire admirer un Madrigal, un Sonnet, une Epigramme : on apprendra qu'ils ont déjà fait la lecture de leurs vers à plus de cent personnes qui en sont enchantées. Fanfarons semblables à la volatile, qui étourdit tout le voisinage pour un œuf ; ou bien semblables à la montagne dont le fracas retentit au loin pour une souris qu'elle enfante.

Reprenons. Ceux qui se distinguent davantage par des faits, par des mérites dignes d'éloge en quelque genre ; sont aussi ceux qui se signalent le plus par leur modestie & par leur silence sur ce point. Uniquement attentifs à bien faire, ils abandonnent à d'autres le soin de leur rendre justice : & si on les oublie quelque temps, les choses parlent enfin pour eux ;

& revendiquent des louanges que leur silence modeste & l'oubli d'autrui avoient supprimées. Il est vray que Jules César a écrit luy-mesme ses exploits : mais , la modestie de ce Heros va de pair avec sa valeur dans ses Commentaires : il semble mesme n'avoir entrepris cet ouvrage que pour oster à l'adulation tout espoir d'en imposer aux siècles futurs sur son histoire.

C'est donc une verité constante , qu'il n'est point d'autre voye que celle des faits pour arriver à la gloire ; & des faits dignes d'être publiez par la Déesse à cent bouches. Ceux qui sont dépourvûs de ce merite réel & apprécié, s'en promettent en vain la récompense. Ils ont beau s'approprier des faits illustres , ou exalter les leurs propres , qui ne sont que de bas alloy ; la Renommée ne déployera pas ses aîles pour les porter à la posterité. Et que font-ils

néanmoins pour se venger de l'équitable Déesse qui leur refuse son ministère ? Ils auront recours à des plumes venales, cherement payées pour marquer de quelque belle action chaque jour d'une vie sans honneur , & quelquefois remplie de crimes. Mais les sages indignez de ces éloges imposteurs ne tarderont pas à les dévoiler : ils préviendront par leurs écrits fideles les races futures , qui dégraderont le Heros , & qui siffleront le panegyriste. Les faits de Domitien estoient-ils des triomphes à célébrer ? c'estoient des bravades brutales. César & Auguste seront à jamais admirez pour des actions bien differentes. Qu'estoit-ce encore que les hauts-faits de Caligula & de Neron ? On les chantoit à prix d'argent , pour avoir tué quelque beste fauve. La veritable gloire ne s'achete point ; elle se donne ; mais elle ne se donne qu'au merite.

Finissons. Après tout, que des hommes d'un très-petit mérite soient charmez d'eux-mêmes, & ne s'en cachent point; c'est ce qu'on peut leur passer, pourvu qu'ils n'aillent pas plus loin: c'est à-dire, pourvu qu'ils ne s'attribuent rien aux dépens de la vérité. Leur très-petit mérite n'est pas, ce semble, indigne de notre indulgence: s'ils avoient du bon sens, ils ne s'en feroient plus à croire: ils ne travailleroient plus, comme ils font, de gayeté de cœur à se tourner en ridicule. D'ailleurs, ils ne sçauroient gueres nuire qu'à eux-mêmes; le mal dont ils sont frappez n'est point contagieux: parce que des impertinens d'une notoriété si publique font des gens sans conséquence.

Mais, une fanfaronade pernicieuse & inexcusable, c'est qu'un homme qui a son mérite, éblouisse des esprits crédules par mille merveilles imaginaires dont il se pare
de

de sens froid. Tout ce qui part de luy est du premier ordre en son espèce: toutes ses actions sont des succès inouis; tous ses succès sont des miracles de prudence; toute sa vie n'est qu'un tissu de prodiges; tout y est singulier pour la conduite; pour le bonheur; pour tout ce qui regarde sa profession. Hommes simples, que l'impudence & les grandes paroles d'un Fanfaron séduisent; qui croyez tout de luy, parce que vous estes vray; qui le loüez en sa présence, parce qu'il se loue devant vous; qui le profnez au public, parce que vous estes aussi crédules qu'il est fat.

Certes, il faut avoir l'ame bien basse pour surprendre ainsi l'estime & la loüange. À l'égard de ceux qui accordent l'une & l'autre à l'imposteur; il n'y a qu'une étonnante simplicité qui puisse les disculper. Car, c'est autoriser l'esprit Fanfaron que de l'élever

en honneur ; & l'élever en honneur , c'est accrediter l'usurpation du vray merite. J'avouë qu'on est quelquefois forcé de paroistre condescendre aux fanfaronades d'un Grand : mais , tandis qu'on respecte la dignité , on rit sous cappe du Fanfaron ; en attendant qu'il soit libre de donner sur un défaut qui nous avilira toujourns aux yeux des sages.

CHAPITRE XXI.

L'Homme agissant & intelligent.

LA nature avoit formé deux hommes parfaitement sains : le malheur les réduisit à n'en valloir pas un pour se procurer les besoins de la vie ; & l'industrie après cela , des deux , en fit un. Celuy-cy donc estoit devenu aveugle , & celuy-là n'avoit plus de jambes : lorsque l'industrie veillée par le cry de la nécessité

leur suggera le remede à leur misere. Ce remede fut , de se prester un secours mutuel ; & de vivre dans une égale dépendance, l'un de l'autre. Vous , qui avez des yeux , dit l'industrie , prestez-en à cet aveugle ; & vous qui avez des jambes, prestez-en à cet estropié. Les deux disciples de l'industrie furent dociles à ses instructions. L'aveugle portoit sur son dos, l'impotent , & l'impotent éclairoit les pas de l'aveugle. L'homme sans jambes appelloit l'aveugle son Atlas ; & l'aveugle appelloit l'impotent son astre du jour. C'est ainsi , que l'action & l'intelligence doivent s'aider réciproquement : elles ne peuvent rien l'une sans l'autre : mais , si elles s'accordent , & s'unissent de concert ; tout leur est possible. L'intelligence éclaire & conduit, l'action en suit les lumieres , & execute : ce que l'une a lentement medité , l'autre l'expedie prom-

ptement : un projet arrangé à loisir par celle-là, est mis en œuvre avec vivacité par celle-ci.

Nous connoissons assez de gens vifs, entreprenans, legers, expeditifs; mais nous en connoissons très-peu d'intelligens. Il n'y a pas long-temps qu'on lotoit quelque un de ces hommes agissans; lorsqu'un sage critique ajouta avec beaucoup de phlegme: si l'homme que vous lotoiez avoit autant d'intelligence, qu'il a d'activité; il seroit l'habile Ministre d'un grand Roy. En effet, on ne scauroit prudemment compter sur ces esprits actifs, quand on les laisse à leur seul conseil: alors, la plus importante affaire est comme une affaire hasardée dont le succès fera plaisir, s'il est heureux, & n'apportera aucun préjudice, s'il est mauvais. Car, ou bien ils executent sur l'heure; & ils ne font gueres d'attention aux mesures convenables: ou bien,

ils different quelque temps; & ensuite ils ne pensent qu'à regagner leur delay. Est-ce là expedier les affaires? non: c'est les commettre à toute risqué. Le pis est que communément ils ne veulent point écouter conseil; & qu'ils agissent toujours, comme si c'étoit perdre leur temps que de l'entendre.

Ceux qu'une impetuosité naturelle entraîne de la sorte, ne paroissent pas plus faire usage de leur raison que les fous. Ils se conduisent sans précautions; parce qu'ils ne connoissent point de dangers: ils se précipitent en toutes leurs démarches; parce qu'ils ne raisonnent jamais. Car, comme ils n'ont point de réflexion, ils ne s'apperçoivent pas qu'ils en manquent. Un homme qui n'a point d'yeux pour voir, n'en a pas non plus pour se voir soi-même.

Il y a un autre caractère d'hommes vifs & agissans. Ceux dont je

veux parler icy, semblent nez pour recevoir l'ordre d'autruy; parce qu'ils sont heureux à l'exécution la plus prompte. Mais, il ne leur convient point de donner l'ordre pour quelque entreprise que ce soit; parce qu'ils sont malheureux & dans le projet, & dans le choix des moyens. Ainsi, les talens sont-ils partagez: celui-ci est un génie en premier; celui-là n'est un génie qu'en second: l'un est pour penser; l'autre pour agir d'après luy: l'un est un homme de teste; & l'autre est un homme de main.

Mais, un homme intelligent, & qui n'est point agissant ne vaut gueres mieux qu'un homme agissant & qui n'est point intelligent. Que sert à l'aveugle d'avoir des jambes & de n'avoir point d'yeux, pour se conduire? & que sert à l'autre d'avoir des yeux, & de n'avoir point de jambes pour marcher? Que produit l'intelligence

la plus éclairée, si l'exécution ne la suit pas? ou bien, si les allures, comme il arrive souvent, contredisent les lumieres?

Plusieurs projettent beaucoup, sans pouvoir se fixer à rien: une défiance sophistiquée les jouë, & les mene de projets en projets, qu'ils soupçonnent l'un après l'autre d'estre trop mal assurez pour s'y arrester. Ils ont sans doute, de la pénétration: mais, irrésolus à l'heure mesme qu'ils pensent le mieux, ils flottent avec inquietude entre le ouy, & le non: ils remettent un dessein à peine conçu, pour en former un autre; auquel ils ne s'attacheront pas davantage. Tout se presente à eux en mesme temps sous deux faces très-differentes; dont l'une est pour leur dessein, & l'autre leur paroist contre: ils ne se détermineront point. Comme si l'esprit de l'homme ne devoit jamais rien adopter sans une démonstration

Quelques-uns ne balancent point tant à prendre un parti, & n'en font pas néanmoins plus actifs. Ils voyent d'abord une affaire dans tous ses biais ; après quoy ils opinent résolument à l'avantage qui en reviendra. Mais, ce sont des hommes paresseux qui gastent tout par leurs délais. Aigles pour la pénétration, ils découvrent au premier coup d'œil ce qu'il importe plus de faire ; & tortués pour l'exécution, ils restent toujours en arrière. Dans un conseil ils brillent, & saisissent d'abord le point d'une affaire : est-il question d'agir ? ils reculent, parce qu'ils fuient la peine ; & enfin le succès leur échappe, parce que leur indolence en a laissé passer le moment.

D'autres ne tournent pas du bon costé l'intelligence qu'ils ont reçüe de la nature. Ils négligent l'essentiel pour se livrer à l'accès-

UNIVERSEL. 265
soire ; & sentent une forte répugnance à tout ce que le devoir de leur estat exige. Car, la condition ne sympatise pas toujours avec le génie. Ce n'est pas pourtant, que la route qu'ils se font n'ait point ses difficultez ; de leur aveu, ils y en éprouvent assez : mais ils les surmontent toutes gayment : parce que l'on trouve son plaisir, où on le place. Ainsi leur inaction à l'égard des affaires importantes, ne vient que de leur dégoust pour elles ; & non point de leur horreur pour le travail. Certainement, c'est un grand don que l'intelligence ; mais, l'appliquer à quoy il faut, c'en est un autre qui n'est gueres moins grand. De cette application, de ce tour dépend ou la gloire, ou l'obscurité d'un premier mérite.

Au reste, quelque inutile que soit l'intelligence sans l'action ; c'est pourtant la vérité, que les sages sont d'ordinaire plus lents.

à entreprendre & à exécuter. Cette lenteur leur est inévitable en quelque sorte : car , leurs réflexions en sont la source ; & leur caractère est , de réfléchir extrêmement. Comme ils prévoient tous les inconvéniens qui environnent une affaire épineuse ; ils cherchent à les prévenir par des moyens qui leur assurent une heureuse issue. Voilà précisément pourquoy l'activité va rarement de pair dans eux avec l'intelligence. Après tout, s'il faut ici décider sur le plus ou le moins de l'une & de l'autre tout ensemble : ceux qui sont à la teste des affaires ont plus besoin d'intelligence ; & ceux qui sont à la teste des armées ont plus besoin d'activité. Mais , on n'est pas néanmoins du très-petit nombre des Héros , si l'on n'a toutes les deux au degré parfait.

L'activité la plus vive fut dans Alexandre le prince de son héroïsme. Il conquit tout en un jour,

pour ne rien laisser au lendemain, comme il disoit. Que faire donc une autre année ? César , cet autre modèle des Héros , brusquoit plutôt ses grandes entreprises , qu'il ne les méditoit ; afin que sa gloire ne l'effrayast pas , ou que la grandeur du peril ne le retardast point. Il ne dit jamais ; *que l'on marche* : mais il dit toujours ; *marchons*. Parole d'un foudre de guerre , tel qu'il estoit. Parmi les animaux mêmes , l'activité prévaut : & celle du Lion l'érige chez eux en Roy ; quoiqu'il ne soit pas le plus fort de tous.

Ce que j'ay dit de l'intelligence & de l'activité caractérise , & différencie en mesme temps les Espagnols & les François ; ces deux Nations guerrières. Le ciel semble avoir balancé à dessein leur rivalité martiale par le génie différent qu'il leur a départi. Dans les Espagnols domine le phlegme , & le feu dans les François : une

prudence compassée & lente est l'attribut des premiers : une intelligence empressée pour agir est l'attribut des autres : la précaution supplée au défaut d'activité dans les Espagnols ; une heureuse confiance de réussir supplée au manque de phlegme dans les François. Par-là, ces deux Nations se disputent & s'ostent tour à tour la victoire qui veut estre tantost ravie, tantost attenduë. Cesar comprit bien autrefois cette difference de génies pour la guerre : il se rendit maître des uns en les prévenant, & des autres en temporisant. Ainsi, l'on peut appliquer à la Nation Espagnole & à la Nation Françoisë, ces deux mots si célèbres du grand Auguste : *Hâtez vous lentement.* Alors, l'une & l'autre se trouveroit dans le juste milieu, où est la perfection.

Mais, le bon en ce monde ne se voit gueres sans mélange : il

semble que le mauvais conspire incessamment pour s'y allier & pour le gaster : que l'un est rare, l'autre commun ! Tout s'oppose au bon, & tout seconde le mauvais. Il n'y a qu'un chemin, & un chemin difficile pour arriver au but ; tandis que mille qui sont tous frayez nous en écartent. La convenance & l'assemblage des circonstances qui établissent la bonté d'une entreprise, & qui en promettent le succès, se combinent & se reglent avec tant de peine, & après cela, une infinité de choses viennent à se réunir pour la faire échouer. Mais, beaucoup d'intelligence & beaucoup d'activité tout ensemble nous remettent en mesure, & ramènent un succès prest de nous échapper.



CHAPITRE XXII.

La maniere en tout.

LETTRE DE L'AUTEUR

A SON AMI.

Dom Barthelemy de Morlanés.

Cette maxime, *la maniere en tout*, doit estre l'une des premieres à pratiquer, cher Morlanés; puisque Cleobule, pour l'avoir seulement enseignée, fut jugé digne d'estre l'un des premiers sages. Sans faire tort à ce Philosophe ni au jugement de l'antiquité qui l'honora d'un si beau nom; je trouve infiniment plus glorieux d'observer une grande regle de conduite, que de l'avoir debitée dans une célèbre Académie, Sçavoir donner les plus excellens préceptes, & rien davantage; c'est estre un simple Rheteur: mais, sçavoir, & pra-

riquer ce que l'on enseigne; c'est estre Philosophe à juste titre; c'est estre veritablement sage.

Quoiqu'il en soit; la maniere en tout, est une de ces maximes avouées necessaires dans la pratique; ainsi que certains premiers principes sont reconnus évidens, par rappot à la speculation. Non: il n'est point permis de negliger la maniere en quoy que ce soit: c'est toujours elle qui s'offre d'abord à nous: elle est le dehors, la marque, le signe & comme l'annonce de la chose; c'est par l'exterieur que nous venons à la connoissance du fonds: par ce qui frappe nos yeux dans un fruit, nous en citons la qualité: un homme mesme que nous n'aurons jamais vû se fait connoître à nous par son air & par sa figure. Ainsi, la maniere, bien-loin d'estre une circonstance indifferente à l'égard du merite, est ce qui en avertit d'abord no-

tre attention ; ce qui la picque , & l'attache à une chose dont la première vûe a déjà sçu luy plaire. Cette sorte de perfection (car c'en est une) est assez à la portée de tout le monde : par conséquent , il n'est pas pardonnable d'y renoncer ; quoyqu'en disent certains esprits prétendus solides, qui ne comptent pour rien la manière. Quelques-uns naissent avec des dispositions heureuses pour acquérir ce talent : mais il demeurera toujours imparfait dans eux ; si de leur côté , ils ne répondent aux avances que la nature a faites en leur faveur. D'autres, n'ont esté nullement prévenus du talent de la manière : il faut que par leurs soins ils reparent cette disgrâce ; l'art remédiera du moins en partie , à leur indisposition naturelle. Mais , si les soins secondent la nature sur ce point ; il naistra de cette union un mérite qui charme tout le monde ;

monde ; un je ne sçay quoy , qui relève les actions , la personne, le rang mesme le plus distingué.

La verité a de la force , la raison a du pouvoir , la justice a de l'autorité. Mais , que tout cela perd de son avantage ; s'il n'est revestu de la manière qui convient : & si la manière qui convient est jointe à tout cela ; qu'elle en rehausse le prix ! bien plus, la manière se met à la place de la chose , pour en compenser la médiocrité , le défaut mesme : elle ajoute à une verité trop foible , à une raison trop superficielle , à une autorité trop infirme , ce qui leur manque : elle fait oublier , que dis-je ? elle efface , ce n'est point encore assez , elle orne en nous les desagrémens de la nature , & nous rehabilite du mauvais partage que celle-cy nous avoit fait : en un mot , elle est comme une ressource universelle , qui fournit & suffit à tout.

d'affaires, une mauvaise maniere n'a-t-elle point gastées : combien d'affaires, une bonne maniere n'a-t-elle point ameliorées, ou rétablies ?

La puissance dans un Prince, le zele dans un Ministre, la valeur dans un Capitaine, le sçavoir dans un homme de lettres ; sont des qualitez imparfaites, dès qu'une maniere sortable ne les accompagne point. Mais, cet équivalent, & cette enchere à la chose, (pour m'exprimer ainsi,) se change en une perfection essentielle à l'égard de ceux qui sont nez ou choisis pour commander. Generalement parlant, tout supérieur obtient beaucoup plus, lorsque sans estre foible il est humain ; que quand il le prend sur le ton haut & despotique. Et en particulier, un Souverain qui dissimule sa grandeur sous un air de bonté, engage doublement au devoir: il regne par-là sur les cœurs, & en-

suite sur tout le reste.

Enfin, la maniere en quelque situation que ce soit, est un attrait auquel on ne résiste point. Elle se concilie sur l'heure, la bienveillance : & après ce premier pas fait, elle gagne l'estime, elle y avance en peu de temps ; & ses progrès luy attirent bientôt des éloges. On ne doit donc rien omettre, comme je l'ay déjà dit, pour se former à ce talent, si la nature ne l'a pas mis en nous. Car après tout, ceux auxquels il plaist, & à qui ne plaist-il point ? ne cherchent pas, s'il est naturel ou acquis: ils en goûtent l'agrément, sans examiner davantage.

Par rapport aux ouvrages d'esprit ; la maniere fait presque tout. En premier lieu: elle peut remettre au jour avec honneur certains traits de litterature livrez à l'obscurité, pour estre devenus surannez ; où tombez mesme sans succès, pour avoir esté maniez par

des Auteurs peu heureux. Elle sçait reformer dans ces traits une antique grossiereté qui blesseroit la politesse de nostre âge ; elle sçait si bien les travestir & les adapter , qu'on les reçoit avec autant d'applaudissement que des choses créées & de génie. Néanmoins , comme on se perfectionne tous les jours ; le goust d'aujourd'huy , & non point celui d'autrefois , est la regle que l'on consulte ? J'en conviens ; mais , il n'est pas si difficile de surprendre sur le fonds des choses , le goust regnant ; il ne faut quelquefois pour cela , qu'un léger changement , lequel déguise la plus vieille pensée , & la fait paroître nouvelle. Tout devient comme neuf entre les mains d'un homme qui a un certain tour d'esprit : avec ce talent , il oste au médiocre ce qu'il a de plat , à l'usé ce qu'il a d'insipide , à l'imité ce qu'il a de servile : quelque sujet que

l'on traite , soit historique , soit oratoire ; l'Historien se fait lire , & l'Orateur se fait écouter : parce que le sujet , tout ordinaire qu'il est , ils le manient d'une façon qui ne l'est point.

En second lieu : les choses choisies & exquises ne lassent pas , il est vray ; quoyqu'on les représente à l'esprit plusieurs fois : mais , si elles ne lassent pas , du moins elles ne plaisent plus tant. Alors , on doit sentir que le moment est venu de recourir au talent de la manière , & que la chose en demande une autre. Cette nouvelle décoration reveille l'esprit , & le frappe ; comme si on luy présentoit des objets tout-nouveaux ; & cependant , ce ne sont que les mêmes dans un jour différent : ce sont des tableaux que l'on n'a fait que rafraîchir , & retoucher. Voici donc deux principes qui sont constamment vrais en matière de littérature. D'une part ,
S iij

ce qu'il y a de plus spirituel ne picque point, si le sel de la maniere ne l'affaïsonne: d'une autre part, ce qu'il y a de plus commun cesse de l'estre; si la maniere qui sçait dépayser tout, le met en œuvre.

La maniere fait encore beaucoup pour le commerce de la vie & pour la société civile. Deux hommes racontent la même chose dans une compagnie: l'un plaît, & l'autre ennuye; la différence est grande; d'où vient-elle? de la maniere toute seule. L'un a dans son air & dans ses expressions je ne sçay quoy de picquant qui interesse & qui amuse: l'autre a dans sa personne & dans ses discours je ne sçay quoy de pesant qui fatigue & endort. Mais, c'est encore bien pis, si l'on a des manieres positivement mauvaises, & qu'on les affecte, comme cela n'arrive que trop à ceux qui occupent de grands postes. Que

nous en avons vû dont les manieres seches, rudes, fieres, brutales mettoient en fuite tout le monde! Vostre air altier & sourcilleux, disoit un homme sage, à quelqu'un que nous connoissons, n'est point assurément un vice à vous perdre d'honneur; mais c'est pourtant un défaut, & un défaut considerable, qui vous aliene tous les honnestes gens, & qui les chasse de chez vous. Mais, voulez-vous rassembler ces aimables fugitifs? Prenez un air plus gracieux; c'est l'attrait qui vous les ramenera. Cette métamorphose du dehors est un préjugé que celle du dedans l'a précédée.

Un volume ne seroit pas trop, pour détailler tout ce que peut la maniere. Elle mesle à un refusant de choses obligeantes, qu'on ne le sent presque pas; & qu'on l'aime mieux qu'un bienfait accordé de mauvaise grace. Elle modifie tellement un reproche,

qu'il participe autant de la lotian-ge que de la réprimande : sous la forme d'une caresse touchant nostre conduite qu'elle fait semblant de supposer estre sage, elle indique une fine remontrance sur ce que nous ne sommes pas ce que nous devrions estre. La maniere en un mot est, comme le spécifique universel qui remédie à tout, le supplément universel qui remplace tout, le moyen universel qui réussit à tout. Mais enfin, qu'est-ce donc précisément que la maniere ? On ne sçauroit la définir ; parce qu'elle consiste dans je ne sçais quoy qu'on ne peut aussi définir. Sans essayer donc d'en expliquer la nature, je l'appelleray seulement un assemblage de perfections, lequel est le chef-d'œuvre des trois graces.

Au reste, nous ne chercherons point dans les siècles les plus reculés, quelque exemple de ce chef-d'œuvre, de ce que je ne

sçay quoy inexplicable. Isabelle de Bourbon, Reyne de Castille posseda souverainement cet assemblage de perfections, attesté par une admiration generale, par l'applaudissement de toute l'Espagne. Sans compter mille autres qualitez qui luy acquirent plus de gloire qu'aucune Reyne de son nom, n'en merita jamais en ce Royaume ; cette Princesse avoit des manieres charmantes, je ne sçais quels agrémens faciles, naturels & majestueux, qui luy attiroient tous les cœurs. Elle fit beaucoup en peu de temps ; elle vécut admirée universellement & elle mourut, universellement regrettée. Le Ciel revendiqua bien-tost une vertu angelique, dont le monde n'estoit pas digne. Isabelle de Bourbon après avoir fait la trop courte felicité de ce Royaume, alla jottir de l'éternel bonheur qui estoit préparé à ses merites.

CHAPITRE XXIII.

*Le Mécontent sans raison , ou la
Fortune justifiée.*

F A B L E.

UNE infinité de gens se plaignent des mauvais traitemens de la Fortune ; & très-peu luy tiennent compte de ses faveurs. Ce mécontentement a passé des hommes aux bestes, suivant le systême du sage Esope. Il n'y a pas jusqu'au plus stupide des animaux qui peste , ou plustost qui brait contre la Fortune. L'asne donc , puisqu'il faut le nommer , s'en alloit d'assemblée en assemblée faire entendre ses gemissemens sur sa triste condition : il trouvoit , sur-tout parmi ses confreres , & de la compassion à ses maux qui leur estoient communs avec luy , & de l'applaudissement

à ses plaintes. On prétend qu'à l'instigation de plusieurs quadrupedes d'autre lignage, il vint enfin se presenter à l'Audience generale de Jupiter. Là , dans une humble posture , il demanda niaisement la permission d'exposer le sujet qui l'avoit amené : la permission luy en fut octroyée ; après quoy , il prononça d'un air pitoyable sa harangue qui l'estoit encore plus.

O très-integre Jupiter ; car , je vous reclame comme Justicier & non point comme vengeur. Vous avez en vostre majestueuse presence la plus malheureuse , la plus imbecille & la plus chetive des créatures. Je viens moins icy pour requerir la vengeance des injures que j'essuye tous les jours que pour obtenir le remede à mes miseres. Comment , vostre integrité , ô Dieu immortel , souffret-elle l'injustice de la Fortune envers moy ? elle n'est aveugle que pour moy seul : c'est une méchan-

te, une mégère, une marastre. La nature m'a déjà fait ce que je suis, le plus ignorant des animaux : pourquoy cette barbare veut-elle que j'en sois encore le plus miserable ? n'est-ce pas là, fouler aux pieds toutes les Loix ? elle persécute en moy l'innocence, & elle favorise dans les autres, l'iniquité. Le Lion orgueilleux, triomphe ; le Tygre cruel vit ; le Renard trompe impunément ; le Loup dévore les troupeaux d'autrui : & moy qui ne fais du mal à personne, il n'y a personne qui ne m'en fasse. Comme je suis très-patient, on me surcharge de travail, on m'en accable ; je ne puis plus y résister. De caresses il n'en faut point parler ; on ne m'en fait jamais : des injures, il n'en est pas de mesme ; j'en entens de mes deux oreilles, & de toutes les façons & à tous les momens de la journée. Pour ce qui est de ma nourriture ; des chardons, rebus de

tout quadrupede, me sont à moy reprochés ; je n'en mange pas le quart de mon saoul : & si par hazard, pressé de la faim, je m'y arreste quelque temps, une gresse de coups de bâton vient aussi-tost fondre sur mon dos ; voilà la seule chose avec les injures qu'on ne m'épargne pas. De plus, on me neglige, on me laisse si malpropre, que laid déjà comme je suis, je n'ose paroistre devant d'honnestes gens. Ainsi, j'en suis réduit à servir des payfans, des rustres qui font de moy tout ce qu'il leur plaist : & c'est à quoy j'avouë que je suis bien plus sensible qu'à tout le reste.

Cette harangue ne laissa pas de faire quelque impression sur les auditeurs. Jupiter seul, toujours égal n'en fut point ému : d'un air grave & majestueux il fait un signe, par lequel il ordonne qu'on aille avertir la Fortune, afin de l'entendre à son tour.

Aussi-tost , gens de tous estats , gens d'épée, gens d'emplois, gens de lettres partent pour chercher la fortune ; sans songer mesme à s'informer d'abord où elle pourroit estre. Ils parcoururent mille divers endroits , & ils ne la trouverent point : ils questionnerent un nombre infini de personnes sur sa demeure , & qui que ce soit ne pouvoit la leur enseigner. Ils entrerent dans le superbe hostel du puissant Credit : la confusion y estoit si grande , & chacun si occupé de son affaire, qu'on les aperçut à peine, bien loin de les écouter & de daigner leur répondre. De-là, ils vinrent au Palais de la Richesse. Le soucy sur le seuil de la porte , leur dit d'un ton chagrin : la Fortune fait icy d'assez frequentes apparitions ; mais, ce n'est que pour y apporter des épines. A cette réponse , les couriers passerent sans rien repliquer , & se rendirent à la mai-

son de la sagesse , où ils rencontrerent ce qu'ils ne cherchoient pas. La Pauvreté se presenta d'abord à eux , & leur dit : la Fortune n'est pas icy , mais on l'y attend sans impatience.

Pour abreger. Après bien des courses & des perquisitions inutiles, les voyageurs découvrirent de loin un édifice brillant & somptueux, qui sembloit estre l'ouvrage des Fées. Ils hastèrent leur marche de ce costé-là : quand ils furent proche du lieu enchanté , ils le virent fermé de toutes parts. Ces précautions leur persuaderent qu'ils estoient à leur terme : ils crièrent de toute leur voix , faisant retentir le nom de Jupiter , dont ils se disoient les députez. Alors , la Fortune sortit d'un endroit solitaire , où elle se dérobe quelquefois à l'importunité des mortels. Les députez, qu'elle reçut avec un visage riant, luy déclarèrent leur commission en peu

de mots ; après quoy ils se retirèrent.

En un instant , la Fortune se transporta devant le Trofne de Jupiter, Chacun s'emprefsa pour la voir , & encore plus pour en estre vû. Cependant, Jupiter luy parla en ces termes. Qu'est-ce donc , Fortune ? Je n'entens tous les jours que des plaintes de votre conduite. Je ſçais, qu'il n'eſt pas facile de contenter un ſeul homme, qu'il l'eſt encore moins d'en contenter pluſieurs ; & qu'il eſt impoſſible de les contenter tous. Je ſçais auſſi que la pluſpart, las d'eſtre à leur aiſe, ſe plaignent de leur ſituation, & d'une bagatelle qui leur manque ; tandis qu'ingrats envers vous, ils ont tout le reſte en abondance. C'eſt une choſe étrange que l'on ne voye jamais dans autruy que des biens ſans meſlange de maux ; & qu'au contraire on ne voye dans ſoy-mefme que des maux ſans aucuns biens

biens. Qu'on jette les yeux ſur les teſtes couronnées ; on n'eſt frappé que de l'éclat du diadème, néanmoins, ceux qui le portent ſont chargez d'un peſant fardeau. Voilà pourquoy je n'ay pas trop écouté juſqu'à préſent les plaintes des hommes, toujourns mécontents de leur ſort , quel qu'il ſoit , & qu'il puiſſe devenir. Mais, le complainant qui eſt icy voſtre partie, Fortune, nous a expoſé un fait ; lequel ſemble eſtre d'une eſpecé particulière. Il prétend que ſon malheur n'a point d'exemple ; & il vous accuſe d'en eſtre la cauſe : à cela, qu'avez-vous à répondre ?

La Fortune eut quelque tentation de rire à la maniere dont Jupiter le ſomma de répliquer. Mais faiſant reflexion au lieu où elle comparoiſſoit , elle ſe concerta ; & dit avec un grand ſerieux : Souverain Jupiter , je ne veux que deux mots pour me juſtifier ſur ce qu'on m'impute ; &

ces deux mots les voicy ; daignez les écouter. Ma partie presente devant Vostre Majesté se plaint d'estre un asne : & à qui en est la faute ? Toute l'Audience applaudit à la repartie : Jupiter y souffcrivit, & ajoûta une mercuriale pour l'instruction du Complaignant insensé. Pauvre créature, dit-il ; vous ne seriez pas si miserable, si vous aviez plus de conduite. Allez, tâchez d'imiter à l'avenir, la vigilance du Lion, la dexterité du Renard, la prudence de l'Eléphant, la précaution du Loup. Appliquez-vous à choisir les moyens propres pour arriver à la fin que vous souhaitez, & vous y parviendrez. Puis, haussant un peu la voix : que tous les hommes, dit-il, soient une bonne fois détrompez sur ce qu'ils appellent bonheur ou malheur : qu'ils sçachent que la source de l'un, c'est la sagesse ; & la source de l'autre, la folie.

 CHAPITRE XXIV.

La dernière perfection de l'Homme Universel, ou du Sage.

A P O L O G U E.

IL s'éleva autrefois, dit la Légende des Apologues, un différend de conséquence entre les perfections de l'ame. Il s'agissoit de la presséance, que pas une d'elles ne croyoit pouvoir luy estre refusée. La dispute ne parut d'abord que l'effet d'une noble émulation, par laquelle chacune aspiroit au plus haut degré dans son genre. Mais on s'échauffa insensiblement, comme cela ne manque point, lorsqu'on parle beaucoup, & que l'on veut avoir raison. La chose devint une affaire sérieuse, une espece mesme de querelle, où le point d'honneur pouvoit bien avoir quelque

part. Quoiqu'il en soit ; chaque rivale craignant en secret pour sa cause revendiqua son Heros , & l'appella à sa défense. Les Heros prirent aussitost parti pour celles à qui ils devoient toute leur gloire : ils n'estoient pas en grand nombre ; c'estoit l'élite des plus illustres personnages. Tous soutinrent leur cause particuliere avec beaucoup de vivacité, & parlerent en termes magnifiques de la Perfection, qui les avoit rendus recommandables. Le Général d'armée mettoit au-dessus de tout ; la VALEUR ; le Ministre d'Etat, la POLITIQUE ; l'Orateur, l'ELOQUENCE.

Mais, voici l'article qui devoit les embarrasser davantage ; & qu'aucun d'eux pourtant n'oublioit dans son éloge : c'étoit l'immortalité ; les concurrens l'avoient tous meritée , & par conséquent , ils estoient tous , ce semble , égaux entr'eux. Ce-

pendant , l'évidence du fait ne termina rien : on se jetta sur le plus ou le moins de droit acquis à l'immortalité. Comme ce point estoit essentiel , on se le contesta avec tant de fracas , que la voute de l'Empire de l'Heroïsme en fut ébranlée. La Renommée & la Fortune qui estoient presentes à ce spectacle , où elles devoient naturellement avoir leur rôle , ne décidèrent ni pour, ni contre : elles ne firent que chanceler dans leurs témoignages, suivant la variété des circonstances. Ainsi ; chacun s'opiniâtrant toujours pour sa propre cause , la querelle prenoit le train de ne jamais finir ; lorsqu'un Philosophe se leva, & dit avec autorité. Le differend est le fils du Cahos & de la Confusion : pourquoy, ne pas nous en remettre à un arbitre desintéressé ; dont le jugement équitable soit pour nous un Arrest sans appel ? On approuva d'une commu-

294 L' H O M M E
ne voit l'avis du Philosophe ; &
l'on s'engagea de souscrire à la
décision d'un arbitre exempt de
partialité. Mais , d'un inconve-
nient que l'on vouloit éviter ; on
tomba dans un autre. Car , à quel
Tribunal s'en rapporter ? Le plus
sûr sans doute , c'estoit de recou-
rir à Astrée , laquelle rend justice
à tout le monde sans exception ;
mais , le moyen de la trouver ? il
y a tant de siècles qu'elle a quitté
le séjour des humains.

Cependant , le Philosophe qui
avoit ouvert l'avis de l'arbitrage ,
suggera un arbitre qu'on ne pou-
voit raisonnablement récuser ;
nul autre que luy n'y avoit pensé
dans la forte prévention où cha-
cun estoit pour sa perfection per-
sonnelle. L'arbitre dont il estoit
question fut la Verité. Elle se fit
chercher long-temps : encore ne
l'eust-on jamais découverte , sans
les vœux réitérez des disciples de
de la sagesse , qui imploroient son

U N I V E R S E L . 295
assistance dans le plus pressant des
besoins. Elle s'estoit retirée dans
un antre obscur , résoluë de ne se
plus montrer ; vû que partout on
la diffamoit. Elle feignit mesme
d'abord une incommodité , qui
luy ostoit presque l'usage de la
parole ; parcequ'on luy dit que
des Monarques estoient interes-
sez à l'affaire pendante. Mais les
disciples de la sagesse avoient eu
la précaution de luy obtenir &
sauf-conduit & carte-blanche
pour parler en toute liberté. Elle
parut donc au milieu des Perfe-
ctions & des Heros , jettant de
toute part des traits lumineux :
& , quoique personne ne l'aime ,
tout le monde néanmoins fut ravi
de la voir , chacun se flattant
peut-estre qu'elle seroit de son
costé.

Après avoir reçu de l'assemblée
heroïque un accueil riant , la Verité
s'assit sur le trosne qui luy avoit
esté préparé. Alors , les competi-

teurs reprirent en peu de mots ; ce qu'ils s'estoient déjà dit ; & renouvelèrent les éloges de la Perfection qui les avoit immortalisez. La Verité les écouta tous , loua toutes les Perfections en général ; & descendant ensuite dans le détail , elle releva tellement chaque Perfection ; qu'on croyoit toujours que celle dont elle parloit , alloit avoir la préférence. Ce préambule instructif & agréable estant fini , la Verité conclut de la sorte.

Eminentes qualitez , qui faites l'éternel honneur du Heros , du Sage , de l'Homme Universel ; je vous estime , je vous admire toutes , que l'on n'en doute point. Mais après tout ; je ne scaurois dissimuler le vray ; ce seroit me détruire moy-mesme , & cesser d'estre ce que je suis. Je dis donc qu'il est une chose que l'on a supprimée icy , & qui met pourtant le dernier sceau à toutes les

Perfections citées. Ce que j'entens par-là , Seneque l'appelle l'unique bien de l'homme ; Aristote , la gloire de l'humanité ; Saluste , la marque de l'immortalité ; Cicéron , la racine du vray bonheur ; Apulée , une empreinte de la divinité ; Sophocle , une richesse inexprimable ; Euripide , un rare tresor ; Virgile , la beauté de l'ame ; Caton , le fondement de l'autorité ; Socrate , la base de la félicité ; Menandre , son bouclier ; Horace , sa force ; Bias , son tout ; Valere Maxime , une chose inestimable ; Plaute , le prix de toutes choses ; Cesar , la perfection de toutes les grandes qualitez : & moy , je l'appelle en un mot , LA VERTU.



CHAPITRE XXV.

*Le partage de la vie de l'Homme
Universel, ou du Sage.*

L'Homme Universel ou le Sage, sçait partager sa vie, comme ayant peu & beaucoup à vivre. La vie, quelque courte qu'elle soit d'ailleurs, deviendrait si elle estoit sans partage, comme une longue route sans logement. La nature exposée à nos yeux pour nous instruire, se partage dans l'espace d'une seule année, en quatre saisons différentes. Et cette variété dans l'Univers nous représente la diversité des âges qui forment le tissu de la vie de l'homme. Le printemps qui ne montre que de tendres fleurs; c'est nostre enfance qui ne laisse voir que de fragiles esperances. L'esté, c'est nostre jeunesse: temps orageux, où les passions

sont violemment agitées par la chaleur du sang qui bout sans cesse. L'Automne couronnée de fruits, c'est l'âge viril, c'est l'âge de l'homme meur par ses principes; par ses projets, par ses conseils. Enfin l'hyver, c'est la vieillesse qui succede à l'âge viril. Alors, tout commence à deperir en nous: les yeux s'affoiblissent, les dents s'ébranlent, les cheveux blanchissent, les rides viennent, le sang se glace: tout l'homme tremble, prest à chaque pas de faire une chute qui le précipite au tombeau.

Cette diversité des âges & des saisons dans l'ordre naturel, un homme intelligent l'imite avec proportion dans l'ordre morale. La premiere partie de ses années raisonnables, pour m'exprimer de la sorte, il employe à s'entretenir avec les morts; la seconde à s'entretenir avec les vivans; & la dernière avec soy-mesme. Expli-

quons ce petit mystere. Je veux dire que le sage destine à la lecture la premiere portion de ses jours : & je n'appelle point encore cela s'occuper ; ce n'est que se disposer au travail. Cependant , cette espece d'estude n'est pas indigne de loüange. Car , la plus noble fonction de l'esprit est d'apprendre : de mesme que la perfection qui nous eleve davantage au-dessus d'un autre homme , est de sçavoir. Mais afin que les livres nourrissent & ornent l'esprit, il faut connoistre les meilleurs en chaque genre : le commerce des gens de lettres , & nostre propre discernement apuyé de leur suffrage , sont les moyens d'acquiescer cette precieuse connoissance.

Après cela, l'on vient à l'estude des Langues du Latin & de l'Espagnol, qui sont les deux Langues universelles : * puis, on s'applique

* L'Auteur ajoüte : *aujourd'huy les clefs de l'Univers.*

au Grec , au François , à l'Italien , à l'Anglois , & à l'Alleman. Cette science des Langues est necessaire , pour exceller dans les autres sciences : elle met en estat d'apprendre , de comparer & d'employer au besoin , ce que les premiers génies de chaque Nation ont pensé sur une matiere.

On se jette ensuite dans l'histoire , avec cette précaution ; que l'on choisit celle qui tout à la fois , & plaist & instruit davantage. On commence par l'histoire ancienne , & on finit par la moderne. La plupart en usent autrement ; mais , outre que c'est aller contre l'ordre naturel ; il me paroist que c'est hazarder de laisser tout-à-fait la premiere , qui interesseroit peut-estre moins par l'éloignement des temps. Quoiqu'il en soit ; le point essentiel est de s'attacher , non aux Ecrivains plus fleuris , mais aux plus exacts ; soit pour l'Histoire sacrée , ou pour

la profane ; soit pour celle de sa Nation , ou pour celle des autres Pays. Et afin que rien ne se confonde & ne s'oublie , s'il est possible , il faut nous faire un arrangement conforme à nostre maniere de retenir les choses : il faut marquer avec soin les temps , les époques , les centuries , les siècles ; l'étenduë des Empires , des Royaumes , des Républiques ; leurs progrès , leurs révolutions , leurs changemens , leurs décadences ; le nombre , l'ordre , les qualitez des Princes qui ont gouverné ces Estats ; leurs faits pendant la paix & pendant la guerre. On a besoin pour cela d'une memoire heureuse , je l'avouë ; mais un certain systême que le jugement se fait , la soulage beaucoup , & supplée au degré de perfection qui luy manque.

De-là ; l'on peut passer dans les jardins délicieux de la poésie ; mais moins pour s'exercer à cet

art , que pour en recueillir les beautez. La lecture des Poëtes n'est pas seulement à l'esprit un plaisir ; elle luy est un très-grand avantage , une sorte de necessité. Cependant , si l'on est trop sage pour se faire de la poésie un métier ; on n'est pas si peu Poëte , qu'on ne sçache tourner un vers dans l'occasion : mais il faut s'en tenir là. * On lit donc tous les vrais Poëtes ; c'est-à-dire , tous ceux qui ont excellé : leurs ouvrages sont semez de Sentences judicieuses , de pensées sublimes , de sentimens nobles , de tours éloquens , d'expressions heureuses ; en un mot , de mille traits en tout genre , qui forment l'esprit , qui l'élevent , qui l'embellissent. Mais , quoyque l'on fasse cas de tous les Maistres de l'Art , & que l'on en profite ; il y en a pourtant quelques-uns dont on est un peu plus

* L'Espagnol dit. *On n'est pas assez, inconsidéré pour faire des vers.*

partisan : tels sont Horace & * Martial, dont l'un est, le modèle constant du vray bel esprit, du bons sens, du bon choix, du bon goust, de l'excellent en tout; & l'autre est sans doute, le premier, & le fera toujours, pour sçavoir assaisonner une pensée, du sel le plus picquant. A la poésie, on joint les autres parties des humanitez, ou des belles lettres : avec cela, l'on s'amasse un tresor de cette certaine érudition polie, qui donne du lustre & de l'agrément aux sciences les plus abstraites.

Des belles lettres, on se tourne à la philosophie, & d'abord à la philosophie naturelle. On estude les principes de chaque chose; la structure de cet Univers, & celle du corps humain; les propriétés des bestes; les vertus des plantes, les qualitez des métaux.

* Gracien estoit de Bilbilis la patrie du Poëte Martial.

Mais,

Mais, on s'arreste plus à la philosophie morale, qui est la véritable nourriture de l'ame; & qui la perfectionne dans toutes les vertus de l'honneste homme. Cette science, on la puisé dans les sages & dans les Philosophes qui l'ont redigée en Sentences, en axiomes, en emblèmes, en satyres, en apologues. On devient amateur de Senèque, de Platon, des sept Sages, d'Epitete, de Plutarque; sans dédaigner l'amusant & l'instructif Esope.

On s'applique encore à l'une & à l'autre Cosmographie; on apprend à mesurer la terre & la mer; à distinguer les climats, & les hauteurs, les quatre parties du monde; les Provinces, les Nations, les Royaumes, les Républiques renfermées en ces diverses parties. Un double avantage se trouve dans cette estude; l'un de sçavoir tout cela, l'autre d'en pouvoir parler: afin de n'estre point

V

comme ces hommes ignorans, qui ne connoissent seulement pas le climat où ils vivent. On acquiert la connoissance des globes celestes qui roulent sur nos testes ; on en remarque les divers mouvemens ; on en compte les Astres & les Planetes, on en observe les influences & les effets. Pour ce qui est de l'Astrologie , on n'en apprend que ce que la sagesse permet d'en sçavoir.

Toutes ces estudes sont terminées par la lecture continuelle des saintes Lettres : c'est la lecture la plus utile, la plus consolante , la plus agreable mesme , par la sublimité & par la variété des choses dont les livres sacrez sont remplis. Le Roy Dom Alphonse le Magnanime , au milieu de ses importantes occupations en paix & en guere ; trouva le temps de lire jusqu'à quatorze fois toute la Bible avec des Commentaires.

C'est à ce prix que l'on merite le glorieux titre de Sage , d'Homme Universel. La Philosophie morale rend honneste homme ; la Philosophie naturelle rend habile ; l'histoire fait un homme experimenté ; la poësie , un homme d'esprit ; la Rethorique, un homme éloquent ; les humanitez répandent des graces sur toute espece d'érudition ; la Cosmographie fait un homme intelligent , l'étude des Livres saints , un homme de bien ; & tout cela ensemble , un homme universel , un homme parfait. Tel fut Dom Sebastien de Mendoze , Comte de Corugna.

La seconde partie de la vie est destinée à s'entretenir avec les vivans ; & à voyager pour cela dans les differens Pays qu'ils habitent. Ce goust de voyager est heureux pour celuy qui entreprend de le faire , à dessein de s'instruire par luy-mesme , & qui est capable d'y

308 L'HOMME
réussir. Il a la legere fatigue de
chercher , mais il a le plaisir ex-
trême de découvrir tout ce qu'il
y a de plus curieux dans le mon-
de & d'en joutir : ce qu'on ne voit
pas , on ne le sçait , & on ne le
gouste qu'à demi : la difference
des yeux à l'imagination , est ici
très-grande. Ainsi , un voyageur
habile a deux avantages conside-
rables ; l'un est de sçavoir mieux
que personne tout ce qui regarde
un Pays étranger ; l'autre est d'en
joutir plus que qui que ce soit : car,
celuy qui ne voit qu'une fois des
objets dignes d'attention , les
gouste bien autrement , que ceux
qui les voyent tous les jours : ces
choses rares , ces merveilles mes-
mes sont usées à l'égard des der-
niers ; & à l'égard des premiers
elles ont tout l'attrait qui picque
la curiosité , & qui la contente.
Lorsqu'un Palais magnifique est
enfin élevé ; il fait d'abord les
délices du Maistre : mais , ces dé-

UNIVERSEL. 309
lices disparoissent en peu de
temps pour luy , & demeurent
pour des Etrangers. Quant à l'u-
tilité de voyager , elle est toute
visible. Premièrement , on en rap-
porte au moins la science experi-
mentale que les Sages ont tou-
jours estimée. C'est cette science
qui , par le témoignage de nos
yeux nous détrompe sur les faul-
ses peintures des écrivains peu
informez d'un Pays , ou bien qui
nous confirme la fidelité de ces
mesmes peintures faites par des
auteurs instruits.

Pour ce qui est des voyages, on
les fixe aux plus célèbres parties
du monde ; lesquelles sont l'Es-
pagne , la France , l'Angleterre,
l'Allemagne , la Moscovic ; & l'I-
talie où il faut séjourner plus
long-temps qu'ailleurs. On y
observe à loisir les Villes les plus
fameuses , & dans chacune d'el-
les ce qu'il y a de plus singulier
pour l'antique , & pour le mo-

derne ; la magnificence des Eglises , & la somptueuse architecture des Palais ; on y remarque la sagesse du gouvernement , l'intelligence des habitans , l'esprit toujours brillant de la noblesse & des gens de lettres.

Mais , il est d'autres articles importans que l'on ne doit pas oublier en ces voyages. C'est premierement de hanter les cours des plus puissans Princes ; elles ne sont point inaccessibles au merite.

On y verra tout ce que la nature & l'art peuvent offrir de plus merveilleux en jardins , en terrasses , en fruits , en peintures , en statuts , en joyaux , en cabinets , en bibliothèques. On s'y entretiendra avec les grands hommes en tout genre ; pour la politique , pour les lettres , pour la bravoure , pour les arts , pour la vertu : & tout cela judicieusement examiné pour nostre instruction , sera mis à son prix , sans le ra-

baïsser ni le rehausser.

La dernière partie de la vie qui doit être la plus longue , & qui est la meilleure ; on la passe à s'entretenir avec soi-même : je veux dire , à méditer ce qu'on a lû & ce qu'on a vû ; pour en faire un usage convenable à sa condition. Tout ce qui est entré chez nous par les sens attentifs , se retire dans l'esprit , & y demeure afin d'être mis en œuvre à nostre façon. C'est là que chaque chose sensible , devenuë intellectuelle , se pèse , s'examine , se juge , se décide au poids de la raison : & les matières de nos lectures essuyent les mêmes épreuves ; on les médite , on les développe , on les définit , on en porte un jugement critique pour en séparer le vray du faux , & le solide du frivole. Mais , le temps de ces sages méditations , c'est l'âge mûr , comme je l'ay dit. Alors l'esprit plus indépendant des sens par une longue expé-rien-

ce, & moins appesanti par des besoins du corps ordinairement sur-
numéraires, quand on est jeune,
l'esprit, dis-je, se trouve dans toute
sa force & dans toute sa liberté. Il
conçoit, & il est touché d'une ma-
niere bien differente d'autrefois:
sa maturité influë sur toutes les
pensées, & sur tous ses sentimens.
O qu'il importe de réfléchir ainsi
connoître & voir les choses pro-
pres à nous instruire, c'est estre
un homme intelligent; mais y
réfléchir ensuite & les mediter,
c'est estre sage. La perfection de
la sagesse est de sçavoir philoso-
pher de la sorte; pour se rectifier
& se desabuser l'esprit sur tout.
Et cette Philosophie n'est autre
chose, que la méditation de la
mort; à laquelle il faut souvent
penser pour bien mourir une seule
fois.

F I N.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAP. I.	L' Esprit & le Génie.	
	Pag.	1
CHAP. II.	De la Superiorité dans la maniere de parler & d'agir.	15
CHAP. III.	L'attente, ou l'Hom- me qui sçait attendre. Allegorie.	28
CHAP. IV.	De la grandeur d'Ame.	36
CHAP. V.	Du sçavoir propre de l'honnête homme,	46
CHAP. VI.	Ne soyez point inégal. Satyre,	58
CHAP. VII.	L'Homme de toutes les heures, ou l'Homme qui sçait se prêter à tout. Lettre de l'Auteur à son ami Laßanosa,	67
CHAP. VIII.	Le bon Entendeur; ou l'homme pénétrant & impénétra- ble. Dialogue de Dom Andrés & de l'Auteur,	77

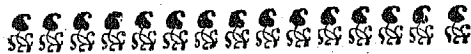
TABLE

CHAP. IX. <i>Il ne faut pas toujours être sur le ton plaisant,</i> Pag. 90	90
CHAP. X. <i>Le bon choix,</i> 102	102
CHAP. XI. <i>Il ne faut pas se prodiguer,</i> 114	114
CHAP. XII. <i>Sçavoir se faire regretter lorsqu'on n'est plus en place. Lettre de l'Auteur à un de ses amis,</i> 126	126
CHAP. XIII. <i>La Réalité & la Montre. Apologue,</i> 137	137
CHAP. XIV. <i>L'humeur. Satyre,</i> 154	154
CHAP. XV. <i>L'homme à promptes & heureuses ressources,</i> 164	164
CHAP. XVI. <i>La Singularité. Satyre,</i> 175	175
CHAP. XVII. <i>L'homme au point de sa perfection. Dialogue entre l'Auteur & Dom Manuel, &c.</i> 189	189
CHAP. XVIII. <i>L'esprit de politesse & d'ordre,</i> 204	204
CHAP. XIX. <i>L'Homme judicieux & Critique,</i> 222	222
CHAP. XX. <i>L'Esprit Fanfaron. Satyre,</i> 240	240

DES CHAPITRES.

CHAP. XXI. <i>L'Homme agissant & intelligent,</i> 258	258
CHAP. XXII. <i>La maniere en tout. Lettre de l'Auteur à son ami Dom Barthelemy de Morlannes,</i> 270	270
CHAP. XXIII. <i>Le mécontent sans raison, ou la fortune justifiée. Fable,</i> 282	282
CHAP. XXIV. <i>La dernière perfection de l'Homme universel, ou du Sage. Apologue,</i> 291	291
CHAP. XXV. <i>Le partage de la vie de l'Homme universel, ou du Sage,</i> 298	298

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'AY lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *l'Homme Universel, traduit de l'Espagnol de Balthasar Gracien*, & j'ay crû que l'Edition en seroit également utile & agreable au Public. A Paris ce 15 de Mars 1723.
FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra: Salut, notre bien-ameé Noël Piffot Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit, qui a pour titre, *l'Homme Universel traduit de l'Espagnol de Balthasar Gracien*; qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la

date desdites Presentes: Faisons defences à toutes sortes de Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression estrangere dans aucun lieu de notre Obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contre-faire ledit Livre en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de Notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des

Presentes , du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant , ou les Ayans-causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre Permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte-Normande , & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE à Paris le huitième jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens vingt-trois , & de notre Regne le huitième.

Par le Roy en son Conseil, CARPOT.

Registré sur le Registre V^e de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , page 260. n^o 532. conformément aux Reglemens , & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. à Paris le trente-un May 1723.

BALLARD, Syndic.